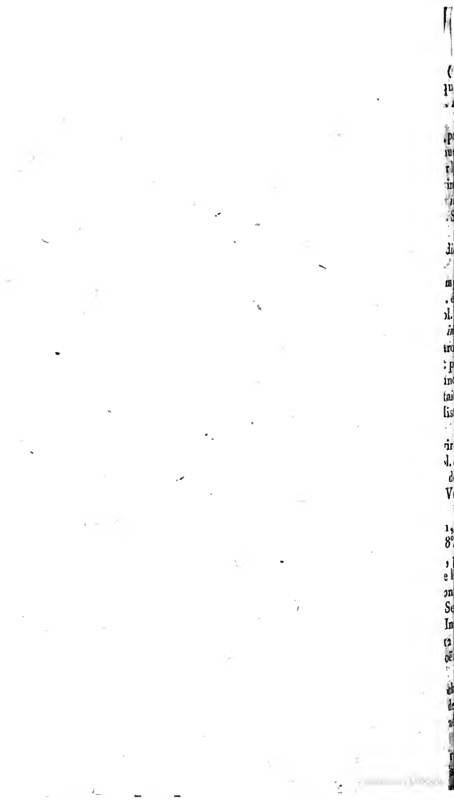

ALLI







ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME ONZIÈME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Auguſtins.

Veuve DESAINT, rue du Foin.

DELALAIN l'aîné, rue des Foſſés Saint-Germain-des-Prés.

NYON l'aîné, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, rue Saint-Severin.

ŒUVRES

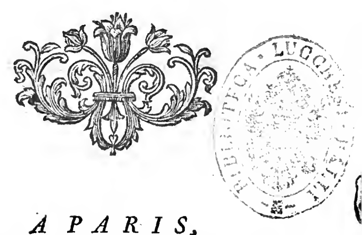
DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME ONZIÈME.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.



AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

En publiant en 1758 deux nouveaux Tomes des *Œuvres de M. de Fontenelle*, le neuvième & le dixième, j'en promis un onzième, composé principalement de ses Lettres actives & passives, & de quelques Poësies de sa première jeunesse, insérées dans les anciens *Mercures.* On m'a souvent pressé d'acquitter ma promesse ; je le fais enfin aujourd'hui. J'ai différé dans l'espérance de recueillir un plus grand nombre de Lettres ; mais après huit ans d'attente, je ne l'espère plus. C'est M. l'Abbé *Trublet* qui m'a procuré celles qu'on trouvera dans ce onzième Volume.

Il hésitoit sur la réimpression des pièces insérées dans les anciens *Mercures*, ou dans les premières éditions des *Œuvres* de l'Auteur, & que M. *de Fontenelle* avoit retranchées des suivantes. Mais je lui ai représenté que si je ne les redonnois pas, quelque Libraire

étranger les redonneroit, & qu'il étoit de mon intérêt de le prévenir. J'ai voulu donner une Edition du moins à peu près complette ; &, encore une fois, il m'a paru qu'on le déſiroit. Voilà mon excuſe, ſi j'en ai beſoin.

Pour le reſte des Ouvrages de M. *de Fontenelle*, contenus dans ce Volume, je renvoie à la Table des articles, à quelques *avis* dont ils ſont précédés, & à quelques *notes* dont ils ſont accompagnés. Je dois encore ces avis & ces notes à M. l'Abbé *Trublet.*

Enfin, ce Tome onzième débute comme le neuvième, par diverſes pièces relatives à M. *de Fontenelle.* La première eſt ſon *Eloge par M. le Beau*, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. La Table indiquera les autres.

Sur l'emploi de Contrôleur Général des Finances, morceau extrait du Diſcours prononcé par M. *le Haguais*, Avocat Général de la Cour des Aides, à la préſentation des Lettres de M. le Chancelier *de Pontchartrain*, & compoſé par M. *de Fontenelle* (*a*).

(*a*) Voyez dans l'Eloge de M. *de Fontenelle*

Aux yeux du vulgaire, il (le Contrôleur Général des Finances) paroît parfaitement heureux. Semblable à ces Dieux que l'Antiquité imaginoit à la ſource des grands fleuves, il eſt appuyé ſur l'urne d'où coulent les tréſors ; il en règle le cours à ſon gré, & il en arroſe les campagnes qu'il lui plaît de favoriſer.

Ce qui eſt plus néceſſaire aux divers beſoins des hommes, ce qui l'eſt encore davantage à leur avidité, eſt uniquement entre ſes mains.

Auſſi quelle foule de ſupplians autour de lui ! Le moment de ſon élévation lui donne un monde d'eſclaves attachés à lui par les indiſſolubles chaînes de l'intérêt. Les plus ſuperbes n'auroient pas de quoi ſoutenir leur orgueil, s'ils ne ſe proſternoient à ſes pieds ; & il devient le centre où aboutiſſent tous les reſpects que produit la plus générale de toutes les paſſions.

par M. *le Beau*, la note qui ſe trouve page xxij.

On peut voir encore les *Mémoires de M. l'Abbé Trublet ſur M. de Fontenelle*, page 241 & ſuiv.

Honoré de la plus intime confiance du Prince, il en tire encore un nouvel éclat. Cette Majesté presque inaccessible aux autres, séparée des plus Grands de l'Etat par un prodigieux intervalle, se laisse voir à lui, & plus souvent, & de plus près. Il jouit de la précieuse facilité d'approcher d'elle, & elle souffre qu'il soit présent, & quelquefois même qu'il prenne part à la naissance de ces desseins secrets d'où dépendent les destinées des hommes.

Vaine & trompeuse félicité, dont tout l'enchantement disparoît au premier regard de la raison !

Tous les besoins d'un grand Royaume pesent sur celui qui préside aux Finances. Toutes les maladies de l'Etat ont droit d'aller troubler son repos, ou, pour mieux dire, elles se font toutes sentir à lui.

Sans cesse de nouveaux maux lui demandent de nouveaux remedes ; souvent de ces remedes mêmes il renaît des maux qu'il faut encore guérir : & cet emploi si brillant & si désirable en apparence, n'est au fond que le supplice de cet homme condamné par les Dieux à rouler toujours jusqu'au haut d'une

montagne une pierre d'un poids énorme qui retomboit toujours.

Mais ce qui doit le plus coûter à un bon citoyen, il faut que par les maux particuliers il prévienne ou ſoulage les maux publics; qu'il s'attende que ce ſoin même paroîtra barbare à tout un Royaume, qui ſent les coups qu'on lui porte, & ne voit pas ceux qu'on lui épargne; qu'il exerce des rigueurs, dont l'utilité éloignée & peu ſenſible ne le juſtifie pas auprès de ceux qui les ſouffrent; qu'il ſe refuſe d'écouter des gémiſſemens légitimes, du moins par la douleur préſente; que pour prix de ſes travaux & de ſes veilles, il ſoit l'objet de toutes les plaintes de ce même peuple dont il aſſure le repos; qu'il s'entende reprocher juſqu'à la ſtérilité des campagnes, & devienne reſponſable des rigueurs du Ciel.

Enfin (& quel ſupplice pour un cœur ſincere!) c'eſt un de ſes principaux devoirs de raſſurer, par ſon extérieur, ceux qui tremblent pour la fortune de l'Etat. Il faut qu'aux préſages les plus menaçans il oppoſe un viſage ſerein; qu'il ſe donne un air tranquille au mi-

lieu des plus cruelles inquiétudes ; & que malgré la plus vive ſenſibilité, il s'efforce de contrefaire l'inſenſible.

En vain, pour ſe délaſſer d'un ſoin continuel & de la contrainte qu'il s'impoſe en public, il ſe refugie pour quelques momens dans ſon domeſtique ; il s'y trouve auſſi-tôt environné de courtiſans que ſa fortune lui a raſſemblés de toutes parts, ou d'amis qu'elle lui a faits, tous également ardens à recueillir le fruit de ſon élévation & de ſes peines, tous également fertiles & inépuiſables en demandes, preſque tous comblés ſans être ſatisfaits, & tout au moins ingrats par leur inſatiable avidité.

Pour qui cet emploi ſi pénible l'a-t-il jamais plus été que pour M. le Chancelier ?

Encore ſi, avant que d'y parvenir, il en avoit fait l'objet de ſes vœux les plus ſecrets, & de ſa plus délicate conduite ; ſi ſon imagination avoit été longtemps enflammée ou du déſir ou de l'eſpérance, il eût moins ſenti des maux qu'il auroit recherchés, & l'ambition ſatisfaite lui eût fait aimer juſqu'à ſes peines.

Mais ni ſa modération ne lui en permettoit le déſir, ni les conjectures n'en auroient permis l'eſpérance aux plus ambitieux.

Un coup imprévu de la ſageſſe du Souverain, pareil en quelque façon à ces coups de la Providence qui ne tiennent point à la chaîne ordinaire des événemens, l'enleva ſubitement du ſein de la Magiſtrature qui l'avoit nourri, & le tranſporta dans une place où tout étoit nouveau, même à ſa penſée.

Il y entre, & le plus grand, le plus menaçant des dangers s'offre à lui pour ſon coup d'eſſai (*a*). Il n'a pas le loiſir de s'inſtruire, ni d'attendre les tardives leçons de l'eſpérience; & quels efforts ſont néceſſaires au plus ſublime eſprit, pour ſuppléer par ſes ſeules vues aux connoiſſances acquiſes!

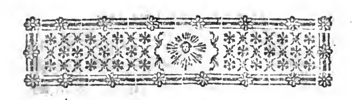
Quelque ſecours qu'il tirât de cette prompte intelligence qui lui épargne le long circuit des raiſonnemens ordinaires, de cette vivacité de lumière qui ſaiſit le vrai ſi ſûrement, qu'elle ne laiſſe

(*a*) M. *de Pontchartrain* ſuccéda en 1689, dans la place de Contrôleur Général, à M. *le Pelletier*, qui s'en étoit démis volontairement.

presque plus rien à faire aux réflexions, il fallut cependant qu'une extrême application lui tînt lieu d'une longue habitude, & que la force du travail applanît les difficultés qu'il n'appartient ordinairement qu'à l'usage de surmonter, &c.



PIECES



PIECES RELATIVES A MONSIEUR *DE FONTENELLE.*

ELOGE DE M. DE FONTENELLE,

PAR M. LE BEAU, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, lu dans l'Assemblée publique d'après Pâques 1757.

BERNARD LE BOVYER *de Fontenelle* naquit, le 11 Février 1657, de *François le Bovyer*, Ecuyer, Sieur de *Fontenelle*, & de *Marthe Corneille.* Lorsqu'il vint au monde, on le crut près de mourir ; on n'osa le porter à l'Eglise: il ne fut baptisé que trois jours après sa naissance.

Tout devoit être surprenant dans

M. *de Fontenelle* ; on fut d'abord étonné de le voir vivre. Cet enfant, qui ne sembloit pas assez fort pour respirer une heure, a vu sa centième année : il dut cette longue vie à l'heureuse harmonie de son ame & de son corps, qui ont vécu ensemble dans une parfaite intelligence.

Son corps évita toutes les fatigues. M. *de Fontenelle* ne fut pas même tenté d'essayer ses forces; il s'abstint, dès sa première jeunesse, de tous divertissemens pénibles, de tous les jeux qui demandent quelque effort ; il se fit une habitude d'épargner à ses sens tout ce qui peut les user ou les affoiblir. Sa vie fut unie, renfermée dans un cercle d'études & de plaisirs également tranquilles : c'étoit un vase d'une matière fine & d'un ouvrage délicat, que la nature avoit placé au milieu de la *France*, pour l'ornement de son siècle, & qui subsista long-temps sans aucun dommage, parce qu'il ne changeoit pas de place, ou qu'il n'étoit remué qu'avec précaution.

A des organes si bien conservés, nulle ame ne pouvoit être mieux assortie que la sienne; elle se maintint dans une assiette toujours paisible : les passions

avoient perdu pour lui tout ce qu'elles ont de pénétrant & de nuisible. Il ne s'est jamais donné la peine de haïr ni de s'irriter. Sourd aux critiques, il n'y répondoit pas : il ne parut sensible qu'à la louange, mais il n'en étoit point enivré; il la goûtoit avec plaisir, de quelque main qu'elle lui fût présentée. Affligé sans trouble, habituellement gai, sans connoître les éclats de la joie, jamais il n'a pleuré, jamais il n'a ri: en un mot, jamais une ame n'a mieux ménagé sa demeure, & n'a manié avec plus de circonspection les ressorts dont elle faisoit usage. J'ai cru devoir tracer cette légère ébauche de sa personne, avant que d'entrer dans l'histoire de sa vie.

Son père mourut en 1693, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, Sous-Doyen des Avocats au Parlement de *Rouen*. C'étoit un homme estimable, que son fils a rendu célèbre.

Sa mère l'étoit déja, par la qualité de sœur des deux *Corneilles;* elle joignoit beaucoup d'esprit à une piété exemplaire; elle forma son fils, dans lequel la douceur des mœurs & l'élégance du style retinrent toujours l'empreinte de l'éducation maternelle.

De quatre freres, *Bernard* fut le second; l'aîné, nommé *Joseph*, mourut fort jeune: des deux derniers, l'un, appelé *Pierre*, ne vécut que trente-trois ans; il étoit Prêtre habitué à S. *Laurent de Rouen*; l'autre, *Joseph-Alexis*, mourut Chanoine de la Cathédrale de cette même Ville, à l'âge de soixante-dix-huit ans, en réputation de science & de vertu.

M. *de Fontenelle* étudia chez les *Jésuites de Rouen*; son cours d'humanités fit naître les plus belles espérances. En 1670, il remporta le prix des *Palinods*, par une pièce de vers latins sur l'immaculée Conception. L'allégorie n'en est pas heureuse, mais l'Auteur n'avoit que treize ans; & l'on sait que dans ces sujets périodiques, où l'on s'obstine à tirer sans cesse du même sol de nouvelles richesses, les idées nobles & naturelles sont d'abord saisies, la mine s'épuise, & laisse aux derniers venus plus de recherches & moins de succès *.

La philosophie encore au berceau,

* En 1671, le jeune *Fontenelle* remporta encore quatre prix des Palinods. On trouve toutes ces pièces, dont trois sont en vers françois, à la suite de son *Eloge* par M. *le Cat*, lu en 1758, dans une assemblée publique de l'Aca-

quoiqu'elle fût âgée de plus de deux mille ans, le rebuta d'abord ; bientôt il sentit qu'il étoit né pour percer ses ténèbres, & pour prononcer ses oracles ; il prit goût pour elle, & s'y distingua : il avoit fini ses classes avant l'âge de quinze ans.

Son père le destinoit au Barreau, où il avoit lui-même passé sa vie. Le jeune *Fontenelle* plaida une Cause au Parlement de *Rouen* ; mais cette Profession lui parut trop sérieuse, trop austère, &, pour ainsi dire, trop monotone, pour s'assortir avec ces graces légères qu'il sentoit éclore. Un voyage qu'il fit à *Paris* avec *Thomas Corneille*, son oncle & son parrain, lui présenta une scène plus vive, plus gaie & plus conforme à la diversité de ses talens. Les conquêtes de *Louis XIV*, couronnées par la paix de *Nimègue*, répandoient alors dans toute la *France* la joie & l'éclat des plus beaux jours ; tout le Parnasse étoit en mouvement ; il retentissoit des concerts de Muses. M. de *Fontenelle* essaya sa voix, elle fut reçue dans les chœurs des Poëtes ; il

démie de *Rouen*, & imprimé l'année suivante dans la même Ville. *Note de l'Editeur.*

eut part à l'Opéra de *Pſyché* & à celui de *Bellérophon.* La converſation des Dames à qui il ſut plaire par le ton d'une galanterie fine & ſpirituelle, acheva de le brouiller avec *Papinien* & la Coutume; il ne retourna à *Rouen* que pour obtenir de ſon père la permiſſion de ſuivre ſon attrait.

Revenu à *Paris*, il demeura chez *Thomas Corneille*, qui travailloit alors au *Mercure* avec le ſieur *de Viſé.* Le neveu ſeconda la fécondité de l'oncle; il ſema dans cet Ouvrage beaucoup de petites nouvelles galantes; en même temps il aidoit Mademoiſelle *Bernard* dans la compoſition de ſes pièces, & il compoſa en ſon propre nom une *Tragédie.* Un ſuccès équivoque auroit peut-être enchaîné le jeune Auteur ſur la ſcène, pour y traîner triſtement une réputation languiſſante. M. *de Fontenelle* fut plus heureux, la Pièce tomba tout-à-fait; il écouta ſans chagrin, & comprit ſans peine la leçon que lui faiſoit le Public, leçon toujours claire & intelligible à tout autre qu'à l'Auteur: il en profita, & il eut le courage de reconnoître que le neveu du grand *Corneille* n'étoit pas né pour la ſcène tragique.

En effet, jamais deux génies rares & ſinguliers n'eurent des talens plus oppoſés. *Pierre Corneille*, grand & ſublime, s'élevoit trop haut pour appercevoir les petits objets ; négligé avec magnificence, il étonnoit la critique même. M. *de Fontenelle* étoit tendre, fin, plein d'enjoûment & d'élégance, mais étudié dans ſa parure juſqu'à une eſpèce de coquetterie. Le premier arrêtant des regards fixes & hardis ſur les Dieux & ſur les Héros au milieu de leur éclat & de leur gloire ; habile à les peindre par des traits auſſi forts & auſſi immortels qu'eux-mêmes; portant le trouble dans l'ame, dont il ne remuoit que les grands reſſorts : l'autre, ſe jouant autour du cœur humain, dont il ne touchoit que les cordes les plus délicates, ne ſongeant qu'à réveiller des ſentimens agréables, copiant tous ſes portraits d'après les graces, qu'il ne perdoit jamais de vue. L'un, ſemblable à un aigle, avoit beſoin de beaucoup d'air pour ſoutenir ſon vol qui perçoit la nue, tout prêt à tomber, pour peu qu'il ſe rabattît vers la terre: l'autre, tel qu'une abeille, voltigeoit ſur l'émail des prairies, autour des bo-

cages, autour des ruisseaux, se nourrissant de l'extrait des fleurs les plus jeunes, dont il épuisoit le suc; ne s'exposant jamais dans la région des vents & des orages. *Pierre Corneille* sembloit né pour l'*Olympe* : M. *de Fontenelle* pour les riantes campagnes de l'*Elysée*.

Ce fut dans l'*Elysée* qu'il plaça la scène du premier Ouvrage qui commença sa réputation. Il fit parler les Morts : on trouva leurs entretiens trop subtils & trop recherchés ; on eût désiré dans la variété des caractères une teinture générale de cette simplicité & de ce naturel, qui réussit toujours aux Habitans de l'autre monde.

On vit ensuite, d'année en année, paroître quatre Ouvrages, qui fixèrent pour toujours le rang qu'il devoit tenir dans la sphère du bel-esprit. Ses *Lettres galantes* ne furent pourtant jettées dans le Public, que comme un essai & un titre de prétention : il les donna sous un nom emprunté, & jamais il n'a avoué, jamais il n'a nié qu'elles fussent de lui.

Mais sa *Pluralité des Mondes* emporta tous les suffrages. Là scène en est charmante; l'exécution présente autant de fleurs qu'il brille de feux dans la voûte

céleste : ces fleurs seront immortelles, du moins leur fraîcheur subsistera-t-elle autant que notre langue.

Le goût de l'érudition n'étoit pas ce qu'il y avoit en lui de plus dominant. Cependant le Traité de *Vandale* sur les Oracles, lui plut par sa hardiesse & par sa nouveauté. *Lucrèce* avoit rendu en beaux vers la philosophie d'*Epicure*. M. *de Fontenelle* fit passer dans le style des graces, un livre hérissé de citations & de savantes parenthèses. Le Père *Baltus*, Jésuite, fondit tout à la fois sur l'Auteur & sur le Traducteur, avec des armes pareilles à celles de *Vandale*, mais avec plus de force. M. *de Fontenelle* ne répondit pas : ses raisonnemens tombèrent, il ne resta que les agrémens ; & pour parler le langage de la *Pluralité des Mondes*, ne pourroit on pas comparer ce Traité placé entre les Ouvrages de M. *de Fontenelle*, à une comète échappée d'un autre tourbillon, qui, sans disparoître tout-à-fait, resta presque éclipsée par l'interposition d'un corps opaque?

Ses *Pastorales* eurent des partisans. Ceux qui ne connoissent *Théocrite* que par oui-dire, & Virgile que par une lec-

ture légère, crurent de bonne foi que les Bergers de *Sicile* & de *Mantoue* n'étoient pas des gens supportables; ils surent gré à M. *de Fontenelle* d'avoir donné aux siens le ton de la bonne compagnie, & de leur avoir appris à soupirer avec finesse.

L'Opéra de *Thétis & Pélée*, qu'il donna en 1689, fut reçu avec applaudissement. L'année suivante, le succès médiocre d'*Enée* & *Lavinie* consola ses envieux. Il n'en pouvoit manquer avec des talens aussi éclatans. Mais il avoit encore une autre sorte d'adversaires: des Puissances redoutables dans l'empire des Lettres, étoient armées contre lui; la guerre étoit alors très-animée entre les Partisans des anciens & ceux des modernes. Les plus capables de fortifier la cause des modernes, héritiers eux-mêmes des talens & de la gloire des anciens, & destinés à vivre avec eux dans les siècles à venir, s'étoient jetés dans le parti de l'antiquité; & les Défenseurs du dix-septième siècle avoient un grand désavantage: la plupart ne connoissoient les anciens qu'ils attaquoient, que sur des rapports toujours altérés, souvent très infidèles: on s'é-

chauffoit, on difputoit quelquefois fans s'entendre ; & comme il arrive toujours dans les querelles opiniâtres, les deux partis fe refufoient juftice, & le zèle pour la caufe s'embrafoit d'une efpèce de fanatifme. M. *de Fontenelle*, jeune encore, fe déclara contre les anciens : il en fut puni; quatre fois il demanda une place à l'Académie Françoife; quatre fois *Homère*, *Platon*, *Théocrite* follicitèrent contre lui, & furent vengés des traits de fa belle humeur. Enfin, l'année 1691, on ne put tenir le neveu du grand *Corneille* plus longtemps éloigné d'une Académie que l'oncle avoit tant honorée. Il fuccéda à M. *de Villayer*, & foutint pendant près de foixante-fix ans l'honneur de cette illuftre Compagnie, par la décence de fes mœurs, par l'éclat de fes Ouvrages, & par les Difcours toujours applaudis qu'il prononça en qualité de Directeur.

Ce fut une fête brillante que celle où M. *de Fontenelle*, âgé de quatre-vingtcinq ans, renouvella dans l'Affemblée publique du 25 Août 1741, la mémoire du jour auquel cinquante ans auparavant il avoit été reçu dans l'A-

cadémie. Tout *Paris* accourut pour l'entendre. On fut touché de cette éloquence, dont le temps avoit adouci le coloris, comme celui des tableaux, qui n'en deviennent que plus parfaits. On croyoit voir *Nestor* dans le Conseil des Princes de la *Grèce*; il avoit vu, comme ce Héros, deux générations; il présidoit à la troisième: il ne restoit plus que quatre Académiciens reçus avant qu'il fût Doyen. Chacun remporta les idées les plus agréables d'une si riante & si aimable vieillesse.

Huit ans après, dans sa quatre-vingt-treizième année, il prononça encore deux Discours. Il ressembloit à ces arbres rares & précieux, qui ne connoissent pas les hivers, & dont la fécondité inépuisable enrichit toutes les saisons.

Je ne parlerai point de tant d'autres Ouvrages de prose & de vers, tantôt enjoués, tantôt sérieux & réfléchis, mais toujours délicats, dans lesquels l'Auteur ne s'est guère écarté du naturel, qu'il n'en ait, s'il est possible, dédommagé par quelque trait ingénieux.

Qu'on me permette de justifier ici M. *de Fontenelle* sur un reproche sou-

vent répété par des censeurs sévères. Ils l'accusent d'avoir altéré parmi nous le goût de la vraie éloquence; ils mettent sur son compte les défauts de ses imitateurs. J'avoue qu'il y a dans plusieurs de ses écrits trop de jeux d'esprit, trop de recherche, &, si je l'ose dire, trop d'afféterie; mais ne peut-on pas pardonner ces imperfections à la beauté de l'ordre, à la netteté de l'élégance, à tant de traits heureux, à cette variété d'images pleines d'agrément & de justesse, qui naissoient de la grande diversité de ses connoissances? Si des Auteurs dépourvus de toutes ces ressources, n'ont emprunté de lui que des défauts, c'est à eux seuls qu'il faut s'en prendre. Ce ne sont que les tableaux de prix qui produisent de mauvaises copies. Les modèles de la plus haute éloquence, *Démosthène* & *Bossuet*, ont pu faire naître des imitations vicieuses. Toute la différence, c'est que les défauts de M. *de Fontenelle* sont plus séduisans: ceux de ces grands Orateurs sont cachés dans les ombres, & couverts par des beautés sublimes; les siens ont plus de saillie, ils sont eux-mêmes éclatans.

Tandis que l'Académie Françoise, qui, comme par droit d'aîneſſe, s'étoit ſaiſie la premiere des talens de M. *de Fontenelle*, en recevoit un nouveau luſtre, elle voyoit encore réfléchir ſur elle une partie de la gloire qu'il acquéroit dans l'Académie des Sciences. Il y étoit entré en 1697, & l'on peut à juſte titre lui appliquer ce qu'il a dit lui-même de M. *de la Hire* : On croyoit avoir choiſi un Académicien, on fut étonné de trouver en lui une Académie toute entière. La nature a coutume de partager ſes faveurs; & ces métaux ſi recherchés, qu'elle enferme dans les entrailles de la terre, n'enrichiſſent pas les campagnes dont la ſurface eſt la plus embellie : c'eſt au pied des montagnes, dans des terrains ſtériles & ſauvages, qu'elle ſe plaît à cacher ſes tréſors. Elle ſe prodigua à M. *de Fontenelle*. Les Sciences les plus épineuſes & les plus auſtères vinrent ſe placer chez lui ſans confuſion, à côté d'une imagination fleurie. On le ſentit, lorſque deux ans après, l'Académie des Sciences ayant pris une nouvelle face, il fut revêtu du titre de Secrétaire perpétuel, Ce choix contri-

bua autant que le nouveau Réglement à relever l'éclat de la Compagnie. Ce fut sur ce théâtre si élevé, si étendu, qu'il se montra vraiment admirable. Un génie universel l'avoit initié à tous les mysteres de la nature, à tous les secrets des arts. Nouveau *Protée*, tantôt Chymiste, tantôt Botaniste, tantôt Anatomiste, Géomètre, Astronome, Méchanicien, & sous tant de formes diverses, toujours lumineux, toujours élégant, il sut parler le langage de toutes les Sciences, & leur prêter la parure du style, sans leur rien ôter de leur force & de leur profondeur. Elles avoient paru jusqu'alors sous une forme étrangère; elles ne s'étoient encore exprimées qu'en Latin. Le nouvel interprête leur apprit toutes les finesses de la Langue Françoise; il les rendit plus sociables, plus gaies, plus familières; & l'on peut dire que, dans l'Histoire de l'Académie, il est en quelque façon parvenu au grand œuvre. Donner du corps aux matières les plus abstraites, porter la lumière dans les plus obscures, rendre intéressant ce qu'il y a de plus sec, & vivant ce qui semble inanimé, c'est une opération

de l'esprit pareille à celle qui réussiroit à changer en or tous les métaux.

Les trésors renfermés dans ce bel Ouvrage ont ajouté à la langue Françoise un nouveau prix chez les Nations étrangères ; ç'a été un nouvel attrait pour s'en instruire. M. *de Fontenelle* ne doit rien à notre Langue, quoiqu'elle l'ait si bien servi : il en a étendu le commerce ; il lui a rendu autant de gloire qu'il en a reçu d'elle.

Il n'appartient qu'à ceux qui lui ressemblent, de le suivre dans des détails si profonds, si variés, si supérieurs à mes lumières, & d'apprécier encore ses Ouvrages particuliers, tels que la *Géométrie de l'Infini*, & la *Théorie des tourbillons*. Car, au milieu de la révolution survenue dans le monde philosophique, toujours fidèle à *Descartes*, il est demeuré ferme sur les ruines du systême de ce grand Philosophe ; & resté presque seul au centre des tourbillons enfoncés de toutes parts, il s'est laissé entraîner avec eux. La Préface de ce dernier Ouvrage est sortie de notre Académie : elle a occupé quelques momens d'un de nos plus savans Confrères,

frères, qui réunit les connoissances physiques à l'étude la plus approfondie de l'antiquité (*a*).

Je ne puis m'empêcher de dire un mot de ces *Eloges*, où l'Auteur distribuant l'immortalité à tant d'hommes qui l'ont méritée, se l'assure à lui-même: peut-être aucun Ouvrage n'a-t-il fait autant de conquêtes à l'Académie des Sciences. On ne peut lire l'histoire de ces illustres Morts, sans être embrasé du desir de marcher sur leurs traces. M. *de Fontenelle*, en leur rendant les derniers hommages, réparoit avantageusement leur perte; en déplorant ces talens éteints, il en faisoit éclore de pareils. Le portrait d'un seul Géomètre, d'un seul Physicien, peint d'une main si habile, reproduisoit plusieurs Physiciens, plusieurs Géomètres; & ces éloges funèbres portent en eux-mêmes un germe de vie & un principe de fécondité.

Quelle raison a rendu M. *de Fontenelle* si supérieur à lui-même, dans les Ouvrages qu'il a produits pour l'Académie des Sciences? La voici, si je ne

(*a*) M. *Falconet.*

me trompe. Il ne péchoit ailleurs que par une certaine ſubtilité de penſées, & par le choix & l'abondance des ornemens; les ſujets ſe plioient à ſon inclination. Ici la dureté, &, pour ainſi parler, l'inflexibilité des choſes qu'il traitoit, a maîtriſé ſon génie. Des ſujets pleins de difficulté & de ſéchereſſe ne lui ont permis que des penſées fermes & ſolides, & de ſages ornemens dont on ne pouvoit abuſer; & le contraſte des qualités oppoſées entre la matière & le génie de l'Ouvrier, qui ſe balançoient l'un l'autre, a produit dans l'Ouvrage cette juſte proportion de beautés qu'on y admire.

En 1701, lorſque notre Académie prit une forme plus régulière, le Roi le nomma au nombre des dix Aſſociés; mais le peu de goût qu'il ſentoit pour les recherches littéraires, & plus encore les occupations des deux autres Académies où il étoit déja engagé, ne lui permettoient pas de venir cueillir les fruits qui croiſſent parmi nous. Accoutumé à remplir les places qu'il occupoit, il ne put lui-même ſouffrir ſon inutilité. Quatre ans après ſon entrée, il obtint la vétérance, & emporta avec

lui notre estime. Une preuve bien sincère de la sienne à notre égard, & en même temps de la droiture de son esprit & de son cœur, c'est que, malgré les sollicitations des Candidats les plus empressés, il ne voulut jamais user de son droit pour prendre part à nos élections. Il n'étoit pas, disoit-il, assez au fait de nos occupations, & ne les suivoit pas d'assez près pour hasarder un suffrage, qui, même en faveur d'un Sujet d'ailleurs estimable, pourroit n'être pas conforme à l'esprit & aux besoins actuels de la Compagnie.

La société de M. *de Fontenelle* donnoit de lui une idée encore plus avantageuse que ses Ouvrages. Elle avoit toutes les douceurs que peut fournir une heureuse nature, jointe à l'usage du monde le plus poli. Personne n'entendoit mieux la bonne plaisanterie. Il contoit avec agrément, & finissoit toujours par un trait. Né vertueux, il l'étoit sans contrainte & presque sans réflexion; il ne connoissoit point les vices. On l'accuse d'avoir aussi ignoré les vertus qui portent avec elles quelque grain d'amertume; peut-être n'ignoroit-il que cette amertume, dont

il savoit les dépouiller. On lui demandoit un jour s'il n'avoit jamais rencontré personne avec qui il eût voulu changer d'esprit; il répondit qu'il en avoit trouvé plusieurs avec lesquels il auroit volontiers accepté l'échange, mais qu'il auroit cependant voulu conserver une partie du sien, pour la commodité du possesseur.

On s'empressoit de le connoître; il y entroit de la vanité: l'avoir entretenu, c'étoit avoir fait ses preuves de bel-esprit; il avoit de quoi en prêter aux autres, sans s'appauvrir, & sans qu'ils s'apperçussent que c'étoit le sien qui passoit chez eux. On se mettoit à la mode, en se disant de ses amis: pour lui il s'en connoissoit fort peu, mais il se livroit à eux sans réserve. M. *Brunel*, Procureur du Roi au Bailliage de *Rouen*, avoit été lié avec lui dès sa première jeunesse. Tous deux se ressembloient parfaitement; & M. *de Fontenelle* disoit en badinant, que son ami ne lui étoit bon à rien, parce qu'ils se rencontroient toujours. Peu de temps après qu'il fut venu à *Paris*, il avoit rassemblé mille écus; c'étoit alors toute sa fortune. Son ami lui écrivit en

deux mots: *Envoyez-moi vos mille écus.* M. *de Fontenelle* répondit qu'il avoit destiné cette somme à un certain emploi. L'ami récrivit simplement : *J'en ai besoin ;* & cette fois les mille écus servirent de réponse. Ce peu de paroles suffisoient entr'eux; c'étoit se parler à soi-même. M. *Brunel* mourut trop tôt, & M. *de Fontenelle* en fut toujours inconsolable.

Il a décrit lui-même (*a*) les momens agréables qu'il avoit passés dans sa jeunesse avec ses trois compatriotes, l'Abbé *de S. Pierre*, M. *Varignon* & l'Abbé *de Vertot*. On sent que plus de trente-cinq ans après, il soupire encore après les plaisirs innocens de ces entretiens, où quatre amis destinés à jouer des rôles différens, mais illustres, dans le monde littéraire, se communiquoient deux fois par semaine le fruit de leurs réflexions & de leurs études. Le P. *Malebranche* vouloit bien se rendre quelquefois dans cette petite société choisie, & porter de l'aliment à ces jeunes esprits, qui alloient être bientôt capables de voler de leurs propres aîles.

(*a*) Dans l'Eloge de M. *Varignon*.

Après la mort de *Thomas Corneille*, M. *de Fontenelle* alla loger chez M. *le Haguais*, avec lequel la conformité de mœurs & de mérite l'avoit uni d'une étroite amitié. C'étoit un Magiſtrat du premier ordre, Avocat Général à la Cour des Aides, fameux par les Diſcours qu'il a prononcés dans ſa Compagnie, & qui ſont des modèles de cette éloquence qui ſait réunir les graces du ſtyle avec la dignité des Tribunaux *(a)*.

Ayant perdu M. *le Haguais*, il fut logé par M. le Duc d'*Orléans* au Palais Royal. Ce grand Prince, dès long-temps avant la Régence, l'honoroit de ſa confiance. Il le conſultoit ſur cette vaſte étendue de connoiſſances

(*a*) M. *de Fontenelle* eut beaucoup de part à ces Diſcours, entr'autres à celui pour la préſentation des Lettres de M. le Chancelier *de Pontchartrain* à la Cour des Aides. On en trouve un morceau dans les *Mémoires de M. l'Abbé* Trublet *ſur M.* de Fontenelle, *page* 242. Il s'y agit de l'emploi de Contrôleur Général des Finances, que M. *de Pontchartrain* avoit exercé avant que d'être Chancelier. Ce beau morceau peut faire pendant avec celui ſur la Police dans l'éloge de M. *d'Argenſon*. On le trouve dans ce volume. *Note de l'Editeur*.

qu'il avoit lui-même embrassée ; & il le trouvoit toujours en état d'instruire ou d'être instruit en un mot, ce qui est presque la même chose dans les Sciences élevées à un certain degré. Le Prince lui assigna une pension de mille écus. M. le Duc d'*Orléans*, fils de M. le Régent, ne lui en conserva que la moitié; & M. *de Fontenelle*, quoiqu'il fût alors devenu riche pour un homme d'esprit, n'en murmura pas. Il approuva la pieuse économie du Prince, qui se souvenant qu'il étoit homme, prenoit sur les dépenses de la grandeur de quoi subvenir aux besoins de l'humanité.

Cette vertu même n'étoit pas étrangère à M. *de Fontenelle*. Il est vrai qu'il falloit l'éclairer de bien près pour en découvrir les effets. Il étoit trop intelligent pour ne pas laisser aux vertus tout ce qu'elles peuvent avoir de prix ; & la main qui donnoit, se cachoit avec plus de précaution que celle qui recevoit. Cependant ses amis les plus intimes rendent témoignage qu'il a secouru plusieurs personnes dont il ne connoissoit que l'indigence; & l'on a trouvé dans ses papiers, après sa mort,

des billets pour des ſommes qu'il avoit prêtées à des gens dès-lors inſolvables, & dont il n'a jamais ni pourſuivi ni eſpéré le paement.

Sa vieilleſſe toujours gaie, toujours galante, ne fut marquée que par le nombre des années; elle devint même pour lui une nouvelle ſource de gaieté & de galanterie. Il comptoit quatre-vingt-ſeize ans, & les Dames les plus ſpirituelles s'en diſputoient encore la conquête. Ce ne fut qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans qu'il commença à devenir ſourd, & ſa ſurdité s'accrut par degrés. Ceux qui l'entretenoient, y gagnoient ſouvent; il devinoit mieux qu'on ne lui diſoit. Quatre ou cinq ans après, ſa vue s'affoiblit tout-à-coup, & reſta dans l'état où elle s'eſt conſervée juſqu'à la fin. Neuf jours avant ſa mort, il reçut les Sacremens, qu'il avoit demandés de lui-même. Il s'éteignit ſans maladie & ſans effort le neuf Janvier mil ſept cent cinquante-ſept, après avoir été pendant près d'un ſiècle entier un miracle de ſanté, d'eſprit, d'égalité d'ame, & de connoiſſances (*a*).

(*a*) On pourroit appliquer à M. *de Fontenelle*

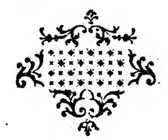
Il avoit inſtitué exécutrice de ſon teſtament Madame *Geoffrin*. Il comptoit avec raiſon ſur la probité de cette Dame, dont il avoit éprouvé la bienveillance dans un commerce plein d'eſprit & d'agrément. Quatre autres Dames furent ſes héritières; Madame *de Forgeville*, cette amie généreuſe qui avoit contribué à ſoutenir ſa vieilleſſe par des ſoins tendres & aſſidus; Madame *de Montigny*, ſœur de M. *d'Aube*, ſon couſin iſſu de germain, chez qui il avoit demeuré depuis ſa ſortie du Palais Royal, & qui étoit mort avant lui; & les deux Demoiſelles *de Marſilly*, petites-filles du Marquis *de Martinville de Marſilly*, qui fut tué au combat de *Leuze*, où il commandoit les Gardes du Corps, & arrière-petites-filles de *Thomas Corneille*. Meſſieurs *de Latourdupin* étoient parens de M. *de Fontenelle* au même degré que les Demoiſelles *de Marſilly*. Feu Madame la Comteſſe *de Latourdupin* étoit fille uni-

ce que Cicéron dit de *Simonides*, qu'*il n'étoit pas ſeulement un Poëte délicat, mais un ſavant & un ſage*. Non Poeta ſolùm ſuavis, verùm etiam cæteroque doctus, ſapienſque. *De nat. Deor.* I. 22. Note de l'Editeur.

que de *François*, fils de *Thomas*, & le dernier des *Corneille* (*a*).

M. *de Fontenelle* recevoit de la cassette du Roi douze cents livres, que M. le Maréchal *de Villeroy* lui avoit fait avoir à son insçu. Six mois avant sa mort, il obtint, par le crédit de M. le Comte d'*Argenson*, que la moitié de cette pension seroit appliquée à M. *Bovyer de Saint-Gervais*, Mousquetaire, son parent éloigné, qui demeure actuellement à *Mortagne*, dans le *Perche*.

(*a*) Il en reste encore un (*Jean-François*), descendant de *Pierre Corneille*, oncle du grand *Corneille*. Voyez les *Mémoires de M. l'Abbé* Trublet, cités ci-dessus. *Note de l'Editeur*.



EXTRAIT

Du Discours prononcé par M. Séguier, *l'un des Avocats Généraux du Parlement de* Paris, *lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise, le Jeudi* 31 *Mars* 1757, *à la place de M.* de Fontenelle.

MESSIEURS,

Quand le célèbre Académicien que vous regrettez, fut admis dans votre illuſtre Compagnie, il attribua ce glorieux avantage à l'honneur qu'il avoit d'appartenir au grand *Corneille.* Mais ſi le haſard de la naiſſance l'attachoit par les liens du ſang au père du théâtre, cet éclat héréditaire diſparoiſſoit auprès des titres perſonnels qui l'avoient rendu digne de votre choix (*a*)...

(*a*) V. dans le T. III des *Œuvres de M.* de Fontenelle, ſon Diſcours de réception à l'Académie.

Mais à qui ſuccédé-je, Meſſieurs ? A un de ces hommes rares, nés pour entraîner leur ſiècle, pour produire d'heureuſes révolutions dans l'empire des Lettres, & dont le nom ſert d'époque dans les annales de l'eſprit humain ; à un génie vaſte & lumineux, qui avoit embraſſé & éclairé pluſieurs genres, univerſel par l'attrait de ſes goûts, par l'étendue de ſes idées, & non par ambition ou par enthouſiaſme ; à un eſprit facile, qui avoit acquis, & qui communiquoit, comme en ſe jouant, toutes les connoiſſances ; à un bel-eſprit philoſophe, fait pour embellir la raiſon, & pour tenir d'une main légère la chaîne des ſciences & des vérités.

Il falloit, dit M. *de Fontenelle*, décompoſer *Léibnitz*, pour le louer ; c'eſt un moyen que, ſans y penſer, le Panégyriſte préparoit dès-lors pour le louer lui-même. En effet, que de différens mérites dans le même Ecrivain ! La Philoſophie affranchie par *Deſcartes* des épines de l'école, reſtoit encore hériſſée de ſes propres ronces. M. *de Fontenelle* acheva de la dépouiller de ce langage abſtrait, de ces ſurfaces

énigmatiques, qui étoient un voile de plus pour ſes myſtères ; voile épais, imaginé par l'ignorance pour dérober l'abſurdité des ſyſtêmes, ou par la vanité. Il fit plus ; il ſubſtitua des fleurs aux épines : c'eſt ainſi qu'il embellit *Copernic* & *Deſcartes* lui-même, dans la *Pluralité des Mondes*, Ouvrage adroitement ſuperficiel, appas qu'il préſenta à ſon ſiècle, pour inſpirer le goût de la Philoſophie. Eh ! quelle magie de ſtyle ne falloit-il pas pour faire deſcendre les corps céleſtes ſous les yeux du vulgaire, pour lui en développer toute l'économie d'une manière ſi agréable, avec autant d'ordre qu'ils ſe meuvent, pour proportionner l'inſtruction à tous les eſprits ? C'eſt un *Orphée* qui diminue ſa voix dans un lieu reſſerré qui ne permet point de plus grands éclats.

IL la déploie cette voix ſavante, propre à tous les tons, dans ces profondes analyſes, dans ces ſublimes réſultats de tant d'Ouvrages de l'Académie des Sciences, lorſque ſemblable au Deſtin de la Fable, qui ne rendoit ſes oracles que pour les Dieux, il ne parle que pour ſe faire entendre aux Savans.

Vos lumières m'ont déja précédé, Meſſieurs; elles ſuppléent à ce que je ne puis exprimer pour ſon éloge. On regarda comme un prodige dans le même homme, de parler à chaque Savant ſon langage, de paſſer ſi facilement d'une ſphère à l'autre. Ne faudroit-il pas que le même prodige ſe renouvellât en moi, pour le louer d'une manière digne de ſes connoiſſances & des vôtres, pour effleurer au moins tout ce qu'il approfondiſſoit?

C'étoit au milieu de ces vaſtes ſpéculations, que, né pour l'agrément, il en étendoit l'empire. Le même génie qui meſuroit les cieux avec *Galilée*, qui calculoit l'infini avec *Newton*, reſſuſcitoit encore l'art de *Théocrite*, ou devenoit le rival de *Quinault*. Entraîné par la diverſité de ſes penſées, il évoquoit les Morts célebres dans ſes *Dialogues* philoſophiques, où il ſe plaît à préſenter les objets dans un jour inattendu, à ôter aux choſes les idées accoutumées, non par un eſprit dangereuſement ſyſtématique qui confondroit les principes avec les préjugés, mais pour nous montrer la folie des prétentions humaines, les mépriſes de

la raiſon même, & nous apprendre à nous méfier d'une ſageſſe qui n'eſt ſi préſomptueuſe, que parce qu'elle eſt bornée.

Mais quels éloges rendre à M. *de Fontenelle* pour ces éloges ſi eſtimés, où non-ſeulement il ſut vaincre le dégoût de la malignité humaine pour les louanges d'autrui les plus juſtes, mais encore ſe faire de l'art de louer un caractère particulier, & un talent nouveau? Il me ſemble en ce moment les entendre en foule, tous ces Morts fameux, me preſſer d'acquitter ici leur reconnoiſſance. Doués d'un différent mérite & d'une réputation inégale, ils furent portés preſque tous au même degré de célébrité par l'éloquence & les lumières du Panégyriſte; Orateur qui ſavoit d'autant mieux les louer, qu'il pouvoit être lui-même ou leur émule, ou leur juge.

Il fut le premier qui joignit à la philoſophie des ſciences, cette philoſophie de raiſon ſupérieure encore au ſavoir, cette ſage liberté de penſer, qui, d'un côté, s'éleve au deſſus des erreurs communes, & de l'autre ſe renferme dans de juſtes bornes. Il eut

aſſez de force pour s'affranchir des opinions peu fondées, & aſſez de ſageſſe pour en dégager les eſprits, en évitant de les heurter de front, plus ſûr de les gagner que de les ſubjuguer. C'eſt ainſi que, dans l'*Hiſtoire des Oracles*, il ſépara peu-à-peu la vérité de la ſuperſtition. C'eſt ainſi qu'exempt de paſſion & d'enthouſiaſme, il jugea tous les anciens, comme *Deſcartes* en avoit jugé un d'entr'eux, poſant les limites du reſpect qui leur étoit dû, ne reconnoiſſant d'autorité que le génie, de loi que le ſentiment, ramenant les eſprits à eux-mêmes, & les débarraſſant du joug qui les étouffoit en les captivant. Rangé du côté des Modernes, la plupart ſes contemporains, il vit leur gloire ſans jalouſie, quelque près qu'il fût d'eux; il la défendit ſans vanité, quelque avantage qu'il aſſurât à leur parti. Le mérite de ſes Ouvrages l'auroit encore fortifié contre l'antiquité, quand même il ſe ſeroit déclaré pour elle.

Attaché au Cartéſianiſme par tout ce qu'il avoit cru trouver de vraiſemblable dans ce ſyſtême, & non par ſuperſtition ou par opiniâtreté, il ne re-

fusa point son admiration au grand *Newton.* Il ne fut point au rang de ses Sectateurs, mais il fut son plus illustre Panégyriste.

Qui l'auroit cru, Messieurs? La critique, qui se déchaîne ordinairement contre les Ecrivains célèbres, ne lui lança que quelques traits. On put, il est vrai, lui reprocher dans plusieurs de ses écrits plus de brillant que de goût, plus d'art que de naturel; d'affecter, pour ainsi dire, une certaine galanterie d'esprit, & même trop d'esprit; exemple dangereux, en ce qu'il savoit plaire par tant d'autres faces, & peut-être par ses défauts même. Mais la critique lui rendit cet hommage, de n'oser le poursuivre que dans ceux qui voulurent l'imiter. La supériorité de ses talens couvrit tout: il put compter ses ennemis, & non ses admirateurs. L'envie le respecta; la renommée ne tint sur lui qu'un langage. Il jouît de sa réputation, il jouît de l'avenir même: il vit toute la postérité dans ses contemporains.

Eh! comment, avec un mérite si éminent, échappa-t-il aux fureurs de l'envie? Il dut cet heureux privilége

à sa philosophie, à sa modération, au respect que ses mœurs inspirèrent, à ce caractère doux & liant qui ne révoltoit point l'amour-propre d'autrui, à cet oubli volontaire de sa supériorité, à la justice qu'il rendit au mérite. Enfin, il échappa à l'envie, parce que lui-même ne la connut point. Il vécut tranquille au milieu de ces querelles littéraires, où l'Auteur qu'on attaque, expose autant sa gloire en voulant la défendre, que le critique cherche à la ternir en l'attaquant: guerres honteuses entre la malignité & l'amour-propre, qui déshonorent les Lettres, le cœur & l'esprit.

Le nom de M. *de Fontenelle* ne pouvoit être resserré dans les bornes de son pays. La réputation des grands Hommes part d'auprès d'eux; mais c'est au loin qu'elle paroît briller davantage. Elle ne parle jamais plus haut, que lorsqu'ils ne sont point à portée de l'entendre: du même essor dont la gloire franchit les temps, elle franchit les lieux; elle n'est guere immortelle qu'autant qu'elle est générale; son étendue est le sceau de sa durée. Tel fut le triomphe de M. *de Fontenelle*. Les

Etrangers accouroient ici pour l'entendre, pour pouvoir dire au moins dans leur patrie, *je l'ai vu.* Un d'eux arrive à peine aux portes de cette Capitale; il le demande avec impatience au premier qu'il rencontre, perſuadé qu'un homme connu aux extrémités du monde, ne pouvoit être ignoré d'aucun de ſes concitoyens.

Honoré des bontés d'un grand Prince, qui, doué comme lui d'un génie univerſel, étoit le juge le plus éclairé du mérite; admis, ſi l'on oſe le dire, dans ſa familiarité, il ne fit point ſervir à ſon ambition ou à ſa fortune cet excès de faveur. Exempt de l'eſprit d'intrigue, inacceſſible aux mouvemens inquiets ou violens, ami du bien général, animé du deſir de plaire, ſachant jouir de tout & de lui même; né plutôt pour la ſociété, que pour un commerce plus intime, elle s'enrichit de ce qu'il eût pu donner à des liaiſons particulieres, à ces penchans eſtimables, mais dangereux, paſſions des ames nées trop ſenſibles, ſujettes à s'égarer, dès qu'elles ne ſont plus ſurveillées par la raiſon.

Il eût été publiquement révéré à

Sparte par ſon âge ; ſes talens euſſent été négligés peut-être par ce Peuple auſtère qui n'eſtimoit que la vertu. Il fut reſpecté parmi nous dans tout le cours de ſa vie, & à tous les titres.

La vieilleſſe, ce temps d'affoibliſſement qui n'eſt ni la mort, ni l'exiſtence, pour le reſte des hommes, mérita d'être comptée dans ſa vie. Le Ciel, en lui accordant un eſprit ſi étendu & de longs jours, ſembla reculer pour lui toutes les bornes humaines, & n'enlever qu'à regret à la terre un ſage placé ſous deux règnes, pour être à la fois la lumière & l'ornement de deux ſiècles, pour pouvoir en comparer les merveilles ſous deux auguſtes Monarques, &c.



EXTRAIT

De la Réponse de M. le Duc de Nivernois *au Discours de M.* Séguier.

. . . . . . SI l'heureuſe acquiſition que nous faiſons en vous adoptant, Monſieur, eſt un triomphe public, la perte que nous déplorons en même temps eſt une perte publique. Nous nous étions approprié le grand homme auquel vous ſuccédez. Dans nos faſtes, nous jouiſſions de ſa gloire; dans notre Société, de ſes vertus. Il étoit fait pour être l'oracle de nos aſſemblées, il ſe contentoit d'en être l'ornement; il aimoit à n'être qu'un d'entre nous: mais nous ne nous flattons pas qu'il fût notre bien propre & particulier; il étoit le bien commun de l'humanité; il appartenoit à quiconque aime les Lettres, les talens & la philoſophie; il eſt pleuré, il ſera révéré partout où il y a des hommes qui penſent.

L'antiquité vit toutes les Nations adorer l'aſtre qui féconde tous les climats, & dont les influences bienfaiſantes ſe répandent ſur toutes les productions de la nature. Ainſi tous les talens, toutes les ſciences réclament M. *de Fontenelle*, & tous les temples de la Littérature conſacrent ſon culte. Sa réputation n'eſt pas la réputation d'un homme; elle eſt un glorieux amas de toutes les réputations poſſibles, & on peut lui appliquer parfaitement la belle louange que mérita autrefois *Caton* le Cenſeur, en qui *Tite-Live* (*a*) admire cette rare & flexible fécondité qui fait embraſſer tous les genres, & qui fait réuſſir dans tous au point de paroître né pour chacun en particulier; & il ſemble qu'en formant le génie de M. *de Fontenelle*, la nature ait eu attention à le former tel pour les circonſtances dans leſquelles ce grand homme devoit paroître. A ſon entrée dans la noble carrière des Lettres, la lice étoit pleine d'athlètes couronnés; tous les prix étoient diſtribués, toutes les palmes étoient enlevées; il ne reſtoit

(*a*) *Tite-Live*, Liv. XXXIX.

à cueillir que celle de l'univerſalité. M. *de Fontenelle* oſa y aſpirer, & il l'obtint. Semblable à ces chefs-d'œuvres d'architecture qui raſſemblent les tréſors de tous les ordres, il réunit l'élégance & la ſolidité, la ſageſſe & les graces, la bienſéance & la hardieſſe, l'abondance & l'économie ; il plaît à tous les eſprits, parce qu'il a tous les mérites; chez lui, le badinage le plus léger, & la philoſophie la plus profonde, les traits de la plaiſanterie la plus enjouée, & ceux de la morale la plus intérieure, les graces de l'imagination, & les réſultats de la réflexion, tous ces effets de cauſes preſque contraires, ſe trouvent quelquefois fondus enſemble, toujours placés l'un près de l'autre dans les oppoſitions les plus heureuſes contraſtées avec une intelligence inimitable.

Par-là, dans ces éloges qu'il a compoſés pour tant de grands hommes, non-ſeulement il s'incorpore tour-à-tour avec chacun d'eux; non-ſeulement il entre dans le ſecret de leurs études, de leurs procédés, de leurs découvertes, en ſorte que, ſuivant une de ſes expreſſions, *on le voit devenir ſucceſſi-*

vement tout ce qu'il a lu ; mais encore il embellit chaque matiere qu'il traite par les richesses de toutes les autres qu'il possède. Il ne se contente pas d'être Métaphysicien avec *Malebranche*, Physicien & Géomètre avec *Newton*, Législateur avec le Czar *Pierre*, homme d'Etat avec M. d'*Argenson ;* il est tout avec tous, il est tout en chaque occasion ; il ressemble à ce métal précieux que la fonte de tous les métaux avoit formé. *Léibnitz* projettoit la création d'une Langue universelle, & M. *de Fontenelle* a regardé ce projet comme une belle chimere. Il ne s'appercevoit pas qu'il étoit lui-même, si j'ose ainsi parler, l'exécution de cette idée: & comment s'en seroit-il apperçu ? Cette Langue qu'il parloit étoit sa langue naturelle; il ne l'avoit pas apprise, & elle ne s'enseigne pas.

Oserai-je parler, Messieurs, de cet Ouvrage immortel, qui faisant l'histoire des sciences ; & substituant à leurs hiéroglyphes sacrés le langage commun, a si bien étendu leur empire en leur attirant le juste hommage de ceux même qui ne les connoissent pas ? De grands hommes qui m'écoutent (& que

que le ſort plus juſte auroit dû me permettre d'écouter), ces grands hommes dont la gloire a fourni de ſi beaux matériaux à celle de M. *de Fontenelle*, ſeroient ſeuls dignes de le célébrer, de l'apprécier en cette partie; & je dois craindre de profaner un ſujet trop au-deſſus de ma portée. Mais dans cet aveu ſincere de mon incapacité, je puis me permettre les expreſſions de la reconnoiſſance, & je ne me refuſerai pas le plaiſir de rendre graces au génie bienfaiſant qui m'a mis en état d'entrevoir c'auguſtes myſtères qu'une laborieuſe initiation ne m'a pas dévoilés. Il a rempli l'intervalle, il a comblé l'abyme qui ſéparoit les philoſophes & le vulgaire. La Sageſſe n'habite plus les deſerts: on arrive à ſon temple en parcourant des chemins faciles, où tous les eſprits ſe tiennent par une chaîne non interrompue. Quel bienfait plus digne de la reconnoiſſance publique! Quel homme rendit jamais un plus grand ſervice à l'humanité!

Le fameux Chancelier (*a*) *d'Angleterre* connut & attaqua les preſtiges de

(*a*) *Bacon.*

la fausse Philosophie qui régnoit impérieusement de son temps. Il pressentit, il devina qu'il existoit une méthode pour connoître. Il en avertit son siècle, & mit les siecles suivans en état de la trouver. *Descartes* naquit pour recueillir ce trait de lumiere. Il apprit aux Savans à ignorer, aux Philosophes à douter, aux Physiciens à observer; & par-là il forma de vrais Savans, de vrais Philosophes, de vrais Physiciens. Il étendit la raison de tous ceux à qui il parla; mais il ne parla qu'à ceux qui étoient en état de l'entendre. Cette portion de la société que le vulgaire ignorant croit oisive, comme il croit les astres immobiles, parce que leur mouvement lui échappe, les hommes studieux, les Gens de Lettres profitèrent seuls de la révolution causée par *Descartes* dans les connoissances humaines. Il étoit réservé à M. *de Fontenelle* de généraliser l'Ouvrage de *Bacon* & de *Descartes*, de familiariser le Public entier avec la Philosophie, de rendre la raison d'un usage commun, de l'introduire, de l'établir dans tous les genres & dans tous les esprits.

L'exécution de cette grande entre-

prise demandoit bien de l'art & des talens. Les hommes consentent à savoir, mais non pas à étudier. La multitude se refuse au travail, & il faut la conduire par des chemins semés de fleurs. C'est ce qu'a fait M. *de Fontenelle*, ne cessant jamais de plaire pour parvenir à instruire, & apprivoisant tous les hommes avec la raison, parce qu'il la montre toujours sous les traits de l'agrément.

C'est ainsi que la plus haute astronomie, c'est ainsi que l'érudition la plus profonde deviennent entre ses mains des matières parées de toutes les graces qui captivent l'imagination. Les sublimes spéculations de *Descartes* sur le systême planétaire, ne paroissent qu'un badinage, qui développant au Lecteur le plus superficiel toute la théorie des astres, le conduit sans effort jusqu'à cette vaste & brillante hypothèse entrevue par les Anciens (*a*), de la multiplicité des mondes ; les compilations laborieuses du docte *Vandale*

(*a*) *Zénophane* a enseigné que la Lune est habitée. *Cic. in Lucullo. Démocrite* a enseigné la multiplicité des mondes. *Ibid. & de nat. Deorum.* Lib I.

ſur les preſtiges impoſteurs du Paganiſme, ne ſont plus qu'un précis élégant qui force l'inapplication même à s'inſtruire, parce que l'inſtruction n'eſt jamais ſéparée du plaiſir.

Ce ſoin de plaire en enſeignant, n'étoit, à vrai dire, qu'une reſtitution que M. *de Fontenelle* faiſoit à la raiſon & au ſavoir, qui lui avoient tant de fois prêté leurs tréſors pour enrichir ſes Ouvrages de pur agrément. Que ne peuvent *Ovide* & *Lucien* ſe voir revivre dans ſes écrits ! Le premier y reconnoîtroit tout le brillant de ſon coloris, toute la délicateſſe de ſon pinceau, toutes les fineſſes de ſa touche ; mais il s'étonneroit de ſe trouver encore moins Peintre que Philoſophe. Le ſecond reconnoîtroit tout le piquant de ſes idées & de ſes expreſſions ; mais il s'étonneroit de ſe trouver toujours auſſi riche, auſſi varié, que neuf & hardi. Tous deux aimeroient à être *Fontenelle.*

Quelques fruits, peut-être précoces, de ſa jeuneſſe littéraire, ont paru peu dignes de tenir place dans le recueil des chefs-d'œuvres dont ils ont été ſuivis de près. Loin de nous une ſem-

blable pensée! Rendons graces, soit à la modestie, soit à l'amour paternel de M. *de Fontenelle*. Applaudissons avec reconnoissance à un sentiment qui l'empêchant d'effacer des fastes de sa vie le peu de jours qui n'ont pas été marqués par des triomphes, a permis que les hommes vissent le Nil foible & naissant. C'est après lui que j'emprunte de *Lucain* (*a*) cette idée, & je voudrois n'employer dans ce discours que des expressions de M. *de Fontenelle* : ce seroit peut-être la seule maniere de le louer qui fût digne de lui.

Est-ce dans le sein de sa patrie, est-ce à un tel homme qu'on a pu reprocher avec aigreur d'avoir pris parti en faveur de ses contemporains, de ses compatriotes, dans cette fameuse & éternelle dispute de la prééminence des siècles ? Ce que *Cicéron* avoit dit à l'antiquité, on a osé faire un crime à M. *de Fontenelle* de le penser. Gardons-nous de cette témérité sacrilége; & si notre goût de prédilection pour l'énergie, le feu, la fécondité, le naturel des

(*a*) *Non licuit populis parvum te, Nile, videre.* Luc. Ph. L. X. v. 296. M. *de Fontenelle*, Eloge de *Newton*.

Ouvrages anciens nous fait traiter d'erreur & de prévention dans M. *de Fontenelle* la préférence qu'il donnoit à l'élégante clarté, à la méthode lumineuſe, à la fine préciſion qui caractériſent les Ouvrages modernes, reſpectons cette prévention, cette erreur, & regardons-les comme un patriotiſme, comme un zèle de nationalité littéraire. Eh! comment M. *de Fontenelle* ſe ſeroit-il dépouillé de ce ſentiment dans les matières ſoumiſes au goût, lui qui l'a porté juſques dans les Mathématiques?

Je parle de cette ténacité inflexible avec laquelle il perſévéra conſtamment dans le Cartéſianiſme. Accoutumé à croire le vide & l'attraction bannis pour jamais de la Phyſique par le plus grand génie de la *France*, il ne put ſe réſoudre à les y voir revenir ſous les auſpices du plus grand génie de l'*Angleterre.* Lent à s'aſſurer des vérités, parce qu'il les examinoit, il n'aimoit pas qu'elles lui échappaſſent, quand il croyoit s'en être aſſuré. Il doutoit long-temps avant de voir; il ne revenoit pas au doute après avoir vu: mais en ſe fixant avec une eſpèce de reli-

gion aux principes de phyſique générale qu'il avoit adoptés, il vit ſans aigreur le nouveau ſyſtème ſe répandre comme un torrent. Il fit mieux que d'adopter le Newtonianiſme; il imita la conduite de *Newton*, qui *auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de ſa vie troublé par des orages littéraires.*

C'eſt ainſi que M. *de Fontenelle* (a) nous peint le grand *Newton* auſſi modéré que ſublime, & tel a été M. *de Fontenelle* lui-même.

Attaqué plus d'une fois par des adverſaires redoutables, il eſſuya des critiques amères, piquantes, humiliantes même, ſi un tel homme pouvoit être humilié. Aux traits les plus envenimés, il n'oppoſa jamais que l'égide du ſilence. Il ne montra ce qu'il penſoit des armes dont il étoit bleſſé, qu'en ne les employant jamais. Occupé, par préférence à tout, de ſoigner ſon propre bonheur, & de reſpecter le bonheur d'autrui, il ſe vit ſouvent contredit, & il s'abſtint toujours de contredire. Il fut offenſé, & il n'offenſa jamais. Il ſembloit qu'il fût impaſſible,

(a) Éloge de *Newton*.

& il porta la patience juſqu'à ſouffrir qu'on prît ſa patience même pour un orgueil déguiſé. On l'accuſa d'approuver, pour qu'on l'approuvât ; de louer tout, afin que tous le louaſſent. On l'accuſa d'être doux, d'être indulgent, d'être ſage par vanité. Quel eſt donc cet amour-propre nouveau, dont le caractère eſt de ſervir l'amour-propre d'autrui? Quel eſt cet orgueil approbateur, qui s'accorde toujours ſi bien avec l'orgueil des autres? Et à quels traits reconnoîtra-t-on déſormais la bienſéance, la douceur & la raiſon?

Tels furent les traits diſtinctifs du caractère de M. *de Fontenelle*. La nature lui avoit donné cet aſſemblage rare d'un caractère & d'un eſprit aſſortis l'un pour l'autre. Les hommes penſent ſelon leur eſprit, ils agiſſent ſelon leur caractère; & de la diſcordance trop commune de ces deux facultés, naiſſent toutes ces inégalités, ces variations, ces contrariétés qui étonnent ſouvent le Public. M. *de Fontenelle* n'offrit jamais ces ſpectacles honteux pour l'humanité, & plus encore pour la Philoſophie. Il avoit dans le cœur le même équilibre que dans l'eſprit. La raiſon

ſon dominoit dans toute ſon exiſtence. La raiſon régloit ſes ſentimens comme ſes idées ; & elle n'avoit pas plus de peine à régler les uns que les autres. C'eſt ainſi que la vie de ce grand homme, auſſi longue, & plus digne encore de l'être que celle de *Démocrite* (*a*), préſente dans tout ſon cours le rare tableau de cette belle & conſtante uniformité qu'accompagne le bonheur. Il étoit cet heureux qu'il peint ſi bien dans un de ſes Ouvrages (*b*), reconnoiſſable entre tous les hommes à une eſpèce d'immobilité dans ſa ſituation. Mais, s'il eſt poſſible, M. *de Fontenelle* fit plus que d'être heureux; il accoutuma ſes contemporains à la vue de ſon bonheur; il ſe le fit pardonner. On convint qu'il étoit heureux, & qu'il méritoit de l'être. Et comment n'auroit-on pas été forcé d'applaudir au bonheur d'un homme toujours doux & conciliateur, lors même qu'il n'étoit pas impartial; un homme qui, flexible à toutes les manières, obſervateur de tous les égards, reſpectant tous les devoirs, indulgent

(*a*) *Démocrite* a vécu au moins cent ans.
(*b*) Traité du Bonheur.

pour toutes les fautes, & inaltérable au milieu des offenses, n'a jamais heurté ni ses inférieurs, ni ses égaux, ni ses supérieurs, ni même ses ennemis?

Je l'avouerai, Messieurs; & je crois que toute cette respectable Assemblée éprouvera le même sentiment. Je ne saurois, sans en rougir pour notre siècle, me rappeler que M. *de Fontenelle* eut des ennemis. Mais que dis-je, & de quoi peut-on s'étonner en ce genre? N'est-ce pas l'histoire de tous les siècles du monde, & de toutes les conditions humaines? Le bannissement d'*Aristides*, la condamnation de *Socrate*, les fers de *Galilée*, & pour passer dans un autre ordre d'exemples, *Marc-Aurèle*, *Charles-le-Sage*, *Henri-le-Grand*, sans cesse inquiétés par des Sujets factieux, ou assaillis par des voisins jaloux, quels monumens! Quelles traces ineffaçables de l'injustice des hommes! &c....



AVIS

SUR LE MORCEAU SUIVANT.

Dans le Mercure *de Février* 1681, *on trouve un morceau intitulé :* Hiſtoire de mes Conquêtes. *Il a été réimprimé dans le Tome ſeptième du* Choix des anciens Mercures, *page* 70. *C'eſt une femme qui y parle. Voici comme elle peint un de ſes Amans. Ce portrait reſſemble beaucoup à M.* de Fontenelle ; *peut-être croira-t-on y reconnoître ſon ſtyle auſſi-bien que ſa perſonne. C'eſt ce qui a engagé à le placer ici.*

L'AMANT dont je vous parle, étoit d'un caractère fort particulier ; & une des principales choſes qu'on lui reprochât, c'étoit cela même, qu'il étoit trop particulier. Il aimoit les plaiſirs, mais non point comme les autres. Il étoit paſſionné, mais autrement que tout le monde. Il étoit tendre, mais à ſa manière. Jamais ame ne fut plus portée aux plaiſirs que la ſienne, mais il les vouloit tranquilles. Plaiſirs plus

doux, parce qu'ils étoient dérobés; plaisirs assaisonnés par leurs difficultés; tout cela lui paroissoit des chimères. Ainsi ce qui me persuada le plus sa tendresse pour moi, c'est que je lui coûtois quelque chose. Il avoit une espèce de raison droite & inflexible, mais non pas incommode, qui l'accompagnoit presque toujours. On ne gagnoit rien avec lui pour en être aimée : il n'en voyoit pas moins les défauts des personnes qu'il aimoit; mais il n'épargnoit rien pour les en corriger, & il ne s'y prenoit pas mal. Des soins, des assiduités, des manières honnêtes & obligeantes, des empressemens, tant qu'il vous plaira; mais presque point de complaisance, sinon dans les choses indifférentes. Il disoit qu'il auroit une complaisance aveugle pour les gens qu'il n'estimeroit guère & qu'il voudroit tromper; mais que pour les autres, il vouloit les accoutumer à n'exiger pas des choses peu raisonnables, & à n'être pas les dupes de ceux qui les feroient. A ce compte, vous voyez bien que la plupart des femmes, qui sont impérieuses & déraisonnables, ne se fussent guère accom-

modées de lui, à moins qu'il ne se fût long-temps contraint ; ce qu'il n'étoit pas capable de faire. Il étoit d'une sincérité prodigieuse, jusques-là que, quand je le prenois à foi & à serment, il n'osoit me répondre que de la durée de son estime & de son amitié ; & pour celle de l'amour, il ne la garantissoit pas absolument. Il avoit toujours ou un enjouement assez naturel, ou une mélancolie assez douce. Dans la conversation, il y fournissoit raisonnablement, & y étoit plus propre qu'à toute autre chose : encore falloit-il qu'elle fût un peu réglée, & qu'il raisonnât ; car il triomphoit en raisonnemens, & quelquefois même dans les conversations communes, il lui arrivoit d'y placer des choses extraordinaires qui déconcertoient la plupart des gens. Ce n'est pas qu'il n'entendît bien le badinage ; il l'entendoit même trop finement. Il divertissoit, mais il ne faisoit guère rire. Son extérieur froid lui donnoit un air de vanité ; mais ceux qui connoissoient son ame, démêloient aisément que c'étoit une trahison de son extérieur. Je vous en fais un si long portrait, & il me semble que j'ai

tant de plaisir à parler de lui, que vous croirez peut-être que notre intelligence dure encore. Non, elle est finie; mais ce n'est ni par sa faute, ni par la mienne. L'amour avoit fait de son côté tout ce qui étoit nécessaire pour rendre notre union éternelle ; la fortune a renversé tout ce qu'avoit fait l'amour.



VERS.

De M. FUSELIER *pour les* Blondes, *en réponse à ceux de M.* DE FONTENELLE *pour les* Brunes (a).

VOus qui charmez raison & sentiment,
Rare Docteur, qu'à la Cour de Cythère
Et de Minerve on cite également;
Vous qui d'amour dirigerez la mère,
Si Directeur la gouverne jamais;
Votre doctrine en un point je rejette,
Lorsque prisez Blonde moins que Brunette.
Dogme hérétique, & lésant les attraits
De Vénus même. Or, si craignez sa haine,
Prévenez-la par un prompt repentir.
Blonde toujours de la beauté fut Reine.
De tout Paphos, c'est la doctrine saine;
Auteur galant ne s'en doit départir.
Gente brunette a séduit votre veine;
Voilà l'appas qui vous a fait sortir
Du droit chemin, qu'Amour vous y ramène.
Vos vers brillans, quoique semblent partir
Du fin cerveau du Dieu de l'hypocrène,
Sur ce point-là ne m'ont su pervertir:
Quand je les lus, j'étois près de Climène.

(a) La Pièce de M. *de Fontenelle* se trouve parmi ses Poësies diverses, Tome IV de ses *Œuvres*, & a pour titre: *Sur une Brune.*

VERS

Adressés à M. DE FONTENELLE par M. DE CRÉBILLON, & prononcés dans l'Assemblée publique de l'Académie Françoise, le jour de Saint Louis 25 Août 1741 (*a*).

TOI (*b*), qui fus animé d'un souffle d'Apollon,
Dépositaire heureux de son talent suprême,
Esprit divin, qui n'eus d'autre pair que lui-même,
Héros de Melpomène & du sacré Vallon,
Parois ; nous consacrons une fête à ta gloire,
A ce nom qui suffit pour nous illustrer tous ;
Viens voir un héritier digne de ta mémoire,
Une seconde fois renaître parmi nous.
LOUIS, ton règne fut le règne des merveilles,
L'Univers est encore rempli de tes hauts faits ;
Mais les lauriers cueillis par l'aîné des *Corneilles*,
Font voir que tu fus grand jusques dans tes Sujets.

(*a*) Il y avoit alors cinquante ans que M. *de Fontenelle* étoit de l'Académie Françoise, y ayant été reçu le 5 Mai 1691. Il y étoit donc ce qu'on appelle *Jubilé* dans les Couvens, les Chapitres, & quelques autres Sociétés. A cette occasion, il prononça un Discours qui se trouve à la fin du Tome III de ses *Œuvres*, & dans les Recueils de l'Académie.

(*b*) Le Grand *Corneille*.

Si ton auguſte fils n'a point vu le Permeſſe
Enfanter ſous ſes loix ce Mortel ſi fameux,
Il a dans ſes neveux un Sujet que la Grèce
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-Dieux.
Jeune encore, ſes Ecrits excitèrent l'envie;
Mais il en triompha par leur ſublimité.
A peine il vit briller l'aurore de ſa vie,
Qu'il vous parut déja dans ſa maturité.
S'il cueillit en Neſtor les fruits de ſa jeuneſſe;
Dix-ſept luſtres n'ont point ralenti ſes talens;
L'âge qui détruit tout, rajeunit ſa vieilleſſe,
Son génie étoit fait pour braver tous les temps.
Albion (*a*), qui prétend nous ſervir de modelle,
Croit que *Locke* & *Newton* n'eurent jamais d'égaux;
Le Germain, que *Leibnitz* compte peu de rivaux;
Et nous, que l'Univers n'aura qu'un *Fontenelle*.
Prodigue en ſa faveur, le Ciel n'a point borné
Les préſens qu'il lui fit aux ſeuls dons du génie.
Minerve l'inſtruiſit; & ſon cœur fut orné
De toutes les vertus par les ſoins d'Uranie.
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de ſon nom,
Modeſte, retenu, ſimple, même timide,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raiſon,
Et n'oſe prononcer un avis qui décide.

(*a*) L'Angleterre.

Illustres Compagnons de ce brave Nestor,
Assemblés pour lui ceindre une double couronne;
Pour la rendre à ses yeux plus précieuse encor;
Parez-la des lauriers que votre main moissonne.
C'est ici le séjour de l'Immortalité :
En vain mille ennemis attaquent votre gloire,
Ces Auteurs ténébreux passeront l'onde noire;
C'est vous qui tiendrez lieu de la postérité.
Si les écrits pervers, la noirceur, l'impudence,
Ont fermé votre temple aux hommes sans honneur;
Les talens, le génie & la noble candeur
Ont toujours parmi vous trouvé leur récompense;
Le soin de célébrer le plus grand des mortels,
N'est pas, quoique constant, le seul qui vous anime;
Quelquefois des mortels d'un ordre moins sublime
Ont vu brûler pour eux l'encens sur vos autels.
Daignez donc soutenir le zèle qui m'inspire;
Pour chanter *Fontenelle*, il faut plus d'une voix.
Ranimez les accens d'un vieux Chantre aux abois,
Ou du moins un moment prêtez-moi votre lyre.
Assidu parmi vous, dix lustres de travaux
Ont déja signalé sa brillante carrière;
Mais ce ne fut pour vous qu'un instant de lumière;
Condamnez *Fontenelle* à dix lustres nouveaux,

Pour pénétrer le Ciel & ses routes profondes,
Destin, accorde-lui des jours sains & nombreux.
Il en fallut beaucoup pour parcourir les mondes;
Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.

LETTRE

De M. MATY, *Garde de la Bibliothèque Britannique, à M.* DE FONTENELLE, *en lui envoyant le Poëme de* Vauxhall *.

AIMABLE & sage *Fontenelle*,
Toi, que dans le déclin des ans,
Orne une guirlande immortelle
De fleurs que l'Amour renouvelle,
Et que ne peut flétrir le temps;
Sage *Platon*, divin *Orphée*,
Que *Minerve* & que *Cythérée*
Empêchent même de vieillir,
Où pourrai-je te découvrir?
Sera-ce au haut de l'Empirée,
Où tu suis les célestes corps;
Dans cette profonde contrée,
Où tu fais badiner les morts;
Ou sur les bords d'une fontaine,
Près de *Corylas* & d'*Ismene*,
Dont tu sens & peins les transports?

* La *Lettre* & le *Poëme* se trouvent dans le *Journal Britannique*, par le même M. *Maty*, Avril 1750.

T'irai-je chercher au portique
Dont tu dévoiles les leçons;
Au fond de quelque temple antique,
Que tu dépeuples de démons;
Ou bien au ſpectacle magique,
Dont ta Muſe anime les ſons?
Si de ces demeures ſublimes,
Encor vers les terreſtres lieux,
Tu daignes abaiſſer les yeux;
Reçois avec ces foibles rimes,
Mon encens, mon cœur & mes vœux.

» Oui, c'eſt à vous, c'eſt au Peintre
» des Graces & à l'Interprète de la Sa-
» geſſe, que j'offre des eſſais dont l'exé-
» cution eſt peut-être plus imparfaite
» que l'entrepriſe ne fut téméraire. Mais
» l'une & l'autre le fuſſent-elles davan-
» tage, elles me fourniſſent du moins
» une occaſion de m'adreſſer à l'homme
» qui, de toutes les beautés de la *Fran-*
» *ce*, eſt celle que je regrette le plus
» de n'avoir jamais vu (*a*). J'ai d'au-
» tant plus de plaiſir de vous rendre cet
» hommage, qu'il ne ſera ſoupçonné de
» partialité par aucun de ceux qui ont
» lu vos Ouvrages ».

(*a*) M. *Maty* eſt venu depuis à *Paris* en 1764.

Vivez long-temps, vivez toujours aimable,
Entre fa fageffe & les ris.
Vous feriez immortel, fi le fort équitable
Vous permettoit de vivre autant que vos écrits.

Londres, le 9 Octobre 1741.

Tout le monde connoît le bel endroit du Temple du Goût de M. DE VOLTAIRE *fur M.* DE FONTENELLE. *Après avoir parlé de* Rouffeau *&* *de* la Motte, *& dit que* Rouffeau *pafferoit devant* la Motte *en qualité de Verfificateur, mais que* la Motte *auroit le pas toutes les fois qu'il s'agiroit d'efprit & de raifon, M.* de Voltaire *continue de la manière fuivante.*

» Ces deux hommes fi différens n'a-
» voient pas fait quatre pas, que l'un
» pâlit de colère, & l'autre treffaillit
» de joie, à l'afpect d'un homme qui
» étoit depuis long-temps dans un Tem-
» ple, tantôt à une place, tantôt à une
» autre ».

C'étoit le difcret *Fontenelle*,
Qui, par les beaux Arts entouré,
Répandoit fur eux, à fon gré,
Une clarté douce & nouvelle.

Dans la première Edition du *Temple du Goût*, il y avoit *fage* au lieu de *difcret*, dans le premier vers; & *pure* au lieu de *douce*, dans le quatrième.

D'une Planète, à tire d'aîle,
En ce moment il revenoit
Dans ces lieux où le Goût tenoit
Le siége heureux de son Empire.
Avec *Quinaut* il badinoit;
Avec *Mairan* il raisonnoit;
D'une main légère il prenoit
Le compas, la plume & la lyre.

STOLIUS, dans son Livre intitulé : Introductio in Historiam litterariam, *traduit en latin par* Langius, *& imprimé à* Iene *en* 1728, *parle ainsi de M.* DE *FONTENELLE, page* 18.

Ratio ejus judicandi de rebus & acutè concludendi, tam & singularis, genus dicendi ita amœnum, cogitationes atque meditationes tam sunt omnis ingenii atque acuminis plenæ, ut ex antiquioribus quem huic meritò præferas invenias neminem.



ELEGIA
IN OBITUM
D. DE FONTENELLE.

Lecta in consessu Acad. Roth. 26 Jan. 1757.

LUGET in Europâ quisquis non despicit artes ;
Scriptorum scriptor maximus interiit.
Luget splendorem sibi Gallia nuper ademptum ;
Luget ROTHOMAGUS, concidit urbis honos.

FONTANELLA obiit lauris oneratus & annis ;
Nestor & Aonii gloria prima chori.
Vidit vivendo revoluti tempora sæcli,
Cui referent nullum postera sæcla parem.
Nominis ipse sui dudùm splendore potitus ;
Nil indè ad tardam perdidit usque necem.
Mors est visa diù pretiosæ parcere vitæ ;
Visa diù sævam sustinuisse manum.

Ultima fata seni non attulit una senectus :
Ad senium accessit, plus nocuitque dolor.
Quis dolor? Ex ictu tremit quo Gallia : quam
quam
Salvo Rege timor, mœror & omnis abest,

Mors illi, Vulnus Regis; Regalis amoris
Victima succubuit: Dulce itá, Grande mori.

Nobilibus decoratus Avis avis, clarisque Propinquis (a),
Summa, vel in cunis, semina laudis habet.
Cunæ Rothomagus genitrix fœcunda virorum;
Quos lauro cinctos Phœbus ad Astra vehit.
Doctus uterque parens, magis at CORNELIA mater (b),
Gracchorum matri nomine, parque animo.
Nempè soror gemini non inficienda Poetæ,
Fraterni judex carminis illa fuit.
Sæpè, nec erubuit, sæpè emendanda sorori
Carmina commisit frater uterque suæ.
Qui tulit ad sacras puerum CORNELIUS ædes (c),
Augurium imposito nomine quale dedit!
Melliflui meruit Doctoris (d) sumere nomen,
Nectareo cujus mel fluet ore, puer.
Hunc genitrix, celebres hunc edocuêre Poetæ:
Quanti Ductores! quantus Alumnus erat!
Delicias nobis invidit & urbis honorem
Urbs domina imperii, surripuitque virum.
Neustriacis opibus ditata Lutetia, nostras,
Ut natas intrà mœnia, jactat opes.

(a) MM. *Corneille*, oncle de M. *de Fontenelle.*
(b) *Marthe Corneille*, sœur de MM. *Corneille.*
(c) *Thomas Corneille*, parrain de M. *de Fontenelle.*
(d) *Saint Bernard.*

Illum

Illum tergeminus Musarum cœtus adoptat,
Tergemini potuit qui caput esse chori.
O felix una ante alias Academia miris
Naturæ latebras pandere docta modis!
Felix nacta virum qui te tibi pingere posset,
Et calamum inventis æquiparare tuis!

Ille quod ediderit plaudente volumina Phœbo;
Dic mea Musa mihi: dicere semper amas.
Quo datur Heroas, Divosque audire loquentes,
Egregium nobis Græcia liquit opus (a).
Sed violatur ibi Divûm reverentia: Mores
Humanos Divi, crimina nostra gerunt.
Abstulit hanc maculam, non omnem, Gallicus autor (b),
Et meliora dedit, nobiliora loqui.
Judicio steterim Plutonis, Pluto Patronus
Et judex causæ nî foret ipse suæ (c).

Plurima blandum Equitis sibi sumpsit Epistola nomen (d),
Scripta fuit, quando scribere cœpit Eques.

(a) Dialogues de *Lucien.*
(b) Dialogues des Morts.
(c) Jugement de *Pluton.*
(d) Lettres du Chevalier *d'Her........ Puisque le Public les a crues de moi*, dit M. *de Fontenelle* dans la Préface de ses Œuvres, & *qu'il les a eues même sous mon nom, qu'il les ait encore. Je voudrois bien que sa sévérité ne tombât que sur elles.*

Viderat hunc dubio nasci pater omine fœtum :
Non sese agnoscit, non negat esse patrem.
Per varios sublime audax dùm fœmina mundos (a)
Tentat iter, quis non gaudeat esse comes ?
Sidereos motus, distinctosque orbibus orbes,
Et sectanda oculis subjicit astra tuis.
Sed vaga narranti de mundis pluribus ultrà
Ne credas, credi quàm velit ipsa sibi.

Fraude novâ, veterum fraudes, Oracula Vatum (b)
Exposuit Batavus (c), sed rudis, artis inops.
Spargere Gallus amat flores, & ad antra Deorum
Semita grata magis, non mage tuta, patet.
Arguitur, verique tacet devictus amore (d);
Grande etiam Doctis scire tacere decus.

Annales nostri potuit reserare Theatri (e);
Noverat ille vetus, noverat ille novum.

Dum Tragicæ Regem scenæ depingit, amandum (f)

(a) Entretiens sur la pluralité des Mondes avec la Marquise *de G.* . . . . .
(b) Histoire des Oracles.
(c) *Vandale.*
(d) Réponse à l'Histoire des Oracles par le Père *Baltus.*
(e) Histoire du Théâtre françois.
(f) Vie de M. *Corneille.*

Heroem, pictor dignus amore, facit.
Pictor amicus erat; sed tali impunè tabellæ
Nulla nocere potest, nulla favere manus.

Dum sua sensa aperit Tragicâ super arte, videtur (a)
Melpomene Vates ipsa docere suos.
Maximus hîc Vatum incedit CORNELIUS; idem
Maximus, & Phœbo judice, semper erit.

Quâ faciant homines sese ratione beatos (b)
Monstrat, & exemplo comprobat ipse suo;
Indole tranquillâ felix, & cælibe vitâ,
Se totum Musis, tempus & omne, dedit.

Aut tenet, aut tenuisse putat, scrutator amœnus (c),
Hauserit undè suos Græcia prisca Deos.
Hos similes Humana sibi ignorantia finxit;
Divus erat, si quis robore major erat.
Ipsa Polo Tellus dedit incrementa; magisque
Cùm sapuere homines, Dî sapuerè magis.

Affluit illecebris Orator, acumine præstat (d),
Nec vinci eloquio, nec brevitate potest.

(a) Réflexion sur la Poëtique.
(b) Traité sur le Bonheur.
(c) Origine des Fables.
(d) Discours académiques.

Verborum nimis in delectu forte laborat,
Turpiter at multos falleret iste labor.

Castaliâ lactatus aquâ, Musâque parente,
Debuit à teneris esse Poeta; fuit.
Virginis intactæ Latio infans carmine laudes (*a*),
Concinit, & sociis præripit arma suis.
Insignes studiis pueros celebravit Apollo (*b*),
Nec juvenem meritâ laude carere sinet.

Carmine Bucolico præcellere gestit, & audet (*c*)
Pastorem Siculum, Virgiliumque sequi.
Sed dum majores meditatur arundine cantus,
Induit Urbanos Rustica Musa modos.

Laudabunt alii *Diversa Poemata* Vates (*d*);
Nec plus ingenii, nec salis illa petunt.
Sæpè malignus Amor, sæpè est ibi Musa rebellis;
Tentanti Lepidum fistula Dulce sonat.

(*a*) M. *de Fontenelle* composa en 1670, âgée de 13 ans, une pièce de Vers latins sur l'Immaculée Conception. Cette pièce est imprimée dans le Recueil des Palinods de 1670. Le sujet, *Pepo in fimo corrupto, incorruptus.*

(*b*) M. *de Fontenelle* augmentera la liste des Enfans devenus célèbres par leurs études.

(*c*) Eglogues.

(*d*) Poësies diverses M. *de Fontenelle* y dit en un endroit, que, malgré lui, le Galant se tourne en Tendre.

Innumeris celebrem pugnis Veterum atque Recentum (a)
Cùm renovat litem, cur fuit ille Recens?
Perveniet Veterum ad famam, miserebitur illis,
Atque, velit, nolit, sic erit ille Vetus.

Cantatrix mollisque Tragœdia sæpè Quinaltum (b)
Extollit, *geminum* cui placuisset *opus*.
Ast opus hoc geminum si non, vir magne, dedisses,
Plus tibi, plus Virtus Relligioque darent.
Ille, fatebor enim, Socco minùs atque Cothurno (c)
Eminet, at laudes hâc quoque parte tulit.
Excitat in Tragicis & terret Avunculus; istum
Vidit regnantem; vidit & abstinuit.
Rem semel aggressus Tragicam sermone soluto,
Ritum abolet veterem, substituitque novum.
Sic aliâ novitate movet Comœdia fletum,
Nata olim risus, nata movere jocos.

Quos Parcæ rapuêre, novæ scit reddere vitæ (d);
Se simul & socios tollit ad astra suos.

(a) Digression sur les Anciens & les Modernes, où M. *de Fontenelle* se déclare pour les Modernes.
(b) Deux Opéra: *Thétis & Pélée; Enée & Lavinie.*
(c) *Idalie*, Tragédie en prose. Six Comédies.
(d) Eloges des Académiciens.

Quantus in excerptis ordo, quantique lepores (*a*)!
Plus opere immenſo perbreve fulget opus.
Squallida quæ fuerant primùm, nunc aurea ſplendent;
Dat pretium ſolers, dat decus omne manus.
Fit roſa quod tangit: rigidis in ſentibus uvas,
Et ſterili in trunco roſcida mella legit.
Invideat, nec Apem ſibi Græcia vindicet uni (*b*);
Attica quæ fuerat, Gallica nunc fit Apis.

Dum reſerat Sophiæ fontes, Carteſius alter;
Eſt alter Newto, terſus utroque magis.
Si genio fortaſsè minùs præceſſus utroque,
Purior at ſcriptis eloquioque nitet.
Dogmata Newtonis novit, bene nota relinquit (*c*),
Nec ſinit externâ ſe novitate trahi.
Quot ſimul Autores, & quantos continet unus;
Omnibus abſimilis, par ſed ubique ſibi!
Perfluit, ingenio plenus, mille undique rimis;
Ars regit ingenium; creſcit ab arte decus.
Sublimem Uranie, tenerum formavit Apollo,
Feſtivum Charites, Relligioque probum.
Non leve Naturæ donum eſt centeſimus annus;
At Muſæ Vati plura dedêre ſuo.

(*a*) Extraits dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.
(*b*) *Xénophon* fut nommé l'*Abeille Grecque*.
(*c*) Traité des Tourbillons.

Illius in ſcriptis elucet Sidera quidquid
Immenſum, quidquid grande Matheſis habet.
Hìc delectant, proſunt Inventa Sophorum;
Nec Sophiam priſco nubila more tegunt.
Hìc fruſtrà Natura velit ſe condere; fruſtrà
Nititur elabi: non niſi viſa fugit.
Hos tibi ſit ſtudium libros evolvere, dulci
Utile commixtum ſi reperire cupis.
Non ſunt hæc nigro fœdata volumina felle;
Nulla venenatâ pagina bile madet.
Abſtinuit calamo linguâve laceſſere quemquam;
Nulla laceſſitum tela ferire queunt.
Jurgia, Cenſuram, Satyras, Epigrammata ſprevit;
Audiit & riſit; legit & obticuit.
Cui peperit laudata olim Patientia Laurum *(a)*;
Quàm nota hæc virtus, quâm benè culta fuit!
Numinis auguſtum nunquam vel lædere cultum
Attentat, mores vel violare bonos.
Autorem monſtrat cunctarum exiſtere rerum *(b)*,
Monſtrat adorandum: ſic probus omnis agit.
Libros ſæpè pios *(c)*, pietatem laudat & ipſam *(d)*;
Quod quis laudat, amat, ſi agit omnis amans.

(a) Diſcours ſur la patience, couronné à l'Académie Françoiſe en 1689.

(b) Traité de l'exiſtence de Dieu.

(c) Je ne citerai qu'un ſeul trait. *Le Livre de l'Imitation de Jéſus-Chriſt* (dit M. *de Fontenelle* dans la vie de M. *Corneille*) *eſt le plus beau qui ſoit ſorti de la main d'un homme, puiſque l'Evangile n'en vient pas.*

(d) Voyez les éloges de MM. de *L'Hôpital*, *Duhamel*,

Gallia cùm poterit dulces odisse Camœnas ;
Tunc poterunt tanti scripta perire viri.
Ista suum tunc scripta decus , perdentque lepores ;
Cùm perdet veneres Gallica lingua suas.
Quando parem inveniet numerosa Lutetia civem ?
Illi quando parem Neustria nostra dabit ?
Inter præcipuos Academia nostra parentes,
Hunc inter socios gaudet habere suos.
Ipsaque consueto Præconem (*a*) tempore promet ;
Cui fas illustrem pingere ritè virum.
Artes ille colit quas FONTANELLA colebat ,
Et propè habet cunctas quas celebrabit opes.
Tam notum nobis hunc reddet, amicus amico ;
Scriptor scriptori , quàm benè notus erat.
Hunc sibi nostra diù Præconem Academia servet ;
Ille tamen serò Funera nostra canat.

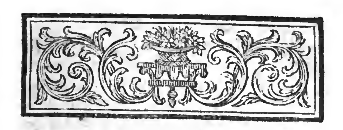
D. SAAS , *Canon.* & *Acad. Rothom.*

Bourdelin, *Ozanam*, *de la Hire*, *Renau*, *d'Argenson*, *Varignon*, *Littre*, *de Valincourt*, &c.

(*a*) M. *le Cat*, Secrétaire pour les Sciences, prononcera à l'Assemblée publique l'Eloge de M. *de Fontenelle*. Cet éloge fut en effet prononcé dans l'Assemblée publique du 3 Août 1757, & imprimé en 1759 à *Rouen*, chez *Besongne*. L'Auteur y a joint les Pièces de M. *de Fontenelle*, qu'on trouve dans le Recueil des Palinods de 1670 & 1671. Quelques-unes sont en vers François.



LETTRES

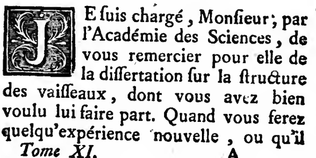


LETTRES DE MONSIEUR *DE FONTENELLE, &c.*

LETTRE PREMIERE.

A M. VIEUSSENS, Médecin de Montpellier.

Paris, 26 Mai 1703.



JE suis chargé, Monsieur, par l'Académie des Sciences, de vous remercier pour elle de la dissertation sur la structure des vaisseaux, dont vous avez bien voulu lui faire part. Quand vous ferez quelqu'expérience nouvelle, ou qu'il

vous viendra quelques réflexions, qui appuyeront un ſyſtême ſi ſingulier, & ſi différent des idées communes, l'Académie ſera bien aiſe d'en être inſtruite; & en général tout ce qui viendra de vous lui ſera un extrême plaiſir. Votre mérite eſt fort connu de cette Compagnie; & moi qui ſuis, ſans nulle comparaiſon, le moins capable d'en juger, il y a long-temps que je le connois par la renommée. Je ſuis avec reſpect, Monſieur, Votre, &c.

*On trouve ce qui ſuit ſur l'Ouvrage qui fut l'occaſion de cette lettre, dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences *pour l'année* 1703, *pag.* 44 *de l'édition* in-4°.

» M. *Vieuſſens*, fameux Médecin de » *Montpellier*, fort connu par ſon grand » Ouvrage de la *Névrologie*, communi- » qua à l'Académie des Sciences un » nouveau ſyſtême qu'il a trouvé ſur la » ſtructure des vaiſſeaux du corps hu- » main. Quelque prévenu que l'on fût » pour la capacité & pour l'exactitude » de M. *Vieuſſens*, on jugea qu'il fau- » droit un grand nombre d'expérien- » ces, & d'expériences délicates, pour

» vérifier ſon ſyſtême ; & comme on
» n'eut pas la commodité de les faire,
» la Compagnie ne fut pas en état d'approfondir cette matiere autant qu'elle
» l'auroit deſiré.

LETTRE II.

A M. LE CLERC (*a*).

Paris, 3 Août 1707.

JE n'ai point reçu, Monſieur, la lettre dont vous me parlez, & par laquelle vous me fites l'honneur de répondre à la mienne. J'apprends de vous avec plaiſir, que vous n'avez point tout-à-fait dédaigné un hommage que je vous rendois ; mais quand vous n'auriez pas eu le loiſir d'y répondre, occupé comme je ſais que vous l'êtes, je vous aſſure très-ſincerement que je n'en aurois pas été ſurpris, ni offenſé le moins du monde. Il me ſuffiſoit de m'être en quelque maniere ſoulagé, en

(*a*) Ce ſavant Proteſtant, né à *Geneve* le 29 Mars 1657, mourut à *Amſterdam* le 8 Janvier 1736.

vous marquant l'eſtime particuliere que je faiſois de vos Ouvrages, dont j'étois & dont je ſuis encore tous les jours fort plein. Mais, Monſieur, outre l'obligation que je vous ai de cette lettre perdue, je vous en ai encore une plus ſenſible de l'attention que vous voulez bien faire à ce qui me regarde. Je vous remercie de tout mon cœur de l'offre que vous me faites de m'envoyer le tome de votre *Bibliotheque* où eſt la réponſe que l'on a faite pour moi (*b*); je l'aurai ici, dès qu'il y pourra être. Je ſens par avance le plaiſir de voir ma juſtification en ſi bon lieu. Si vous en connoiſſez l'Auteur (*c*), je vous ſupplie de le bien remercier pour moi. Je ſuis d'autant plus ſenſible à cette grace, que je ne puis l'avoir méritée par aucun endroit. Je ne répondrai point au *Jéſuite de Strasbourg*, quoique je ne croye pas l'entrepriſe impoſſible; mais l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences me donne trop d'occupation, & tourne toutes

(*b*) Au Livre du P. *Baltus*, contre l'*Hiſtoire des Oracles*.

(*c*) M. *le Clerc* lui-même. *Voyez les Mémoires de M. l'Abbé Trublet ſur M. de Fontenelle*, pag. 155 & 285.

mes études sur des matieres trop différentes de celles-là. Ce seroit plutôt à M. *Van Daalen* (*d*) à répondre, qu'à moi; je ne suis que son interprète, & il est mon garant. Enfin, je n'ai point du tout l'humeur *polémique*, & toutes les querelles me déplaisent. J'aime mieux que le diable ait été Prophète, puisque le P. *Jésuite* le veut, & qu'il croit cela plus orthodoxe. Je lui serai toujours très-obligé d'avoir été l'occasion d'une marque très flatteuse que j'ai reçue de votre bonté pour moi. Il faudroit, pour bien concevoir combien je la sens, que vous sussiez quelle estime je fais de tout ce que j'ai vu de vous; car je vous avoue que je n'ai pas tout vu, & que les Ouvrages Théologiques passent trop ma portée. Conservez-moi, je vous en supplie, des sentimens que vous auriez pu ne m'accorder pas, mais que j'espere que vous n'aurez aucun sujet de m'ôter. Je suis avec une estime & une reconnoissance parfaite, Monsieur, Votre, &c.

P. S. J'oubliois de vous dire com-

(*d*) C'est ainsi que s'écrit en Hollandois le nom de M. *Van Dale.*

bien je désirerois que ce que vous me dites sur l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, fût parfaitement sincere, & combien je crains que votre politesse n'y ait trop de part.

LETTRE III.

A M. GOTTSCHED, Professeur à Leipsic.

Paris, 24 Juillet 1728.

J'Aurois eu beaucoup plutôt, Monsieur, l'honneur de répondre à votre lettre, si on ne m'avoit dit, en me la rendant, que vous seriez bien aise de savoir mon sentiment sur le plan que vous m'envoyez de votre Société Allemande. Comme il est en Allemand, que je n'entends point, il a fallu que j'aye attendu une traduction abrégée qu'on m'en a faite. Mais ç'a été une peine fort inutile & un temps perdu, par rapport à ce que je croyois que vous attendiez de moi. Car, outre que votre Société est déja toute établie, & que vos réglemens sont très-sensés & très-bien entendus, il est impossible qu'un étran-

ger comme moi juge en détail de ce qui peut vous convenir, ou de ce qui vous conviendroit le mieux. Je vois ſeulement en gros, que vous avez pour votre Langue un zèle auquel je ne puis qu'applaudir. Il faut avouer que, nous autres François, nous pourrions bien être trop prévenus en faveur de la nôtre, quoique la grande vogue qu'elle a dans toute l'Europe, nous juſtifie un peu. Nous avons l'avantage qu'on nous entend par-tout, & que nous n'entendons point les autres; car notre ignorance en ce ſens-là devient une eſpece de gloire. Par exemple, vous, Monſieur, vous ſavez très-bien le François, vous l'écrivez très-bien; & moi, je ne ſais pas un mot d'Allemand. Cependant je ne crois pas que ce ſuccès de notre Langue vienne tant de quelque grande perfection réelle qu'elle ait pardeſſus les autres, que de ce qu'on s'eſt fort appliqué à la cultiver, & de ce qu'on y a fait d'excellens Livres en tout genre, qui ont forcé les Etrangers à la ſavoir, ſur-tout des Ouvrages agréables. A ce compte, vous n'avez qu'à cultiver autant votre Langue; & c'eſt, à ce qu'il me paroît, le deſſein

que votre Société a conçu avec beaucoup de raiſon. Je ne ſais ſi l'Allemand eſt plus dur que le François ; car je me défie toujours un peu de cette dureté ou douceur prétendue ; le chant pourroit peut-être en décider. Mais enfin ce plus de dureté fût-il réel, il n'y auroit pas ſi grand mal, & vous en auriez plus de force dans les occaſions où il en faut. Une choſe plus conſidérable que j'entends reprocher à votre Langue, quoique ce ſoit plutôt la faute des Ecrivains, c'eſt que vos phraſes ſont ſouvent extrêmement longues, que le tour en eſt fort embarraſſé, le ſens long-temps ſuſpendu & confus. Il eſt vrai que le Grec & le Latin ont aſſez ſouvent auſſi ces défauts, & même dans les bons Auteurs ; mais tout Grecs & Latins qu'ils ſont, ils ont tort. Le François ſeroit bien de même, ſi nous voulions ; mais nous n'avons pas voulu, & c'eſt peut-être ce que nous avons fait de mieux. Que les Ouvrages qui partiront de votre Société, donnent l'exemple d'un meilleur arrangement dans les phraſes, d'une plus grande clarté, &c. ce ſera un grand bien qu'elle procurera à votre Langue. Je vous demande par-

don, Monſieur, de tout ce verbiage inutile; je me ſuis trop laiſſé aller au plaiſir de vous entretenir. Ma grande affaire ne doit être que de vous bien remercier, ſi je puis, de l'honneur que vous m'avez fait, en daignant traduire les Ouvrages de ma jeuneſſe. Je ſuis bien fâché d'être privé du plaiſir de les voir tels qu'ils ſe trouvent préſentement au ſortir de vos mains. Je vous rends très humbles graces encore une fois de m'avoir fait connoître à une grande Nation, qui a produit beaucoup de grands hommes, & des génies du premier ordre, tel qu'étoit M. *Léibnitz*, de votre ville de *Léipſic*.

Il y a déja dû temps que j'ai écrit à M. *Hauſen* (e), en lui envoyant un Ouvrage de ma vieilleſſe (f), & le priant d'en dire quelque choſe dans le Journal de *Léipſic*. La grande difficulté eſt qu'il le liſe, qu'il en ait le loiſir & le courage; car c'eſt un aſſez gros Livre, & ſur une matiere épineuſe. Comme je ne doute pas que M. *Hauſen* ne ſoit de vos amis, je vous prie d'obtenir de lui

(e) Profeſſeur à *Léipſic*. On trouvera dans la ſuite une lettre de lui à M. *de Fontenelle*.

(f) Les *Elémens de la Géométrie de l'infini*.

la grace qu'il me lise, & qu'il me donne son jugement, auquel je déférerai beaucoup; car j'ai eu l'honneur de le voir ici, & j'ai bien senti qu'il étois fort habile en mathématiques. Je suis avec beaucoup de reconnoissance & de respect, Votre, &c.

LETTRE IV.

AU MÊME.

Paris, 16 Octobre 1731.

J'Ai reçu, Monsieur, votre lettre du 24 Janvier 1731, par un jeune Gentilhomme Allemand, en qui j'ai trouvé effectivement le mérite que vous m'annonciez. J'ai reçu en même temps la traduction de l'*Histoire des Oracles*, & je continue à sentir très-vivement toute la reconnoissance que je dois à un Traducteur qui me fait autant d'honneur que vous. Je crois vous avoir déja mandé, que j'ai fait voir vos autres traductions à quelques personnes qui entendent votre Langue, & qui ont été très-contentes de la fidélité & de l'exactitude.

Je ſuis ravi que ce que je me ſuis haſardé de vous écrire ſur l'Allemand, que je n'entends point du tout, ſe ſoit trouvé un peu ſenſé. Mon principe eſt que, malgré toutes les différences que les Langues doivent indiſpenſablement avoir entr'elles, il y a quelque choſe de commun où elles ſe réuniſſent; ce qui dépend uniquement de la raiſon commune à tous les peuples. Sur ce pied-là, on peut réformer tout ce qui eſt contraire à cette raiſon, & on en viendra à bout, quoique peut-être il y faille bien du temps, parce que d'anciennes habitudes des Nations ſont difficiles à vaincre. Le projet de votre nouvelle Académie eſt donc très-beau; & j'oſe aſſurer qu'il réuſſira, & que votre nom, Monſieur, ſera à la tête d'une révolution heureuſe & mémorable qui ſe fera dans votre Langue. Nous ſommes dans un ſiecle où la raiſon commence à prendre plus d'empire qu'elle n'en avoit eu, du moins depuis long temps. Cela me paroît par ce que vous me mandez, que vos Gens d'Egliſe commencent à ſe dégoûter des diableries. Celle des Oracles étoit ſi peu fondée, que vous avez rendu un ſervice à votre

Nation, d'empêcher que la traduction du Pere *Baltus* ne fût imprimée. Pour moi, mon intérêt particulier ne m'empêcheroit pas de le laisser traduire dans toutes les langues du monde.

Je vous rends très-humbles graces des nouvelles traductions dont vous m'avez honoré dans la réimpression des anciennes. Je suis ravi que vous ne vous repentiez pas des faveurs que vous m'avez faites. Je vous supplie de compter que j'y suis extrêmement sensible, & que je désirerois fort des occasions de vous en marquer ma reconnoissance. Je suis avec respect, &c.

P. S. Permettez-moi, Monsieur, de faire ici mes très-humbles complimens à M. *Hausen.*

AVIS DE L'ÉDITEUR sur le morceau suivant.

Les deux Lettres qu'on vient de lire, ont été imprimées plus d'une fois en *Allemagne*, en différens Recueils, sur les copies qu'en avoit données M. *Gottsched*. J'en fus instruit, & je priai M. *Formey*, Secrétaire perpétuel de l'Académ-

mie de *Pruſſe*, de vouloir bien me les procurer. Il s'adreſſa, pour cet effet, à M. *Gottſched* lui-même, qui lui en envoya deux nouvelles copies, & je les reçus en 1759. La même année, M. *Formey* les inſéra dans un *Journal*, qu'il publioit alors à *Berlin*, intitulé, *Lettres ſur l'état préſent des Sciences & des Mœurs*, tom. 1er, pag. 401. Il y parle de la demande que je lui avois faite de celles de M. *de Fontenelle* à M. *Gottſched*.

En 1764, la premiere de ces deux Lettres fut encore inſérée dans le tome 4 d'une collection imprimée à *Nuremberg*, par les ſoins de M. *Uſilc*, Profeſſeur en Droit à *Francfort-ſur-l'Oder*, & intitulée, *Sylloge nove Epiſtolarum varii argumenti*, &c. c'eſt-à-dire, *Nouveau Recueil de Lettres ſur divers ſujets*. Les Auteurs de la *Gazette Littéraire de l'Europe*, M. l'Abbé *Arnaud*, de l'Académie des Belles-Lettres, & M. *Suard*, ont parlé de ce *Recueil*, N° 13 de cette *Gazette*, Mercredi 16 Mai 1764, article III, pag. 292. On y trouve un paſſage de cette premiere Lettre, avec quelques notes critiques des Journaliſtes, & les voici. Ne fuſſent-elles pas toutes juſtes, elles ſont du moins très-ingénieuſes.

Elles feront donc plaisir aux Lecteurs ; & de mon côté, j'aurai donné une preuve d'impartialité.

Extrait de la Gazette Littéraire de l'Europe.

» Il y a dans ce Volume (*Sylloge* » *nove, &c.*) *disent les Journalistes, une* » Lettre de M. *de Fontenelle* à M. *Gott-* » *schéd*, sur le caractere des Langues » Françoise & Allemande, où celui du » génie de cet Académicien est admira- » blement conservé.

» Je ne sais, dit M. *de Fontenelle*, si » l'Allemand est plus dur que le Fran- » çois ; car je me défie toujours un peu » de cette dureté ou douceur préten- » due (*g*) ; le chant pourroit peut-être

(*g*) M. *de Fontenelle* & M. *de La Motte* ne considéroient dans les mots que l'expression de l'idée ; vraisemblablement tous les sons affectoient également leur oreille. Ils jugeoient, dit un Philosophe Italien *, de l'Eloquence & de la Poësie indépendamment de l'oreille & des passions, comme on juge des corps indépendamment des qualités sensibles.

* L'Abbé *Conti* : Lettre au Marquis *Maffei*, dans le *Journal Etranger*, Août 1761.

» en décider (*h*). Mais enfin, ce plus de » dureté fût-il réel, il n'y auroit pas si » grand mal, & vous en auriez d'autant » plus de force dans les occasions où il » en faut (*i*). Une chose plus considéra- » ble, & que j'entends reprocher à vo- » tre Langue, quoique ce soit plutôt » la faute des Ecrivains, c'est que vos » phrases sont extrêmement longues,

(*h*) Ces mots, *pourroit peut-être*, nous expliquent pourquoi M. *de Fontenelle* se défioit *un peu* de la douceur ou dureté des Langues : c'est que, comme on voit, il se défioit *beaucoup* de son oreille. Du reste, il n'est point nécessaire de recourir au chant, pour savoir si une Langue est plus douce qu'une autre ; il n'y a qu'à considérer le tissu même de la Langue ; plus elle abondera en voyelles, plus elle sera sonore, douce & lyrique.

(*i*) Ceci n'est pas digne de la Philosophie de M. *de Fontenelle*. Si la dureté s'étend au corps entier de la Langue, & que par conséquent il y en ait où il n'en faudroit pas, il est impossible d'en mettre où il en faudroit. Pour appliquer heureusement dans l'élocution des formes âpres, dures & fortes, il faut que la Langue puisse en fournir au besoin, qui soient molles, faciles, harmonieuses. C'est par le contraste que ces qualités deviennent sensibles & pittoresques ; & voilà pourquoi le Grec, le plus doux des langages, est aussi celui où il y a, quand il le faut, le plus de force & même d'aspérité.

» que le tour en eſt fort embarraſſé, » & le ſens long-temps ſuſpendu & con- » fus (*k*). Il eſt vrai que le Grec & le » Latin ont aſſez ſouvent auſſi ces dé- » fauts, & même dans les bons Au- » teurs ; mais tout Grecs & Latins » qu'ils ſont, ils ont tort. Le François » ſeroit bien de même, ſi nous vou- » lions ; mais nous n'avons pas voulu, » & c'eſt peut être ce que nous avons » fait de mieux (*l*) «.

Concluſion de l'Avis de l'Editeur.

Je ne ferai aucune réflexion ſur ces notes, aucune réponſe à ces critiques,

(*k*) M. *de Fontenelle* vouloit-il confondre les tours embarraſſés & confus de la Langue Allemande, avec les mouvemens périodiques des Langues Grecque & Latine ? Quand même il n'auroit pas ſenti tout ce que l'inverſion & la ſuſpenſion répandent d'harmonie dans le ſtyle, ignoroit-il que, lorſque *Cicéron* ſe demanda raiſon des grands effets qu'avoient produit ſes harangues, il la trouva uniquement dans les procédés que l'ingénieux Académicien paroît enviſager comme défectueux ?

(*l*) En effet, c'eſt ce qui nous diſtingue des Anciens & de tous les Peuples de la terre ; car ils ont une Langue poëtique, & nous n'en avons point.

&

& j'en abandonne le jugement au Lecteur; content, je le répete, d'avoir donné, en les publiant de nouveau, une preuve de mon impartialité. C'en eſt encore une, que je renvoie à la Lettre de l'Abbé *Conti* au Marquis *Maffei*. Au reſte, les Auteurs du *Journal Etranger* (*m*) avouent, en l'annonçant, que M. *de Fontenelle y eſt beaucoup trop déprimé*. » M. l'Abbé *Conti*, ajoutent-ils, idolâ» troit les Anciens, & il vivoit alors à » Paris avec les partiſans de l'antiquité » les plus déterminés & les plus en» thouſiaſtes «.

LETTRE V.

Au Chevalier HANS SLOANE, Préſident de la Société Royale de Londres.

Paris, 18 Août 1731.

MONSIEUR,

Je ſais bien que je n'ai pas aſſez l'honneur d'être connu de vous, pour être

(*m*) Ces Auteurs ſont les mêmes que ceux de la *Gazette Littéraire de l'Europe*, M. l'Abbé *Arnaud* & M. *Suard*.

en droit de vous demander des graces, & que même je n'en ferois guères plus fort, quand je prétendrois faire valoir l'avantage que j'ai d'être votre Confrere dans l'Académie des Sciences. Mais je me fie à un autre droit bien inconteſtable, que me donne votre caractere bienfaiſant & généreux, auſſi connu en ce pays-ci qu'en *Angleterre*. Celui qui aura l'honneur de vous rendre cette Lettre, eſt M. l'Abbé *Girardin*, de votre nation; ce qui doit être déja un titre auprès de vous; mais de plus fort eſtimé parmi nous, & ayant beaucoup d'amis qui l'eſtiment fort, tant par le ſavoir, que par les mœurs. J'en ſuis le moins conſidérable, & je vous en ſerai d'autant plus obligé, ſi vous voulez bien, à ma très-humble priere, lui marquer de la bonté, & lui faire les plaiſirs qui dépendront de vous. J'ai ſaiſi avec plaiſir cette occaſion de vous aſſurer que je ſuis très-reſpectueuſement, &c.



LETTRE VI.

AU MÊME.

Paris, 13 Février 1733.

MONSIEUR,

Je ne puis trop vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait, vous, & l'illustre Compagnie dont vous étes le Chef. J'avois déja l'honneur de tenir à vous par l'Académie des Sciences, qui vous a choisi pour un de ses Membres; mais on ne peut jamais tenir par trop d'endroits à un homme d'un mérite aussi reconnu que vous; & c'est pour moi le comble de la gloire que d'être avec vous dans une relation plus étroite. J'en abuse peut-être déja, en vous suppliant de vouloir bien vous charger du remercîment que j'adresse à toute la Société Royale; mais il est bien sûr qu'il ne peut jamais lui être présenté de meilleure main, si vous voulez bien me faire cette grace. Je suis avec beau-

coup de respect & de reconnoissance, Votre, &c.

LETTRE VII.

AU MÊME.

Paris, 19 Janvier 1734.

MONSIEUR,

Trouvez bon que je me joigne à tous ceux de mes compatriotes, qui ont l'honneur d'être de votre Société Royale, & que je vous représente avec eux, que M. l'Abbé *de la Grive* mériteroit cette grace. Il a d'autres témoignages plus importans & plus décisifs que le mien. Je vous supplie seulement de vouloir bien faire attention à leur valeur. J'ai pris avec joie cette occasion, ou peut-être ce prétexte, de vous faire souvenir de mon nom, & de vous renouveller les assurances du respect avec lequel je suis, &c.

LETTRE VIII.

A M. BOULLIER.

Paris, 13 Novembre 1736.

J'Ai reçu, Monſieur, votre Livre (*n*) par M. *de Gennes;* & je ne puis trop vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait, de mettre mon nom à la tête d'un ſi excellent Ouvrage. Il n'y a que la gloire de l'avoir fait que j'aimaſſe mieux. On voit qu'il part d'une tête bien philoſophique, pleine de réflexions fines & profondes, & qui eſt bien plus ſur les bonnes voies du raiſonnement, que n'y ſont la plupart de ceux qui ſont profeſſion de raiſonner. Comme vous m'avez trop loué dans votre Epitre, je tâche de ne me pas laiſſer emporter à une reconnoiſſance où ma vanité auroit part, & j'ai attention à ne vous rendre pas trop de louanges pour les vôtres. Je veux demeurer au-deſſous de ce que vous mé-

(*n*) L'*Eſſai philoſophique ſur l'ame des bêtes*, dédié à M. *de Fontenelle*, 2 vol. *in*-12.

ritez, & vous me paroiſſez digne par votre caractere qu'on en uſe ainſi avec vous.

Le *Traité de la Certitude morale* eſt très-bon, bien penſé, bien écrit, ſeulement un peu diffus ſur des choſes que les Lecteurs du commun entendroient preſque ſans explication. Il y a tout au contraire des endroits, mais en petit nombre, qui demanderoient d'être plus expliqués. Un article entier, par exemple, où je vous renvoie, *pag.* 121. Je crois appercevoir votre idée; mais il falloit, ce me ſemble, ou la ſupprimer, ou la développer.

Tout ce que vous dites ſur la véracité de Dieu eſt bien vrai, & la Métaphyſique eſt obligée d'aller juſques-là, pour aller juſqu'au bout: mais je croirois qu'après avoir établi ce principe, il n'eſt pas néceſſaire de le rappeller ſouvent, parce que la plupart des gens ne ſont pas Métaphyſiciens, & qu'ils croiront *Jules-Céſar* bien démontré, ſans faire aucune attention à la véracité de Dieu.

De plus, cette véracité n'eſt pas toujours ſi aiſée à expliquer. Je vous ſoutiendrai, ſi je veux, qu'elle n'eſt point

blessée, quand la bonté ne l'est point. Les bêtes ont toutes les marques possibles d'avoir une ame, & elles n'en ont point; quel mal me fait cette erreur? Mais Dieu m'y fait tomber; oui, mais il ne m'importe aucunement d'y être tombé, & cette erreur-là est la suite de quelque ordre que je ne connois point *(o)*. Tous les hommes ne croyent-ils pas les objets colorés, &c.? Ne croyent ils pas la lune aussi grande que le soleil; &, ce qui est plus fort, Dieu lui-même ne l'a-t-il pas dit aux hommes, ou à peu près? En un mot, quand la vérité de mes jugemens n'intéressera point la bonté de Dieu, sa véracité ne s'opposera point à mes erreurs, parce qu'on pourra toujours supposer que ces erreurs entrent dans quelque ordre inconnu.

Votre *Traité de la Certitude morale* ne va point jusqu'à la Religion, & il est vrai qu'il ne le devoit pas; cela vous eût jetté trop loin, & peut-être même

(o) C'est une réponse que M. *de Fontenelle* prête ici aux partisans du systême de *Descartes* sur l'ame des bêtes, systême qu'il étoit très-éloigné d'adopter, quoique Cartésien zélé sur d'autres points.

n'eſt-il déja que trop ample pour ce qu'il vous falloit. Pour le mettre en entier, je ne ſais s'il n'eût pas fallu le renvoyer à la fin de l'Ouvrage; car il y fait une tête dont on ne voit pas trop d'abord la néceſſité, & il y auroit fait une concluſion bien amenée. Quoi qu'il en ſoit, je vous exhorte fort, Monſieur, à continuer l'édifice dont vous avez jetté les fondemens. J'attends de vous une diſcuſſion exacte & philoſophique, comme vous la ſaurez bien faire, ſur la différence des faits purement humains, & des faits miraculeux; ſur leurs différentes preuves, leur égalité de certitude, &c. C'eſt là que la Métaphyſique ſe déployera bien davantage; parce que les attributs de Dieu, & les conſidérations des deux ordres, tant phyſique que moral, y entreront perpétuellement.

Mon raiſonnement ſur les bêtes, que je donnai à M. *Vernet* pour vous, n'auroit guères ajouté aux vôtres; mais je crois votre ſcrupule exceſſif. Je ne vois par mes yeux nulle proportion entre une étincelle de feu, & la force d'un boulet de canon : mais indépendamment des raiſonnemens phyſiques, je ſais par mille expériences ce que peut

la

la poudre, &c, ce qui est décisif ici, je sais qu'avec de la poudre, je donnerai toujours une prodigieuse force à ce boulet. Mais je sais que je dirai à un homme cent mille choses du même ton, qui n'imprimeront aucun mouvement à ses jambes; il y en a une qui leur en imprime, sans en être plus capable par ce qu'elle a de physique. Donc, &c. Ajoutez à cela, si vous voulez, que je sais qu'une plus grande quantité de poudre fait un plus grand effet, & que ces deux mots que j'ai dits, cornés à l'oreille avec une trompette, n'en feroient pas plus que dits à l'oreille (*p*).

J'ai lu tout le Traité de l'Ame des Bêtes, mais une seule fois; je ne puis vous rendre compte que de mon impression générale, qui est d'en être extrêmement content. Il y a apparence que je le serai même encore plus, quand je l'aurai plus approfondi à une seconde lecture, dont je me réserve le plaisir pour le premier temps que j'aurai entiérement à moi; car ce n'est pas un Livre à lire en courant, quoique net

(*p*) On peut voir le petit écrit de M. *de Fontenelle sur l'Instinct*, dans le T. IX de ses *Œuvres*. Voyez ci-après la Lettre XI.

& bien digéré. Si vous veniez jamais ici, vous me feriez un fenfible plaifir, & dont je ne vous ferois pas moins obligé que de ceux que vous m'avez déje faits, en me traitant toujours fi favorablement.

Je fuis avec refpect & avec toute la reconnoiffance poffible, &c.

LETTRE IX.

AU MÊME.

Paris, 30 Mai 1739.

MONSIEUR,

Ce que vous m'avez adreffé pour le Journal des Savans (*q*), eft arrivé juf-

(*q*) *Lettre de M. B. adreffée aux Auteurs de ce Journal :* elle fut imprimée dans celui de Septembre de la même année. C'eft une réponfe à l'extrait du *Traité de la Certitude morale* dans le *Journal* intitulé *Bibliothéque raifonnée.* M. B. peu content de cet Extrait, le fut beaucoup de ceux que le *Journal des Savans* avoit donnés du même Ouvrage. Ils font de M. l'Abbé *Trublet.* On les trouvera dans les mois de Mars, Mai & Juin 1737.

tement dans le temps que le pauvre Journal pouſſoit les derniers ſoupirs. Il n'exiſte plus, mais on ſonge à le reſſuſciter. On formera une nouvelle Compagnie pour ce travail, & peut-être un autre plan de travail; mais cela peut n'être pas fait ſi-tôt, ou n'être pas ſi-tôt en train d'aller. En attendant, je garde votre réponſe pour en faire uſage auſſi-tôt qu'il ſe pourra, à moins que vous ne jugeaſſiez à propos de la retirer, auquel cas vous m'indiqueriez quelque occaſion pour vous la renvoyer; car par la poſte ordinaire, cela feroit un trop gros paquet.

Puiſque vous avez pris la peine de lire la Préface de mes *Elémens de la Géométrie de l'Infini*, je n'ai plus rien à vous dire ſur les infinis de différens ordres. J'ai dit tout ce que je ſavois. J'ai vu pluſieurs gens d'eſprit que ma diſtinction d'infini métaphyſique & d'infini géométrique a contentés. Vous dites fort bien que Dieu eſt le ſeul infini abſolu; il l'eſt ſelon l'idée métaphyſique, & certainement il ne l'eſt pas comme un nombre le feroit, ou ſelon l'idée géométrique. Un nombre infini ne pourroit être quarré, ſans devenir infini-

ment plus grand. Méditez un peu, je vous prie, Monſieur, ſur cette extrême différence, & j'eſpere que vous vous rapprocherez un peu de moi.

Je crois avoir ſenti que votre ſeconde édition, quoiqu'au-deſſus de la premiere, s'eſt moins répandue ici. N'y auroit-il point de la faute des Libraires? J'apperçois un temps de loiſir que j'aurai bientôt, & je me fais d'avance un grand plaiſir de me livrer entiérement à cette agréable & utile lecture; je dois ajouter auſſi honorable pour moi; & je vous renouvelle encore mes très-humbles remercîmens de l'honneur infini que vous m'avez fait. Je ſuis avec reſpect, Monſieur, Votre, &c.

LETTRE X.

AU MÊME.

Paris, 22 Septembre 1739.

VOtre réponſe, Monſieur, a été examinée dans une aſſemblée du nouveau Journal, à laquelle préſidoit

M. le Chancelier (*r*) qui en eſt le Protecteur; & il a été réſolu, avec éloge, qu'on l'imprimeroit au plutôt. C'eſt encore là un temps indéterminé, mais ſûrement cela n'ira pas loin; & comme ce Journal ira auſſi-tôt en *Hollande*, vous vous y trouverez au premier jour.

Je reprendrai votre Livre à mon premier loiſir. J'en ai entendu dire beaucoup de bien à un très-bon Juge, qui eſt M. *de Mairan*, de notre Académie des Sciences; & ſon jugement m'a fait un ſenſible plaiſir (*s*). Je ne doute pas qu'il ne ſoit ratifié par le Public; mais ces ſortes de Livres-là ne ſont pas ſi-tôt jugés qu'un grand nombre d'autres qui ſouvent ne les valent pas.

Je n'ai pas le temps d'entrer avec vous dans la queſtion de l'infini. Je n'ai que celui qu'il faut pour vous apprendre que j'ai fait votre commiſſion. Mais d'ailleurs, que vous dirois-je ſur l'in-

(*r*) M. *Daguesſeau*.

(*s*) M. *Boullier* a dédié à M. *de Mairan* le dernier de ſes Ouvrages qui parut à *Paris* en 1759, chez *Guillyn*. C'eſt un volume *in*-12, contenant trois *Diſcours philoſophiques* ſur les cauſes finales, l'inertie de la matiere, & la liberté des actions humaines.

fini? J'ai dit dans ma Préface tout ce que je ſavois. J'avoue qu'il reſte toujours quelque obſcurité ; mais en vérité il s'en diſſipe une grande partie, quand on entre dans le détail étonnant de tous les uſages que la Géométrie ſait faire de cet infini. Seroit-il poſſible qu'une chimere fût ſi exactement ſyſtématique, ſi bien ſoutenue par-tout, ſi invariable, &c. Ce ſeroit bien cette fois-là que Dieu nous tromperoit. Je ſuis, &c.

LETTRE XI.

AU MÊME.

Paris, 21 Mars 1744.

JE ſuis bien flatté, Monſieur, de l'honneur que vous me faites de vous ſouvenir encore de moi après un ſi long temps de ſilence de part & d'autre. M. *Vimielle* vous dira avec quelle joie je reçus votre Lettre. Je ne ſuis point étonné qu'on réimprime votre Livre des Bêtes pour la troiſieme fois, quoiqu'aſſurément ces ſortes de lectures

ne ſoient pas pour le plus grand nombre, même de ceux qui liſent. Celui-ci eſt ſolidement raiſonné pour le fond, & bien ordonné pour la forme ; ce qui n'eſt pas commun aux bons Ouvrages même.

Vous n'avez pas beſoin de M. *Vernet* pour le raiſonnement que je vous ai communiqué par lui, & dont vous pouvez faire tel uſage qu'il vous plaira. Je fus bien aiſe autrefois de l'avoir imaginé, pour m'en ſervir contre un homme d'un grand nom (*t*), qui ne penſoit pas comme vous. Le voici.

Quand je dis à l'oreille d'un homme, & bien bas : *enfuyez-vous ; je vois des Archers qui viennent vous prendre ;* ſes jambes prennent auſſi-tôt un mouvement très-violent pour fuir, & ce mouvement n'eſt pas proportionné au petit ébranlement que ma voix a cauſé à ſes oreilles, mais à une certaine idée que j'ai portée dans ſon eſprit ; car quand je lui aurois dit les mêmes paroles avec une trompette à augmenter le ſon, il n'en auroit pas fui plus vîte. Il y a une infinité d'exemples pareils. Or les mou-

(*t*) Le Pere *Malebranche*.

vemens des animaux ne ſont point proportionnés aux cauſes matérielles qui en ont été l'origine, mais ſeulement à quelque penſée ou cauſe ſpirituelle. Donc, &c. Il vous ſera aiſé, Monſieur, de mettre cet argument dans tout ſon jour, & même avec une ſorte de beauté & d'élégance.

Je me ſouviens aſſez de votre *Traité de la certitude morale*, pour vous dire que ſi vous avez deſſein, comme je le crois, qu'il ait trait à la Religion, il faut y ajouter ce qui peut regarder les faits ſurnaturels ; car je ne ſerai peut-être pas obligé à croire un miracle ſur les mêmes preuves qui me ſuffiroient pour la Bataille de *Pharſale :* mais il me ſemble, à vue de pays, qu'en approfondiſſant la matiere, ainſi que vous en êtes très-capable, il peut ſe trouver là-deſſous quelque choſe de ſolide, de neuf & d'intéreſſant.

Voilà tout ce que je puis avoir l'honneur de vous dire préſentement ; car, pour en dire davantage, il me faudroit plus de loiſir & de méditation, & même une nouvelle lecture de votte Livre. Ce n'eſt pas que depuis que j'ai quitté le Secrétariat de l'Académie des

Sciences, je n'aye plus de temps à moi : mais j'ai pris depuis peu un engagement, qui, quoique purement volontaire, m'en enleve beaucoup ; & puis, pour tout dire, je me sens du grand âge qui me gagne, & je ne me crois plus capable du même travail qu'autrefois. Je suis, &c.

LETTRE XII.

DE M. BOULLIER.

Amsterdam, 30 Juin 1741.

AGréez, Monsieur, un petit présent que je vous envoie au nom d'un de mes amis & au mien. Ce sont des *Lettres sur les vrais principes de la Religion* (*u*), où je crois que vous trouverez d'assez bonnes choses. On y défend les droits de la révélation Chrétienne contre les atteintes qu'a voulu lui porter depuis peu un Sophiste des plus adroits, dont l'Ouvrage (*x*) a fait

(*u*) Cet Ouvrage est de M. *Boullier* même.

(*x*) *Lettres sur la Religion essentielle*, par Mademoiselle *Hubert*.

bruit parmi nous, & s'eſt attiré plu-ſieurs réponſes. L'Auteur de celle-ci m'oblige à taire ſon nom, mais il déſire qu'elle vous parvienne par mon canal; perſuadé qu'il eſt que toutes les matieres ſont également de votre reſſort, & qu'une certaine Théologie ne ſauroit déplaire aux vrais Philoſophes. Je prends un intérêt plus particulier encore à quelques petites pieces qui ſont ajoutées à la fin. On y prend la défenſe de *Paſcal*, & l'on y traite de la nature de l'ame, & de ſon immortalité; ſujet chrétien & philoſophique tout enſemble (*y*). Auſſi oſerai-je vous prier, Monſieur, (c'eſt ce me ſemble une ſorte de droit que je me ſuis acquis auprès de vous) de vouloir bien m'en dire votre ſentiment.

Les Journaux m'apprennent votre démiſſion de l'emploi de Secrétaire de l'Académie des Sciences. En vous félicitant d'un repos qui vous eſt juſtement dû, ſouffrez, Monſieur, que je m'afflige de la perte irréparable que les Sciences font à cet égard, & qu'elles font plu-

(*y*) Ces petites piéces ont été réimprimées ſéparément à Paris en 1753, ſous le titre de *Lettres Critiques*, &c. On les trouve chez *Ducheſne*. Ce ſont des réponſes à M. *de Voltaire*.

tôt qu'on ne s'y feroit attendu. Vous étiez pour elles une efpece de premier Miniftre; & on efpéroit qu'à l'exemple du grand Cardinal qui gouverne aujourd'hui la *France* (z), ayant toujours confervé une vigueur de génie que les années n'alterent point, vous rempliriez jufqu'au bout un pofte que depuis près d'un demi-fiecle vous occupiez avec tant de gloire. Après tout, j'avoue qu'il y auroit de l'injuftice à devenir ennemi du repos des grands hommes, à force d'aimer leurs talens. On vous a donné M. *de Mairan* pour fucceffeur; en pouvoit-on mieux faire l'éloge? Il y a long-temps que les Mémoires de l'Académie nous l'ont fait connoître pour un Phyficien profond, & pour un excellent efprit; & que je lis les fiens par préférence, ceux du moins qui font à ma portée, & toujours avec une extrême fatisfaction. Celui, par exemple, qui vient de paroître dans l'année 1733, fur la propagation du fon, m'a infiniment plu par les recherches fines & curieufes dont il eft plein; il y raifonne avec une

(z) Le Cardinal *de Fleury*.

ſolidité admirable, & j'en demeure abſolument à ſon avis.

La Théorie de M. l'Abbé *de Molieres*, que vous continuez, Monſieur, dans le même volume, d'expoſer dans un ſi beau jour, n'eſt pas moins de mon goût. Comme il paroît que vous penchez en faveur de ce ſyſtême, cela me confirme dans la bonne opinion que j'en avois déja priſe. D'ailleurs, Monſieur, j'ai l'ame naturellement *Cartéſienne;* par conſéquent je ne puis m'accommoder du vuide ni des attractions, & je ſuis ravi que les petits tourbillons ſoient ſi heureuſement venus au ſecours des grands. Il me reſte pourtant une objection que j'avois toujours eu envie de vous propoſer, & je fus un peu fâché de voir dans votre dernier extrait, qu'un autre m'avoit prévenu. Mais n'y ayant apperçu aucune réponſe qui leve la difficulté, je vous en demande à vous-même la ſolution. Tout eſt plein, dit M. *de Molieres*. Selon lui, l'eſpace que laiſſent entr'eux les vorticules du dernier ordre, eſt rempli d'une matiere infiniment molle, qui n'ayant elle-même aucun tourbillonnement, ne ſauroit par conſéquent repouſſer l'effort de

celle des petits tourbillons qui tend à s'échapper par la tangente ; d'où il résultera que cédant à cet effort, les petits tourbillons vont se détruire ; que l'équilibre va se rompre, & que toute la machine est déconcertée. Dût-on pousser à l'infini ces divers ordres de petits tourbillons, il restera toujours des intervalles pleins d'un fluide non résistant, & incapable de maintenir les vorticules en les comprimant. Si vous avez la bonté, Monsieur, de me répondre là-dessus à votre loisir, je me tiendrai payé du reste du présent que je vous offre. Au reste, je serai charmé que mon objection soit mauvaise ; car j'aime le systême, & j'appréhenderois que sa chûte ne nous replongeât dans ces horribles ténebres dont M. *Saurin* (*a*) prioit le Ciel de nous préserver. Une chose que je lui demande avec ardeur, c'est qu'il veuille vous prolonger pour plusieurs années la douceur d'un repos, que de longs & nobles travaux vous ont acquis. Je suis avec

(*a*) Joseph *Saurin*, de l'Académie des Sciences, mort le 29 Décembre 1737. Son fils est de l'Académie Françoise.

une singuliere vénération, Monsieur;
Votre, &c. (*b*).

(*b*) M. *Boullier* mourut à *Utrecht* en Décembre 1759, âgé de 60 ans. Il avoit été Pasteur à *Londres* & à *Amsterdam*. On peut voir son éloge par M. *de Loches*, Pasteur à *Rotterdam*, dans le Journal intitulé *Bibliothéque des Sciences & des Beaux-Arts*, T. XIV, p. 444.

LETTRES XIII, XIV & XV.

A M. S'GRAVESANDE,

ET RÉPONSES.

Avis sur les Lettres suivantes.

MOnsieur *s'Gravesande* avoit fait l'Extrait des *Elémens de la Géométrie de l'Infini* dans le *Journal Littéraire*, imprimé à *la Haye*. Voici ce qu'on trouve là-dessus dans le Dictionnaire de *Prosper Marchand*, article *s'Gravesande*. Cet article est de M. *Allamand*, Editeur de ce Dictionnaire.

Quoique cet Extrait, dit M. *A.* soit fait avec toute la politesse & tous les égards dûs à un Savant aussi distingué

que M. *de Fontenelle*, celui-ci cependant n'en fut pas content; il crut voir une réfutation de ses sentimens dans le soin que le Journaliste avoit pris de les mettre en parallele avec les sentimens communément reçus, sans cependant prononcer qu'ils étoient préférables. Il adressa ses plaintes à M. *s'Gravesande*, qu'il jugea bien être l'Auteur de cet extrait. Dans la Lettre qu'il lui écrivit, il ne put s'empêcher de laisser paroître la tendresse qu'il avoit pour son Ouvrage, & combien il souhaitoit qu'on en portât un jugement favorable. Comme tout ce qui est sorti de sa plume est intéressant, on la lira avec plaisir. Elle est datée du 7 Avril 1730. La voici.

» Je viens de lire ce que vous avez » dit sur la premiere partie de ma *Géométrie de l'Infini* dans le XIVe Tome » du *Journal Littéraire*. Je vous remercie très-humblement de quelques traits » obligeans que vous y avez semés, » & du ton honnête & impartial dont » vous me faites des objections. Comme » ces objections ont de la force par » elles-mêmes, & de l'autorité par » votre nom très-illustre dans les » Mathématiques, je les ai examinées

» avec beaucoup de soin, & je puis vous » assurer très-sincérement que je m'y » rendrois, si je n'y avois pas trouvé » des réponses très-claires & très- » précises. Mais il me faudroit un peu » de temps pour les bien rédiger par » écrit, & les mettre dans l'ordre & » dans le jour nécessaire ; & je n'ai pas » présentement ce loisir-là. Je me hâte » de vous les annoncer, avant que de » vous les envoyer ; & je vous deman- » de très-instamment une grace, c'est » de vouloir bien les annoncer vous- » même au Public, comme je le fais » ici, dans le premier Journal où vous » parlerez encore de mon Livre. Cela » ne vous engage à rien, & convient » fort à l'impartialité qui vous fait tant » d'honneur ; & moi j'ai lieu de crain- » dre que vos difficultés, qui viennent » de si bonne main, ne fissent trop d'im- » pression. Je sais cependant déja quel- » ques Géometres qui ne s'y rendent » pas, quoique je ne leur aye rien com- » muniqué de mes futurs éclaircisse- » mens ; car j'ai l'honneur de vous écrire » dans le moment que je me suis plei- » nement assuré de leur validité. Je ne » serai point du tout surpris, & je l'ai » dit

» dit à la fin de la Préface, qu'il se » soit glissé des fautes dans un aussi gros » Ouvrage, d'un dessein aussi hardi, &, » ce qu'il y a de pis, qui vient de moi; » mais j'espere qu'il restera un systême » géométrique, qui n'avoit point encore » été formé, qui se trouvera assez bien » lié, & qui répandra du jour sur quan- » tité de matieres auparavant fort obscu- » res. J'en ai déja pour garants un grand » nombre de suffrages du plus grand » poids; je souhaiterois infiniment que » le vôtre en pût être, & que du moins » vous donnassiez à la fin de vos extraits » un jugement général, qui me feroit » peut-être plus favorable que les ju- » gemens détaillés : mais je n'ai garde » de vous rien demander contre votre » conscience; & quel que soit votre sen- » timent sur ce Livre, je serai toujours » & avec beaucoup d'estime, &c. »

M. *s'Gravesande*, qui n'avoit eu aucun dessein de faire de la peine à M. *de Fontenelle*, lui fit une réponse, dans laquelle, sans convenir qu'il fût l'Auteur de l'Extrait, parce que les loix que les Journalistes s'étoient prescrites, ne le lui permettoient pas, il lui témoigna avec combien de satisfaction il avoit lu son

Livre. » Je me sers avec plaisir, *lui dit-* » *il*, de cette occasion, pour vous assu- » rer qu'en lisant votre Ouvrage, j'ai » été frappé de la grandeur de l'entre- » prise, & que j'ai admiré la maniere » dont vous avez exécuté votre des- » sein. Les vues nouvelles sur l'*Infini*, » que vous avez répandues dans les » différens volumes de l'*Histoire de l'A-* » *cadémie*, avoient fait l'étonnement des » plus grands Mathématiciens. Vous » venez de les réunir, de les étendre, » & de les éclaircir ; vous y en avez » joint un plus grand nombre d'autres » qui n'avoient pas encore paru, & cela » sur des matieres que personne n'a- » voit touchées jusqu'à présent. Vous » en avez fait un systême qui ne peut » être reçu des connoisseurs que comme » un présent qui a passé leur atten- » te, quoiqu'ils connussent la main d'où » il venoit. Excusez ; je vous prie, » Monsieur, si je vous entretiens de » votre propre Ouvrage ; la lecture » m'en a fait trop de plaisir, pour lais- » ser passer cette occasion de vous en » marquer ma reconnoissance. Du reste » je suis sensible à la maniere obli- » geante dont vous vous exprimez sur

» mon chapitre dans votre Lettre; je » voudrois la mériter. Je suis, &c. »

Peu de temps après, M. *de Fontenelle* envoya à M. *s'Gravesande* les *Eclaircissemens* qu'il lui avoit promis, & il les accompagna de cette seconde Lettre, en date du 2 Juin 1730.

» J'ai déja eu l'honneur de vous écrire « sous l'enveloppe de Messieurs *Gosse &* » *Neaulme*, au sujet des objections que » vous m'avez faites sur la *Géométrie de* » *l'Infini.* Voici la réponse que je vous » avois promise, & j'espere que cet es- » prit d'équité, qui rend votre Journal » si estimable, vous la fera insérer dans » quelqu'un de vos volumes. Je me » flatte même que vous la trouverez » satisfaisante; & je vous avoue que je » me tiendrois trop heureux de pou- » voir gagner un aussi habile homme » que vous. J'en compte déja plusieurs, » & même plus que je n'espérois; car je » sais bien que les paradoxes, quelque » vrais qu'ils puissent être, n'operent » que lentement. Ne m'ôtez pas, je vous » prie, toute espérance; mais dussiez- » vous me l'ôter, je n'en serois pas avec » moins d'estime & de considération, » Monsieur, &c. »

M. *s'Gravesande* fit insérer ces *Eclairciſſemens* dans le Tome XVI du *Journal Littéraire*, pag. 1 & ſuivantes, & il y ajouta des remarques qui ſe trouvent à la page 9 du même volume. Là il rend à M. *de Fontenelle* toute la juſtice qui lui eſt dûe; & en juſtifiant les expreſſions qui lui ont déplu dans l'Extrait, il fait voir que le Journaliſte n'a point penſé à ſe déclarer contre ſes ſentimens. J'ai lieu de croire, pourſuit M. *A.* que ces remarques ne plurent point à M. *de F.* Cependant il ne me paroît pas qu'elles continſſent rien dont il eût raiſon d'être offenſé: qu'on en juge par la façon dont M. *s'Graveſande* s'exprime au commencement. Voici ce qu'il y dit: » Notre but, en donnant » l'Extrait de l'Ouvrage de M. *de Fontenelle*, a été, comme nous en avons » averti au commencement de cet Ex» trait, de mettre nos Lecteurs en état » de juger entre les idées nouvelles » contenues dans cet Ouvrage, & les » idées reçues. C'eſt-là le but que nous » nous étions propoſé en donnant nos » remarques, ſans que nous ayons eu » aucun deſſein de décider quelles idées » étoient préférables; & ſi dans quel-

» que peu d'endroits nous avons pro-
» posé des difficultés, elles ont regardé
» plutôt quelques raisonnemens parti-
» culiers, que le fond même des ma-
» tieres. Il est vrai que dans plusieurs
» remarques, en rapportant les senti-
» mens reçus, nous avons employé la
» premiere personne; mais ce n'a pas
» été pour nous déclarer en faveur de
» ces mêmes sentimens. Rien n'est plus
» ordinaire aux Journalistes, que de se
» servir de la premiere personne, au
» lieu de la troisieme, après qu'ils ont
» averti au nom de qui ils parlent.

» Nous croyons avoir exposé assez
» clairement les sentimens opposés à
» celui de notre Auteur, pour que le
» Lecteur puisse juger des réponses que
» contient la piece qu'on vient de voir,
» & trouver ce que pourroient répliquer
» ceux qui sont dans ces sentimens op-
» posés.

» Nous aurions souhaité que M. *de*
» *Fontenelle* ne nous eût pas pris à partie
» directement. Marquer en quoi un Au-
» teur s'écarte des sentimens reçus, dire
» quels sont ces sentimens reçus, ce
» n'est pas toujours se déclarer contre
» cet Auteur. Ce petit manque de for-

» malité ne nous empêchera pourtant
» pas de rendre, dans toutes les occa-
» ſions, à notre illuſtre Auteur, la juſ-
» tice qui lui eſt dûe, & de regarder
» comme un honneur qu'il nous a fait,
» d'avoir bien voulu enrichir notre
» Journal d'une ſes productions.

» On peut juger de l'eſtime que nous
» faiſons de M. *de Fontenelle* & de ſes
» Ouvrages, par la maniere dont nous
» nous ſommes exprimés dans notre
» Extrait; & c'eſt parce que nous la
» portons à un ſi haut point, que nous
» ſommes ſenſiblement mortifiés de trou-
» ver, dans la piéce qu'on vient de
» lire, deux endroits dans leſquels nous
» ſommes attaqués en notre qualité de
» Journaliſtes, comme ſi nous n'avions
» pas rendu à l'Auteur de l'excellent
» Ouvrage dont il s'agit ici, toute la
» juſtice qui lui eſt dûe ſur ce qu'il y a
» de nouveau dans ſon Livre ».

LETTRE XVI.

Des AUTEURS du Journal Littéraire, à M. DE FONTENELLE.

La Haye, 17 Mai 1730.

MONSIEUR,

Le Libraire *Neaulme* nous ayant remis une Lettre que vous avez adreſſée à M. *s'Graveſande*, & que celui-ci lui a renvoyée, nous eſpérons que vous ne trouverez pas mauvais que nous nous donnions l'honneur d'y répondre, ayant jugé par le contenu, que c'eſt proprement nous qu'elle regarde.

Notre deſſein, Monſieur, n'a jamais été de faire des objections contre votre Ouvrage; mais ayant jugé qu'il n'étoit pas ſuſceptible d'un Extrait complet, & qu'il ne pouvoit que beaucoup perdre, de quelqu'étendue qu'on pût faire cet Extrait, nous avons cru faire plaiſir à bien des Lecteurs, de nous arrêter aux articles dans leſquels il nous a paru que vous vous éloigniez le plus

des sentimens les plus généralement reçus. Dans quelques endroits, nous avons marqué les difficultés que nous trouvions encore dans des matieres dont la nature ne permet point qu'elles soient éclaircies entiérement par l'esprit humain; & vous nous rendez justice, en disant que nous avons parlé avec impartialité.

Nous souhaitons aussi, Monsieur, que vous nous la rendiez encore sur ce point: c'est que, quoique nous ayons trouvé des difficultés dans quelques endroits de votre Ouvrage, nous n'en reconnoissons pas moins l'excellence, & n'en avons pas moins d'admiration pour l'Auteur. Nous sommes très-mortifiés que votre Lettre ne nous ait été rendue que plus de six semaines après que la seconde partie de notre Extrait a paru; nous n'aurions pas manqué de donner au public l'avis que vous nous avez envoyé; & nous espérons que vous ne trouverez pas mauvais que nous le mettions en forme d'avertissement au commencement du Journal qui est actuellement sous presse, & qui doit paroître vers la fin du mois prochain.

Nous

Nous espérons, Monsieur, que vous voudrez bien nous envoyer à nous-mêmes vos *Eclairciſſemens*, pour en enrichir notre Journal ; nous vous en ferons très-sincérement obligés (*c*).

Nous sommes avec beaucoup d'estime & de respect,

MONSIEUR,

Vos très-humbles, &c. les Auteurs du Journal Littéraire.

(*c*) Voir les *Mémoires* ci-dessus cités, de M. l'Abbé *Trublet* sur M. *de Fontenelle*.



LETTRE XVII.

De M. LOCKMAN.

EPITRE DÉDICATOIRE

A M. DE FONTENELLE,

De la Traduction Angloise de l'Histoire de PSYCHÉ de LA FONTAINE (*d*).

Londres, 1744.

MONSIEUR,

Cet Ouvrage vous est offert par la reconnoissance que l'Auteur conserve de toutes les politesses dont vous l'avez honoré pendant son séjour en France ; politesses d'autant plus flatteuses pour lui, qu'elles furent l'effet de votre générosité, & n'eurent pour objet qu'un simple Etranger, sans recommandation, introduit & présenté par les seules Muses.

(*d*) Cette Epitre étoit en Anglois. On en a trouvé la traduction parmi les papiers de M. *de Fontenelle*.

Les changemens politiques arrivés dans le Monde depuis ce temps, n'ont aucune influence ſur le ſentiment vif que j'ai toujours conſervé des obligations que je vous ai. Ceux qui n'ignorent pas que les Académies conſervent entr'elles une intime correſpondance, malgré l'inimitié que la guerre peut cauſer entre les Nations dont elles ſont partie, ne me croiront pas moins bon Anglois, quand je m'efforcerai de m'acquitter de ce que je dois à un Etranger d'un ſi rare mérite; & ceux qui connoiſſent d'ailleurs mes principes, ſavent que perſonne ne fait des vœux plus ardens que moi, pour la paix, le bonheur & la gloire de ma Patrie, ſous l'heureux gouvernement dont elle jouit à préſent.

J'ai cru qu'il étoit d'autant plus à propos de vous offrir cette Traduction de *la Fontaine*, que vous avez donné depuis long-temps des témoignages publics de la très-haute eſtime que vous avez pour lui. Je vous regarde, à quelques égards, comme le repréſentant de ce grand homme, & crois par conſéquent que les efforts que j'ai faits pour habiller de mon mieux à l'Angloiſe un de ſes Ouvrages, auront le bonheur de

vous plaire. Je me flatte aussi que la Traduction d'*Apulée*, que j'y ai jointe, ne diminuera point l'accueil que vous ferez au reste.

En méditant sur les aventures de *Psyché*, j'avoue que les circonstances de sa gloire & de ses cruels revers, me rappellent souvent à la mémoire la Ville de Paris, cette douce & trompeuse vision, si agréable d'abord, & devenue si funeste pour moi dans la suite (*e*). Je n'ai jamais éprouvé dans cette Ville, de plaisir plus véritable, de satisfaction plus réelle, que le bonheur de m'entretenir avec vous. Tous les Grecs assemblés n'écouterent jamais avec plus de respect leur sage *Nestor*, que j'écoutois M. *de Fontenelle*. Quels charmes ne trouvois je pas à vous entendre, quand vous nous retraciez l'histoire des beaux Arts, les différentes utilités dont ils sont au genre humain, les honneurs qu'ils procurent à ceux qui les cultivent & à ceux

(*e*) L'Editeur ignore à quel événement de la vie de M. *Lockman* ces dernieres lignes peuvent avoir rapport. Au reste, peut-être voulut-il dire seulement qu'il avoit beaucoup regretté *Paris*; mais en ce cas l'expression de *funeste* seroit beaucoup trop forte.

qui les protégent! Vous traitiez ce ſujet avec toute la grace & toute la force poſſible. De-là vous paſſiez tout naturellement à l'éloge de cette Dame célebre (*f*), dont la longue protection m'a fait autant d'honneur, qu'elle a été utile à l'avancement de mes études, & dont j'ai ſi ſincérement pleuré la mort dans l'amertume de mon cœur & dans le ſilence.

Je n'admirois pas moins votre humanité, (puiſque votre ſituation dans ce monde eſt, ainſi qu'elle doit être, parfaitement heureuſe) en voyant que tous ceux qui cultivent les Lettres, dans quelque rang que la fortune les eût placés, quelle que fût leur patrie, leur Religion, leur Langue, n'étoient à vos yeux que les enfans d'une même famille, dans laquelle vous vouliez qu'il régnât une parfaite harmonie & un commerce réciproque de bons offices & d'amitié. Rien ſur-tout ne m'a touché plus ſenſiblement que les éloges que vous donniez ſi généreuſement aux habiles gens de ma Nation. Ai-je pu les entendre ſans émotion, dans la bouche

(*f*) Madame la Marquiſe de *Lambert.*

d'un homme qui amuſe & inſtruit tout à la fois toutes les Nations chez qui les Lettres ont pénétré; d'un homme qui, ſans parler de tous ſes autres talens, a trouvé le ſecret d'unir deux parties juſqu'à préſent jugées incompatibles; je veux dire la profondeur & la ſévérité des ſciences, avec les fleurs, les agrémens & le goût exquis de la plus fine littérature? On peut comparer le génie qui jadis préſidoit aux ſciences, à une eſpece de Géant redoutable, à la garde duquel étoit confié le tréſor des grandes découvertes & des idées ſublimes. Perſonne ne pouvoit ſe flatter d'y atteindre, ſans paſſer par une longue épreuve d'obſtacles & de difficultés. Mais vous, Monſieur, en faveur des gens du monde les moins patiens & les moins ſtudieux, vous avez ſubſtitué à ſa place une quatrieme grace, dont l'air inſinuant & les manieres agréables engagent, attirent & ſéduiſent autant la multitude, que les façons du premier Gardien la révoltoient & l'effrayoient.

Dans le célebre combat d'*Hercule* entre le plaiſir & la vertu, ce Héros ſe trouvoit obligé de choiſir entre les deux, & de ſe dévouer tout entier à l'un

ou à l'autre genre de gloire, ſous peine de n'exceller dans aucun. Plus privilégié que lui, vous avez ſu, Monſieur, par un art heureux, réconcilier deux branches du ſavoir, entre leſquelles il ne paroît pas moins d'oppoſition. Vous les avez contraintes de ſe prêter une aſſiſtance mutuelle. Jamais l'utile & l'agréable ne ſe ſont trouvés plus délicieuſement unis que dans votre admirable *Pluralité des Mondes*.

Il eſt vrai que lorſque, ſemblable à la *Sibille* d'*Enée*, vous entreprenez de nous conduire, vous ne nous menez point (& ce n'eſt pas en effet votre intention) dans les replis & les recoins les plus cachés & les plus intérieurs du tréſor philoſophique : mais alors même nous vous avons l'obligation de nous en donner des notions & des idées, auxquelles bien des gens n'euſſent jamais pu atteindre ſans votre ſecours. Il en réſulte un point de vue, un coup d'œil qui fournit à un eſprit capable de réflexion, les plaiſirs les plus délicats, & qui en même temps annoblit & éleve les idées qu'il doit avoir de la ſageſſe & de la puiſſance de l'Etre ſuprême.

Malgré les protestations que j'ai faites en commençant, quelques personnes penseront peut-être que la vanité a autant de part que la reconnoissance à l'esquisse imparfaite que j'ose donner de votre caractere & de vos talens. En effet, quand je réfléchis à la difficulté de mon entreprise, je ne puis m'empêcher de me trouver coupable, au moins en partie, & d'avouer avec toute la sincérité d'un Anglois, que la vanité (si enfin l'ambition qui m'anime ne mérite pas d'être honorée d'un terme plus noble) peut bien avoir quelque part à ce que je vous adresse.

Mais j'en appelle à ceux d'entre les hommes, dont l'ame peut s'enflammer d'une vive passion pour l'étude & le savoir, & qui sont capables de respecter ceux qui y excellent. Je me flatte qu'ils verront d'un côté plus favorable le principe qui me fait agir. Ils penseront qu'il est louable de se livrer à ce goût sublime, plutôt que de voyager chez les Etrangers, dans l'unique intention d'y découvrir & d'en rapporter des goûts & des plaisirs d'un ordre tout sensuel.

Quel que soit le tour qu'on veuille

donner aux motifs qui me font agir, je suis très-convaincu que votre politesse & votre humanité vous les feront voir d'un côté favorable.

Personne n'est avec plus de respect, Monsieur,

Votre, &c.

LETTRE XVIII.

Réponse de M. DE FONTENELLE *à M.* LOCKMAN.

Paris, Novembre 1744.

JE ne doute pas, Monsieur, que vous ne sachiez présentement par quelle aventure le paquet dont vous m'honoriez, & qui me fut annoncé au mois de Juillet ou d'Août par M. *Rolli*, a été retardé si long temps à *Calais*, que je ne l'ai reçu que depuis huit ou dix jours. Il m'a fallu encore le temps d'en faire traduire l'Epitre dédicatoire, car je ne sais pas un mot d'Anglois, & j'en ai déja été bien mortifié en plusieurs occasions, mais jamais autant que dans celle-ci. C'est un avan-

tage que votre Nation a ſur nous, de ſavoir plus communément notre Langue, que nous ne ſavons la vôtre ; mais nous commençons à nous piquer d'honneur ſur ce point, & bientôt nous ne vous céderons plus.

La traduction de l'Epitre me fait tourner la tête de vanité. Je ſoupçonne bien qu'il y a beaucoup à rabattre de tout ce que vous me faites l'honneur de me dire, & qu'il en faut mettre la plus grande partie ſur le compte de votre politeſſe ; mais n'importe: j'aurois voulu voir la raiſon de *Socrate* lui-même à la même épreuve ; qu'un illuſtre Savant *Egyptien* l'eût été choiſir entre tous les Grecs, pour lui adreſſer un Ouvrage de ſa façon, en lui donnant des louanges très-ſpirituellement & très-finement tournées; & je crains fort que cette raiſon ſi ferme & ſi inébranlable ne s'en fût pas tirée tout-à-fait à ſon honneur. Quoi qu'il en puiſſe arriver, à moi qui ne prétends pas le valoir, je ſaurai bien que vous m'avez fait, Monſieur, une grace très-ſinguliere, dont je n'avois nul droit de me flatter, & dont je ne puis jamais vous marquer aſſez de reconnoiſſance.

J'espere que mon Traducteur voudra bien me donner du moins quelques idées générales de votre vie de *la Fontaine*, & de vos remarques sur son *caractere*. Je l'ai un peu connu, & je le définissois ainsi : *Un homme qui étoit toujours demeuré à peu près tel qu'il étoit sorti des mains de la Nature, & qui dans le commerce des autres hommes n'avoit presque pris aucune teinture étrangere.* De-là venoit son inimitable & charmante naïveté. Je me tiens bien sûr que vous l'aurez attrapée dans votre Langue autant qu'il étoit possible, & cela augmente bien le regret que j'ai de ne pas savoir l'Anglois. Je me serois fait un grand plaisir de comparer le génie des deux Nations. Je connois déja celui de la vôtre, sur les Ouvrages de *force*, pour ainsi dire, sur la Géométrie, la Physique, la Métaphysique, & je sais qu'il y va aussi loin qu'il soit possible; mais je ne le connois pas tant sur les Ouvrages d'agrément, parce qu'ils demandent la connoissance de la Langue dans laquelle ils sont écrits. Sans doute la *Psyché* de *la Fontaine* devenue Angloise, aura conservé toutes ses graces, & en aura peut-être même acquis de nouvelles; mais malheu-

reusement elles seront perdues pour moi.

Je fais gloire d'être un peu Anglois, puisque la Société Royale de *Londres* a bien voulu me recevoir dans son illustre Corps; mais je n'en suis que plus affligé de la guerre qui est entre les deux Nations. Que ne sont-elles aussi raisonnables que nos Académies! Mais c'est ce souhait-là lui même qui n'est pas raisonnable. La Nature humaine ne comporte pas qu'il ait jamais lieu.

Mais je sens que je me laisse trop aller au plaisir de vous entretenir; voici une Lettre d'une longueur insupportable. Je la finis brusquement, en vous assurant que je suis avec tout le respect & toute la reconnoissance possible, &c.

ECLAIRCISSEMENT pour la Lettre suivante, tiré d'une Lettre de M. Vernet *à l'Abbé* Trublet, *du 18 Février 1758.*

» Je proposai un jour à M *de Fontenelle* une pensée que j'avois sur la pre-

» miere Eglogue de *Virgile : Postquam* » *nos Amarillis habet, &c.* Il me sembloit » que ce n'étoit-là qu'une façon de da- » ter ou de marquer les temps, conve- » nable à un Berger. Une mere rapporte » les événemens au temps de ses diver- » ses grossesses; un soldat au temps où » il servoit sous tel ou tel Officier; un » Berger date par ses amours. Je déve- » lopperois mieux cette pensée que je » n'ai vu nulle part, si vous le jugiez » nécessaire pour mieux entendre la ré- » ponse de M. *de Fontenelle*, qui parut la » goûter ».

LETTRE XIX.

A M. VERNET, Professeur à Genève.

Paris, 25 Juillet 1744.

J'APPRENDS avec un extrême plaisir, Monsieur, que vous vous souvenez encore de moi, & que vous y prenez quelque intérêt. J'oserois croire que je l'ai un peu mérité, par le goût que vous m'avez vu pour vous dès votre premiere jeunesse, & par les espé-

rances que j'avois conçues de vos progrès, & que vous avez ſi bien remplies. Je me ſuis toujours informé de vous à tous ceux qui venoient de *Genève*, & j'en ai toujours appris les nouvelles que je ſouhaitois.

Pour ce qui me regarde, le fond de ce que vous a dit M. *Saladin* eſt vrai. Je ſuis beaucoup mieux qu'il ne m'appartiendroit, vu mon grand âge, & il me fait grace de pluſieurs infirmités dont il ſeroit en droit de me charger. Je n'en ai que d'aſſez légeres, dont je lui ſuis bien obligé.

Il eſt vrai que j'ai écrit un peu ſuccintement à M. *Boullier* (*g*). Je n'adopte pas tout-à-fait la raiſon que vous lui en avez donnée, elle eſt trop flatteuſe pour moi; il y a pourtant quelque choſe de cela. Naturellement je n'aime pas à verbiager, ſur-tout avec un homme d'autant d'eſprit que M. *Boullier*, & qui certainement entend à demi mot. Il ſuffit qu'une idée ſimple lui ſoit préſentée; il ſaura bien en développer l'éten-

(*g*) Auteur de divers Ouvrages eſtimés, entre autres de l'*Eſſai philoſophique ſur l'ame des bêtes*, dédié à M. *de Fontenelle*, comme on l'a vu ci-devant.

duc, en ſuivre, pour ainſi dire, toutes les ramifications.

Il me ſemble que le *Traité de la certitude morale* (*h*) devroit être un peu plus approfondi, pour pouvoir porter bien sûrement juſques ſur les cas les plus extraordinaires. Du reſte, le Livre eſt excellent, & il y paroît bien par le ſuccès. Je me tiens infiniment honoré de ce que mon nom eſt à la tête, & je ne puis en marquer aſſez de reconnoiſſance à l'Auteur.

Votre penſée ſur ce vers de la premiere Eglogue de *Virgile* (*i*), eſt tout-à-fait jolie ; elle vaut elle ſeule une Eglogue. Cette chronologie des Bergers qui compteroient par leurs amours, eſt charmante ; & je m'en ferois bien aidé autrefois, ſi vous me l'euſſiez appriſe ; mais je crois que vous n'étiez pas encore au monde. Je me ſuis ſouvenu que le P. *de la Rue*, Jéſuite, a dit dans ſon *Virgile, ad uſum Delphini*, qu'il n'y avoit point là d'allégorie, quoi qu'en puiſſent dire pluſieurs Commentateurs; mais il

(*h*) Ce Traité fait partie de l'*Eſſai ſur l'ame des bêtes*, comme je l'ai déja dit.

(*i*) *Poſtquam nos Amarillis habet, Galatea reliquit*, &c.

n'a pas été jusqu'à la chronologie pastorale, que je regarde comme un très-agréable présent que vous m'avez fait. Je sens que vous m'en feriez bien encore d'autres, si vous vouliez; mais je n'ose vous en presser. Il doit me suffire que vous vous souveniez toujours un peu que je suis depuis long-temps avec respect, &c.

AUTRE ECLAIRCISSEMENT pour la Lettre suivante, tiré de la même Lettre de M. Vernet *à M. l'Abbé* Trublet.

» Je lui avois proposé une autre » pensée que vous verrez qu'il n'approuve pas, & que je crois pourtant » plus sûre. C'est sur l'Epitre 2, Liv. 1 » d'*Horace* : *Trojani belli scriptorem*, &c. » Mon idée est que le Poëte voulant » montrer qu'un Ecrivain comme *Homere*, enseigne la morale par une meilleure méthode que ne font les Stoïciens, comme il le déclare dès l'entrée, il le prouve en rapportant d'abord quelques fables aussi instructi-

» ves

» ves qu'ingénieuses du Poëte Grec; & » puis Vers 32, en rapportant aussi, ou » copiant des Sentences roides, seches » & dures qui étoient propres aux Stoï- » ciens, & nullement du style d'*Hora-* » *ce*, laissant au Lecteur à en faire la » comparaison, pour conclure ce qu'il » avoit dit d'entrée, & qu'il ne croit » pas nécessaire de répéter; comme s'il » eût dit ces mots qui me paroissent » sous-entendus après le Vers 31: *Voilà* » *comment Homere instruit, & voici com-* » *ment s'y prennent les Crantors & les* » *Chrisipes*. Je voudrois bien, Mon- » sieur savoir votre sentiment sur » cette idée, qui m'est propre, & qui » me semble être la vraie clef de cette » Epitre ».

LETTRE XX.

AU MÊME.

Paris, 10 Septembre 1744.

JE commence, Monsieur, par le plus pressé des deux articles de votre Lettre. Voici une Liste de tous les Ouvra-

ges de Madame la Marquiſe de *Lambert*. Elle craignoit fort l'impreſſion; & comme il couroit beaucoup d'écrits ſous ſon nom, vrais ou faux, dont quelques-uns auroient pu faire des effets déſagréables, elle s'aviſa de demander un Privilége pour tous les Ouvrages qu'elle voudroit bien avouer, en cas qu'ils paruſſent; non qu'elle eût deſſein de les publier elle-même, mais afin de pouvoir déſavouer hautement, & avec un bon titre à la main, ceux qui ne ſeroient pas contenus dans l'expoſé de ſon Privilége. C'eſt la Liſte de cet expoſé que je vous envoye pour M. *Bouſquet* (k), copiée par moi-même ſur le Privilege en parchemin, que M. le Marquis de *Lambert* ſon fils, Lieutenant Général des Armées du Roi, m'a communiqué.

Il y a pluſieurs Ouvrages dans cette Liſte que j'avouerai à ma honte qu'elle ne m'a jamais montrés, & dont je n'ai jamais entendu parler: mais enfin ils ſont d'elle, puiſqu'ils ſont dans la Liſte; & en cas qu'on les trouve & qu'on les imprime, M. le Marquis de *Lambert*

(k) Libraire de *Genève*.

n'aura pas lieu de se plaindre, pourvu cependant que le style soit le même que celui des Ouvrages incontestables; car autrement on mettroit ce qu'on voudroit sous les titres que je vous annonce.

Les Ouvrages que je connois dans la Liste, sont ceux n°s 1, 3, 4, 6, 12.

Je connois bien quelqu'autre Ouvrage qui n'est pas sur la Liste, & qui ne laisse pas d'être de Madame de *Lambert*; mais apparemment elle ne vouloit pas qu'il pût être imprimé.

Si vous voulez sa vie, il y en a une espece sous le titre d'*Eloge*, dans le *Mercure de France* de l'année de sa mort, qui est 1732 ou 3. Cela étoit de quelqu'un assez bien instruit (*l*).

Quant à la seconde Epitre d'*Horace*, Monsieur, je trouve votre idée fine & ingénieuse. Elle doit être adoptée sans difficulté par tous ceux qui croyent les anciens impeccables. Pour moi, qui ne suis pas sur cet article si religieux ni si orthodoxe, je crois en

(*l*) De M. *de Fontenelle* même. Il est dans ses Œuvres, Tome IX.

général que toutes les fautes où tombent nos meilleurs Ecrivains modernes, les plus admirables anciens ont pu y tomber aussi. Ainsi deux parties mal liées de l'Ouvrage d'un grand Auteur Grec ou Latin, ne me surprendroient pas beaucoup; j'y suis accoutumé par nos plus excellens François, & encore plus par les plus excellens de quelques autres Nations. D'ailleurs *Horace* en son particulier est assez sujet aux écarts. De plus, s'il avoit voulu opposer la belle morale d'*Homere* à la morale séche & pédantesque des Stoïciens, il auroit bien fait d'en dire un petit mot d'avis à son Lecteur; du moins je crois que le moindre moderne eût eu cette charité. Enfin, presque tout ce qu'il rapporte d'*Homere*, conclut seulement que ce monde-ci est une *Pétaudiere* ridicule, où il n'y a ni rime, ni raison, ce qui n'est pas une grande leçon de morale; au lieu que certains traits qu'il rapporte des Stoïciens, sont assurément très-beaux & très-instructifs: ce qui seroit bien contraire au dessein de donner la préférence à *Homere*.

J'oubliois de vous dire que je ne

connois en aucune façon *La Femme Hermite* (*m*).

Le papier qui me manque, m'avertit de vous assurer bien précipitamment que je suis avec beaucoup de respect & de reconnoissance de toutes vos honnêtetés, &c.

(*m*) On la trouve pourtant dans les Œuvres de Madame *de Lambert*.

LISTE

De tous les Ouvrages que feu Madame la Marquise de Lambert *reconnoissoit pour être d'elle.*

1. Traité de l'Amitié.

2. Dialogue sur l'égalité des biens & des maux.

3. Portrait de M. de M.

4. Deux Lettres sur Homere au P. *Buffier*, Jésuite.

5. Lettre sur la mort de M. le Duc de *Bourgogne*.

6. Conseils pour l'éducation d'une jeune Demoiselle.

7. Discours à l'Académie Françoise.

LETTRE XXI.

AU MÊME (*n*).

SUR LE TUTOYEMENT.

Paris, 16 Juillet 1750.

1. EN parlant à une seconde personne, il n'y a rien de plus simple & de plus naturel que de parler par *Toi*. Aussi est-ce là l'usage constant des Langues anciennes connues. Je ne sais cependant si en Latin, où l'on ne dit jamais *vos* pour *tu*, je n'ai pas vu quelquefois *vester* pour *tuus*.

2. Dans les Langues modernes, on est venu par un raffinement de politesse, à dire *vous* pour *toi*. On a voulu faire

(*n*) Voyez la premiere des deux notes ajoutées à la Lettre XXII.

entendre qu'on honoroit une seule personne autant que si elle en étoit plusieurs.

3. Selon cette idée, dans tout ce que nos Rois disent au Public en leur nom, ils disent *nous* au lieu de *je*. Un Roi est plusieurs hommes.

4. Il suit de l'art. 2 qu'en François *toi* au lieu de *vous*, est une expression de mépris : & cela est vrai en soi, si quelques idées accessoires ne le modifient. Il devient expression de familiarité obligeante & honorable, si un Roi parle à son Sujet; d'amitié, si c'est un Ami à son Ami; de tendresse, si c'est un Amant aimé. Ce qui domine dans tout cela, est toujours, *je ne vous prends point pour plusieurs, pour d'autres.*

5. Je ne sais s'il y auroit quelque finesse de cette nature dans le Duel des Grecs, distingué du Pluriel. Les Grecs en pourroient bien être soupçonnés, vu la fertilité de leur esprit, leur *Paulo-post-futur*, leur *Médium*, &c.

6. Souvent les Poëtes François tutoyent les Rois & les Grands. On pourroit peut-être expliquer cela par l'article 4. Mais ce qui prouveroit bien

vîte l'insuffisance de l'explication, c'est que cet usage n'a jamais lieu en Prose, en quelque occasion que ce puisse être. Il y a donc là quelque chose qui tient uniquement à ce qu'on parle en vers; & en effet c'est que le style en est plus noble, parce qu'il est plus hardi, plus conforme au Grec & au Latin, Langues toujours si révérées. En veut-on une preuve démonstrative? Il n'y a absolument aucune occasion où la Prose osât prendre la même liberté.

7. Dans l'Ecriture Sainte, Dieu parle aux hommes, les hommes à Dieu, les hommes entr'eux. Il s'agit de savoir comment les Traductions Françoises en doivent user par rapport au sujet que nous traitons.

Dieu, en parlant de lui, ne dira jamais *nous* au lieu de *je*, selon l'article 3. Il est trop essentiellement un seul. C'est là sa suprême élévation (*o*).

8. A la rigueur, l'homme parlant à Dieu, ne devroit, par la même raison, dire que *toi*; mais cette raison est trop

(*o*) M. *de Fontenelle* avoit sans doute oublié le passage de la *Genèse*: *Faisons l'homme à notre image & ressemblance.*

théologique,

théologique, peu populaire, & le respect commun nous a trop accoutumés à entendre l'homme parler à Dieu par *vous*.

9. Cependant nous ne serons nullement blessés d'entendre l'homme parler à Dieu par *toi*. Nous prendrons alors l'idée de l'art. 6.

10. Ainsi un Traducteur François de la Bible peut prendre deux partis en faisant parler les hommes à Dieu, ce sera ou par *toi*, ou par *vous*. Chacun aura son fondement.

11. Mais comme dans cette Langue les hommes se parlent communément par *nous*, le premier de ces deux partis pourra causer dans tout l'ouvrage une bigarure désagréable; le second n'en cause aucune.

12. Le remede à cette bigarure du premier, seroit de faire parler les hommes entr'eux par *toi*; & cela se justifieroit par l'art. 8.

J'ai entendu dire, il y a long-temps, à un Savant fort curieux de Livres, qu'il y en a un d'un Auteur Allemand, intitulé : *De Tibisando*, *& Vobisando*.

Vous voyez bien, Monsieur, par le long verbiage de cette réponse, que je

ne suis pas un oracle, mais un *Nestor* bien bavard. Il est vrai que je puis avoir été emporté par la joie d'être encore connu de vous, après un si long temps: mais il est vrai aussi que dès qu'il s'agit de raisonner sur quelque matiere, j'aime à la disséquer un peu géométriquement, en y comprenant même celles qui l'avoisinent; sans quoi j'ai remarqué qu'on est fort sujet à se tromper, ou à ne voir le vrai qu'imparfaitement. Il est bon de regarder un peu autour de soi de tous côtés.

M. *Serre* qui est de votre Ville, & qui revient de *Vienne*, où il a peint en miniature l'Empereur & toute la Famille Impériale, est ici, & a voulu me peindre aussi, moi qui ne suis que le rien que vous savez. Il m'a peint, non pas pour moi, mais pour lui, ce qui a bien chatouillé ma vanité. Vous jugez bien que je n'ai pas manqué de me vanter à lui sur ce que j'étois une de vos plus anciennes connoissances.

Je vous supplie, Monsieur, de me permettre d'assurer ici de mes respects MM. *Abausit* (*p*) & *Cramer* (*q*). Le der-

(*p*) Pasteur à *Genève*.
(*q*) Professeur à *Genève*.

nier ne se souvient peut-être plus d'un plaisir qu'il m'a fait; mais moi je m'en souviens, & en profiterai dans l'occasion.

Je suis avec respect, &c.

LETTRE XXII.

AU MÊME.

Paris, 7 Novembre 1750.

VOUS flattez bien mon amour propre, Monsieur, de vouloir que je décide dans votre question du Tutoyement. Je n'étois guere capable que de rassembler, comme j'ai fait, les différentes idées nécessaires à la décision, & de vous les mettre sous les yeux, en supposant que votre choix est entiérement libre : mais s'il ne l'est pas tout-à-fait, & si, en parlant à Dieu, vous voulez avoir égard à un usage déja établi, & qui certainement a ses raisons, je suis d'avis qu'on le suive, & que le tutoyement soit absolument général. Il est anobli par notre Poësie Françoise; il a un air oriental, & la

bigarure auroit mauvaise grace; de plus, je soupçonne qu'elle seroit souvent embarrassante dans la pratique, par son incertitude, & par la diversité des cas (*r*).

J'ai lu avec plaisir l'Oraison inaugurale de M. *Cramer*. Il se fait une grande réputation dans le monde, non seulement par ses Ouvrages, mais, ce que j'estime bien autant, par ses qualités personnelles. Joignez à cela Messieurs *Abausit*, *Jallabert*, & quelques autres *Genevois* extravasés, comme notre aimable M. *Saladin*, les deux excellens Peintres qui sont ici (*s*), & assurément d'autres encore que je ne connois pas; & il se trouvera que le petit Etat de *Genève* figure très-agréablement dans l'*Europe*.

Je suis de ce petit Etat-là, & de vous en particulier, Monsieur, &c.

(*r*) Voyez le petit Livre intitulé: » Lettres sur » la coutume moderne d'employer le *Vous* au » lieu du *Tu*; & sur la question: Doit on bannir » le tutoyement de nos versions, particulierement » de celles de la Bible? (Par M. *Vernet.*) A *La* » *Haye*, chez *Daniel Aillaud*, 1752 «.

(*s*) M. *Serre*, qui vient d'être nommé, & M. *Liotart*. Celui-ci avoit peint aussi M. *de Fontenelle*.

LETTRE XXIII.

De M. DE MONTESQUIEU à M. VERNET, sur le même sujet du Tutoyement (t).

26 Juin 1750.

SI je ne ſuis point trop préſomptueux, Monſieur, pour répondre à une queſtion qui n'eſt que très-incidemment de mon reſſort, je vous dirai que je ſuis très-fortement de votre avis, & qu'il ne faut point, dans une traduction de la Bible, employer le terme de *vous* au ſingulier. Vos raiſons me paroiſſent extrêmement ſolides. Je penſe qu'une verſion de l'Ecriture n'eſt point une affaire de mode, ni même une affaire d'urbanité.

2. Il me ſemble que l'Eſprit de la Religion Proteſtante a toujours été de ramener les traductions de l'Ecriture à l'Original. Il ne faut donc point, en traduiſant, faire attention aux délica-

(*t*) On la trouve parmi celles de M. *Vernet*, *ſur la coutume moderne* d'employer le *Vous* au lieu du *Tu*, &c. pag. 157.

teſſes modernes. Ces délicateſſes mêmes ne ſont point tant des délicateſſes, puiſqu'elles nous viennent de la barbarie.

3. Le ſtyle de l'Ecriture eſt plus ordinairement poëtique, & nous avons très-ſouvent gardé le *Toi* pour la Poëſie :

Grand Roi, ceſſe de vaincre, ou je ceſſe d'écrire ;

Ce qui eſt bien autrement noble, que ſi *Deſpréaux* avoit dit :

Grand Roi, ceſſez de vaincre.

4. Dans votre Religion Proteſtante, quoique vous ayez voulu lire votre Bible en langue vulgaire, vous avez eu pourtant l'idée d'en conſerver le caractere original, & vous vous êtes éloignés des façons de parler vulgaires. Une preuve de cela, c'eſt que vous avez traduit la Poëſie par la Poëſie.

5. Notre *Vous* étant un défaut des Langues modernes, il ne faut point choquer la nature en général, & l'eſprit de l'ouvrage en particulier, pour ſuivre ce défaut. Je crois que ces remarques auroient lieu dans quelque Livre ſacré de quelque Religion quel-

conque, comme l'*Alcoran*, les Livres religieux des *Guebres*, &c. Comme la nature de ces Livres est de devoir être respectés, il sera toujours bon de leur faire garder leur caractere original, & de ne leur donner jamais des tours d'expressions populaires. L'exemple de nos Traducteurs, qui ont affecté le beau langage, ne doit pas plus être suivi que celui du Prédicateur du Spectateur Anglois, qui disoit que, s'il ne craignoit pas de manquer à la politesse & aux égards qu'il devoit avoir pour ses Auditeurs, il prendroit la liberté de leur dire que leurs déportemens les méneroient tout droit en enfer. Ainsi je crois, Monsieur, que si l'on veut faire à *Geneve* une traduction de l'Ecriture, qui soit mâle & forte, il faut s'éloigner, autant qu'on pourra, des nouvelles affectations. Elles déplurent même parmi nous dès le commencement ; & l'on sait combien le Pere *Bouhours* se rendit là-dessus ridicule, lorsqu'il voulut traduire le Nouveau Testament. Conservez-y l'air & l'habit antique; peignez comme *Michel-Ange* peignoit ; & quand vous descendrez aux choses moins grandes, peignez comme *Raphaël* a

peint dans les *Loges* du *Vatican* les héros de l'ancien Teſtament, avec ſa ſimplicité & ſa pureté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIV.

A L'ACADÉMIE DE ROUEN (*u*).

Paris, premier Novembre 1744.

MESSIEURS,

Je puis me vanter de vous appartenir par pluſieurs endroits. Je ſuis né dans votre Ville; j'y ai reçu toute l'éducation que j'ai jamais eue; je tiens

(*u*) M. *de Fontenelle* étoit de la Société Académique de Rouen dès 1741; mais cette Compagnie n'ayant été-établie, par Lettres patentes, qu'en 1744, elle ne commença qu'en cette année à faire imprimer le Catalogue de ſes Membres. M. *de Fontenelle* étoit à la tête de ſes Aſſociés, & elle lui envoya cette Liſte. Cette forme authentique occaſionna cette nouvelle Lettre de remercîment. Celle de 1741 a été égarée. *Cette note eſt de M.* le Cat, *qui nous a communiqué une copie de la Lettre de M.* de Fontenelle.

de fort près, par le bonheur de ma naiſſance, au nom le plus illuſtre (*x*), dont cette Ville & toute la Normandie, & même toute la France puiſſe ſe parer, quand il s'agira de la gloire de l'eſprit : voilà vos droits ſur moi. Je vous rends de très-humbles graces, Meſſieurs, de ce que vous avez bien voulu vous en ſervir ; car vous étiez aſſez riches pour les pouvoir négliger. De tous les titres de ce monde, je n'en ai jamais eu que d'une eſpece, des titres d'Académicien, & ils n'ont été profanés par aucun mêlange d'autres plus mondains & plus faſtueux ; & je puis aſſurer qu'ils m'en ſont d'autant plus chers. Le dernier de tous, que je tiens de votre bonté, Meſſieurs, & après lequel je n'en prévois ni n'en deſire plus, ſemble me dire d'une maniere très-flatteuſe, que mes compatriotes eux-mêmes, ceux dont je dois être le mieux connu, ratifient ce que d'autres avoient fait en ma faveur. Je m'imagine auſſi qu'après des voyages en pays étrangers, je viens terminer dans le

(*x*) Le nom de *Corneille*. M. *de Fontenelle* étoit neveu de MM. *Corneille* par ſa mere leur ſœur.

ſein de ma patrie une longue carriere toute académique. Je ſuis avec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance poſſibles,

MESSIEURS,

Votre, &c.

LETTRE XXV.

De M. LE CAT, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Rouen, à M. DE FONTENELLE, en lui envoyant l'Eloge du Pere Marcaſtel, *Aſſocié de la même Académie.*

Rouen, 25 Août 1754.

MONSIEUR,

Vous êtes le Doyen, le Pere & le Modele de tous les Secrétaires d'Académies des Sciences. Vous tenez encore de plus près à celui de l'Académie de Rouen, & vous avez toujours eu bien des bontés pour moi. Voilà les titres, Monſieur, qui m'autoriſent à prendre

la liberté de vous adresser mon coup d'essai dans les fonctions de Secrétaire, dont notre Académie m'a honoré depuis deux ans. Je me tiendrois heureux, si vous ne m'en jugiez pas tout-à-fait indigne, & si je pouvois espérer que vous daignerez m'accorder votre jugement & vos conseils sur cette piece. Avec leur secours, peut-être que mon zele & ma docilité pourroient suppléer aux talens refusés par la nature.

J'ai l'honneur d'être avec autant de respect que d'admiration,

MONSIEUR,

Votre, &c.

LETTRE XXVI.

Réponse de M. DE FONTENELLE.

Paris, 30 Août 1754.

VOus m'avez fait beaucoup d'honneur, Monsieur, de m'envoyer l'Eloge que vous avez prononcé dans l'Académie de *Rouen*, parce que j'ai

long-temps exercé ici ce même métier-là. Autant que ma longue expérience peut m'en avoir appris, cet Eloge me paroît d'un bon ſtyle, plein de raiſon, ſans écarts inutiles, ſe ſoutenant toujours également.

Au reſte, vous brillez dans d'autres fonctions infiniment plus conſidérables, & vous y avez un mérite fort ſupérieur.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVII.

A feu Madame la Margrave DE BAREITH, *Sœur du Roi de Pruſſe.*

Paris, premier Avril 1747.

MADAME,

Je ne me ſerois jamais attendu à être au nombre des Illuſtres dont Votre Alteſſe Royale raſſemble les figures dans ſes jardins; mes deſirs les plus ambitieux n'auroient jamais oſé aller juſques-là. Je ſuis cependant moins ſenſible à l'honneur de me trouver en ſi bonne compagnie, qu'à celui d'y être intro-

duit de votre main. Je ſais par la voix de l'Europe, quelle eſt la Princeſſe à qui je dois une ſi précieuſe faveur. Votre auguſte naiſſance, vos talens, votre goût, vos lumieres, dont vous ne tirez aucune vanité, tout cela tourne au profit de la mienne.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVIII.

Réponſe de Madame la Margrave DE BAREITH.

Bareith, 4 Mai 1747.

LES perſonnes qui poſſedent autant de mérite que vous, Monſieur, ne doivent point être ſurpriſes quand on deſire d'avoir leur portrait. C'eſt une eſpece d'hommage qu'on rend à ces génies rares & univerſels, que la Nature n'enfante qu'avec peine, & qui, comme vous, ont la faculté d'unir le bon goût & la vivacité d'eſprit au ſolide ſavoir. Quoique je n'aye pas la ſatisfaction de vous connoître perſonnellement, je ſuis depuis très-long-temps zélée admira-

trice de vos Ouvrages. Puiſſiez-vous, Monſieur, les continuer encore, & devenir auſſi fameux par le nombre de vos années, que vous l'êtes déja par vos talens ſupérieurs ! J'y prendrai en mon particulier une part infinie, ne ſouhaitant que de trouver les occaſions de vous convaincre de ma parfaite eſtime.

WILHELMINE.

LETTRE XXIX.

A M. FORMEY, en réponſe à celle par laquelle il avoit notifié à M. DE FONTENELLE ſon aſſociation à l'Académie de Pruſſe.

Paris, 11 Janvier 1750.

LA Lettre dont vous m'avez honoré, Monſieur, eſt pour moi une circonſtance bien glorieuſe & bien agréable de la grace que votre Académie m'a faite. Il y a long-temps que je connois votre nom illuſtre dans la Littérature, la grande étendue & la grande variété de vos connoiſſances, & enfin,

ce qui dit tout, le choix qu'un Roi, grand connoiſſeur en tout genre, & qui eſt en grande vénération à toute l'Europe, a fait de vous, pour être un Acteur principal dans une Académie dont il eſt le pere, & un pere très-tendre. Il eſt vrai que cette Lettre, qui me touche tant, eſt beaucoup trop obligeante & trop flatteuſe; ma vanité même ne peut s'empêcher d'en convenir. Il faut en rabattre, & j'en rabats en effet; bien perſuadé cependant que je n'en rabats pas aſſez. Il y a au contraire un article que je voudrois groſſir en ma faveur; c'eſt celui où vous me faites ſentir de l'eſtime pour les gens de Lettres qui auroient des mœurs. J'avoue que je ſerois très-flatté de n'être pas tout-à-fait indigne de la vôtre par cet endroit-là: mais comme vous auriez raiſon de la tenir à un haut prix, je ſerois peut-être trop téméraire d'y aſpirer. Du moins ſerai-je toujours avec beaucoup de reconnoiſſance & de reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

» jour chez le Marquis *de Laſſay*, où les
» gens qui y étoient lui firent pluſieurs
» plaiſanteries ſur ce ſujet. Ne les trou-
» vant pas bonnes, il leur dit: *En voici*
» *de meilleures ;* & il leur montra ma
» Lettre. Elle réuſſit. C'étoit l'affaire du
» jour : on en prit des copies, & elle
» courut tout *Paris*. Je ne m'en doutois
» pas ; & je fus fort étonnée quelques
» jours après, qu'étant venu beaucoup
» de monde à *Sceaux* pour voir jouer
» une Comédie, chacun parla à Ma-
» dame la Ducheſſe *du Maine* de cette
» Lettre. Elle ne ſe ſouvenoit plus de
» ce qu'elle m'avoit dit, & ne ſavoit
» de quoi il étoit queſtion. Elle me de-
» manda ſi c'étoit moi qui l'avois écri-
» te ; je lui dis que oui. Auſſi-tôt qu'elle
» m'eut parlé, tout ce qui compoſoit
» la compagnie vint à moi ; & pour
» lui faire ſa cour, m'accabla de louan-
» ges : puis retournant à elle, on la fé-
» licitoit d'avoir quelqu'un dont elle
» pouvoit faire un uſage ſi agréable.
» Juſques-là pourtant elle n'y avoit pas
» ſongé. Elle voulut voir la Lettre, &
» me la demanda. Je n'en avois pas de
» copie ; mais tous ceux qui étoient
» chez elle l'avoient dans leur poche.

» Elle la lut, l'approuva, & connut
» qu'elle pouvoit me mettre en œuvre
» plus qu'elle ne faisoit. Je voulus,
» comme les autres, avoir ma Lettre,
» & par l'événement j'en fis cas. On y
» voit que c'est moins l'importance des
» choses qui en fait le mérite, que l'*à*
» *propos*. La voilà ».

LETTRE XXX.

De Mademoiselle DE LAUNAY, *depuis Madame* DE STAAL, *à M.* DE FONTENELLE.

En 1713.

L'Aventure de Mademoiselle *Tetar* fait moins de bruit, Monsieur, que le témoignage que vous en avez rendu. La diversité des jugemens qu'on en porte, m'oblige à vous en parler. On s'étonne, & peut-être avec quelque raison, que le Destructeur des Oracles, que celui qui a renversé le trépié des Sibylles, se soit mis à genoux devant le lit de Mademoiselle *Tetar.* On a beau dire que les charmes, & non le charme de la Demoiselle, l'y ont engagé; ni

l'un ni l'autre ne valent rien pour un Philosophe. Aussi chacun en cause. Quoi ! disent les Critiques, cet homme qui a mis dans un si beau jour des supercheries faites à mille lieues loin, & plus de deux mille ans avant lui, n'a pu découvrir une ruse tramée sous ses yeux ? Les Partisans de l'antiquité, animés d'un vieux ressentiment, viennent à la charge. Vous verrez, disent-ils, qu'il veut encore mettre les prodiges nouveaux au-dessus des anciens. Enfin les plus raffinés prétendent qu'en bon Pyrrhonien, trouvant tout incertain, vous croyez tout possible. D'un autre côté, les Dévots paroissent fort édifiés des hommages que vous avez rendus au Diable. Ils esperent que cela pourra aller plus loin. Les femmes aussi vous savent bon gré du peu de défiance que vous avez montré contre les artifices du sexe. Pour moi, Monsieur, je suspens mon jugement jusqu'à ce que je sois mieux éclaircie. Je remarque seulement que l'attention singuliere que l'on donne à vos moindres actions, est une preuve incontestable de l'estime que le Public a pour vous ; & je trouve même dans sa censure quelque chose d'assez

flatteur, pour ne pas craindre que ce soit une indiscrétion de vous en rendre compte. Si vous voulez payer ma confiance de la vôtre, je vous promets d'en faire un bon usage. J'ai l'honneur d'être, &c.

» J'avoue, poursuit Madame *de Staal*, » que je sentis une satisfaction fort dou- » ce, de recueillir, d'une chose faite » sans dessein, & qui ne m'avoit rien » coûté, ce que par un véritable travail » je n'aurois peut-être jamais acquis; » car je n'eus pas seulement le premier » applaudissement : la curiosité qu'on » eut de me connoître, me procura » des sociétés & des amis de distinc- » tion, &c. ».



LETTRE XXXI.

Réponſe de M. DE FONTENELLE *à la Lettre de Madame* DE STAAL.

J'AURAI l'honneur, Mademoiſelle, de vous répondre la même choſe que je répondis à un de mes amis qui m'écrivit de *Marly* le lendemain que j'eus été chez l'*Eſprit*. Je lui mandai que j'avois entendu des *bruits* dont je ne connoiſſois pas la méchanique; mais que pour décider, il faudroit un examen plus exact que celui que j'avois fait, & le répéter. Je n'ai point changé de langage: mais parce que je n'ai point décidé abſolument que c'étoit un artifice, on m'a imputé de croire que c'étoit un lutin; & comme le Public ne s'arrête pas en ſi beau chemin, on me l'a fait dire. Il n'y a pas grand mal à cela. Si on m'a fait le tort de m'attribuer un diſcours que je n'ai pas tenu, on m'a fait l'honneur d'avoir de l'attention ſur moi, & l'un ira pour l'autre. Je n'ai point cru que d'avoir décrié les vieilles Prophéteſſes de *Delphes*, ce fût

un engagement pour détruire une jolie fille vivante, & dont on n'avoit jamais parlé qu'en bien. Si cependant on trouve que j'ai manqué à mon devoir, une autre fois je prendrai un ton plus impitoyable & plus philoſophique. Il y a long-temps qu'on me reproche mon peu de ſévérité. Il faut que je ſois bien incorrigible, puiſque l'âge, l'expérience & les injuſtices du monde n'y ſont rien. Voilà, Mademoiſelle, tout ce que je puis vous dire ſur l'*Eſprit* qui m'a attiré une Lettre que je le ſoupçonnerois volontiers d'avoir dictée, puiſqu'enfin je ne ſuis pas éloigné d'y croire. Quand il me viendra auſſi un démon familier, je vous dirai avec plus de graces, & d'un ton plus ingénieux, mais non pas avec plus de ſincérité, que je ſuis très-parfaitement, Mademoiſelle, Votre, &c. (*y*).

(*y*) Madame *de Staal* n'a point mis cette réponſe de M. *de Fontenelle* dans ſes *Mémoires*, & même elle n'en parle point. Voyez ceux de M. l'Abbé *Trublet* ſur M. *de Fontenelle*; il y eſt ſouvent queſtion de Madame *de Staal*.

LETTRE XXXII.

DE MADAME DE STAAL.

Sceaux, 28 Juillet.

A mon arrivée ici, Monſieur, j'ai trouvé les deux Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Dans l'une eſt une remontrance fort douce pour quelqu'un qui fait des viſites à heure indue ; l'autre me marque une inquiétude obligeante ſur mon ſilence. J'ai vu dans toutes les deux de l'amitié qui me touche ſenſiblement de votre part ; trouvez bon que je vous en remercie. Je vous dirai en même temps des nouvelles de M. l'Abbé *de Bragelongne*, dont vous êtes en peine. J'ai trouvé auſſi une Lettre de lui du 9 Juillet : elle eſt de quatre pages ; mais il marque qu'il a été quatre jours à l'écrire, & me fait une deſcription déplorable de ſon état ; ce qui eſt certifié par ſon écriture un peu changée & de travers en beaucoup d'endroits. Il ne parle point de ſon retour, & paroît

fort frappé de l'idée d'une mort prochaine (z).

Je n'ai rien dit à Madame la Duchesse *du Maine* de ce que vous me mandez pour elle, de peur de réveiller le chat qui dort; s'il s'éveille, je ferai valoir votre compliment & vos excuses. Elle est incommodée; elle avoit même hier un peu de fièvre : mais je crois que nous n'en partirons pas moins Jeudi prochain pour *Anet*. Ne m'oubliez pas, je vous prie, Monsieur, pendant cette longue absence, & soyez sûr d'un très-tendre souvenir de ma part.

(z) M. l'Abbé *de Bragelongne*, né en 1688, mourut en 1744. On trouvera son Eloge, par M. *de Fouchy*, dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, même année, & ci-après une de ses Lettres à M. *de Fontenelle*.



LETTRE

LETTRE XXXIII.

De M. l'Abbé DE BRAGELONGNE, *de l'Académie des Sciences.*

Brioude, 25 Avril 1742.

CE ne ſont point les embarras, Monſieur & très-cher ami, qui m'ont empêché de vous écrire; on quitte tout avec empreſſement & même avec plaiſir, pour s'entretenir avec une perſonne comme vous. Une ſanté, non pas foible ni languiſſante, mais tout-à-fait délabrée, a été la cauſe de mon ſilence, qui m'a fait ſouffrir beaucoup. J'ai cru même pendant pluſieurs jours, que j'allois être condamné à un ſilence perpétuel, ou au moins à parler comme ces gens qui ne ſont pas tout-à-fait muets, mais qui ne font que des ſons, ſans aucune articulation. J'ai eu une attaque le 7 Mars, à laquelle on donnera le nom qu'on voudra, mais qui avoit tout l'air d'une paralyſie imparfaite ſur la langue. Il me reſte encore beaucoup de difficulté à parler dans de certains momens,

& l'on m'aſſure qu'il n'y aura que les eaux qui la feront évanouir. Dieu veuille que cela ſoit. Tout cela avoit été précédé de quantité de maux dont l'énumération ſeroit trop longue & trop ennuyeuſe ; ainſi je la ſupprime, pour vous demander de vos nouvelles, pour leſquelles vous ſavez que je m'intéreſſe infiniment. Je vous prie de m'en donner le plus ſouvent que vous pourrez ; ce ſera une œuvre de charité toute des plus méritoires. Vous ſatisferez un véritable & ſincere ami, & vous conſolerez un pauvre exilé, qui regrette & regrettera toute ſa vie ces heureux momens que nous avons paſſés enſemble, tantôt à *Auteuil*, tantôt dans le quartier *Saint Roch*, & tantôt dans la rue & le faux-bourg *Saint-Honoré*. Mes reſpects, je vous prie, à Madame *du Tort* (*a*), ſi

(*a*) Madame la Marquiſe *du Tort*, Sœur du Comte *de Nocé*. Ils avoient pour pere le Comte *de Fontenay*, Sous-Gouverneur de M. le Duc *de Chartres*, depuis Duc *d'Orléans* & Régent du Royaume.

Voyez les *Mémoires de l'Abbé* Trublet *ſur M.* de Fontenelle, pag. 181, & le Tome X des *Œuvres de M.* de Fontenelle, pag. 404, où ſont ſes vers pour le portrait de Madame *du Tort* :

C'eſt ici Madame du Tort, &c.

elle eſt à *Paris ;* mille amitiés à M. *d'Aube*, & bien des complimens à tous nos autres amis, dont vous ſavez aſſez, ſans que je m'explique, que M. *de Mairan* eſt à la tête.

LETTRE XXXIV.

De M. DE PONTCHARTRAIN.

Verſailles, 2 Décembre 1705.

J'AI rendu compte au Roi du Mémoire qui a été donné au ſujet des Recueils & des Ouvrages du Pere *Plumier*, Minime ; & Sa Majeſté jugeant que perſonne ne peut mieux que vous les mettre dans leur perfection, m'a ordonné de vous écrire d'y travailler, voulant bien vous donner, pendant le temps que vous y travaillerez, la gratification annuelle de ſix cens livres qu'Elle accordoit à ce Religieux (*b*).

Je ſuis, Monſieur, tout à vous,

PONTCHARTRAIN.

(*b*) M. *de Fontenelle*, trop occupé par le Secrétariat de l'Académie des Sciences, ne put ſe charger de ce nouveau travail.

LETTRE XXXV.

DE M. L'ABBÉ BIGNON.

Meulan, 10 Octobre 1715.

RIEN au monde, mon cher Monſieur, n'eſt plus gracieux que votre Lettre. Vous voulez me faire l'honneur d'une choſe qui ſeroit infiniment mieux entre vos mains (*c*). Le point le plus important, c'eſt que M. le Duc d'*Orléans* ait déclaré qu'il ſe réſervoit à lui ſeul nos ſciences. Nous ne nous brouillerons pas vous & moi ſur le compte qu'il en demandera. Mais, quelque glorieuſe que puiſſe être cette diſtinction pour notre Académie, & quelque flatteuſe qu'elle ſoit pour vous & pour moi, j'ai toujours peur qu'elle n'expoſe nos pauvres Savans à l'envie, & aux mauvais offices qui s'enſuivent. J'ai peur encore que dans la multiplicité d'affaires beaucoup plus importantes dont Son Alteſſe Royale eſt accablée, ſur-tout dans ces commence-

(*c*) De rendre compte à M. le Duc d'*Orléans*, Régent du Royaume, de ce qui concernoit l'Académie des Sciences.

mens, il ne lui ſoit pas poſſible d'entrer dans tous nos détails, dont le nombre vous effraye vous-même, & qui certainement augmenteront déſormais. Il faudra voir ſi nous ne trouverions point quelque tempérament pour mieux arranger tout cela. L'exemple de notre chere Académie Françoiſe m'alarme. Du jour que le Roi daigna prendre le titre de ſon Protecteur, & qu'elle eut par conſéquent l'honneur de ne répondre immédiatement qu'à Sa Majeſté, vous ſavez combien l'eſprit de république s'en eſt emparé, & combien il a entraîné de maux, ou du moins d'inutilités. L'Académie des Sciences ſeroit bientôt anéantie, ſi elle tomboit dans quelque choſe d'approchant (*d*). Pen-

(*d*) Je n'ai point cru devoir ſupprimer cet endroit; ç'auroit été manquer à la fidélité d'un Editeur. Mais j'avertis que M. l'Abbé *Bignon* doit être ſuſpect ſur le compte de l'Académie Françoiſe. Il vouloit la mettre ſur le pied de l'Académie des Sciences & de celle des Belles-Lettres, & lui donner à peu près les mêmes réglemens, ſur-tout y mettre une claſſe d'Honoraires. Mais il éprouva une oppoſition conſtante de la part des principaux Membres de cette Compagnie, entr'autres de MM. *de Dangeau*; & ſon projet n'eut point d'exécution.

ſez-y, je vous ſupplie; nous ſommes heureuſement en vacance pour encore plus d'un mois. J'y penſerai de mon côté; & après que nous en aurons conféré enſemble à mon retour, nous réſoudrons mieux quel parti nous ſera plus convenable. C'eſt dans cette vue que j'ai évité de voir Son Alteſſe Royale, à qui nous ne devons, ce me ſemble, rien propoſer, qui ne ſoit tout-à-fait digéré.

Au reſte, je vous renouvellerai encore les témoignages de ma reconnoiſſance pour les marques d'amitié que vous me donnez en cette occaſion, & les aſſurances de l'inviolable attachement avec lequel je ſerai toujours,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
l'Abbé BIGNON.



LETTRE XXXVI.

DU MÊME.

Paris, premier Janvier 1716.

JE ſuis bien aiſe, mon cher Monſieur, d'avoir une occaſion de me renouveller dans votre ſouvenir au commencement de cette année. C'eſt donc avec plaiſir que je vous renvoie ce papier que M. *de Reaumur* m'a remis de votre part. M. le Duc d'*Orléans* a inſéré les différens articles dans un même Réglement qu'il arrêta hier, & que nous lirons à l'Aſſemblée d'aujourd'hui en huit, où je me flatte que vous ne ferez pas fâché de me voir Préſident. C'eſt proprement votre ouvrage, & je n'ai garde d'oublier toutes les vertus & toute l'amitié pour moi que vous avez fait paroître en dernier lieu. Auſſi devez-vous être perſuadé que, s'il étoit poſſible, ce ſeroit de quoi redoubler l'eſtime & l'attachement avec lequel je ſerai toute ma vie, mon cher Monſieur, Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXVII.

DE M. LE COMTE DE MAUREPAS.

Verſailles, 9 Janvier 1730.

JE conviens, Monſieur, qu'il faut que le ſavant Moulin (*e*) aille toujours, & qu'il aille bien ; mais pour cela même, il faut que celui qui l'a ſi bien conduit depuis long-temps, ne s'en dégoûte point, & continue d'y donner ſes ſoins, au moins juſqu'à ce qu'il ait mis un ſucceſſeur en état de faire moins regretter ſa perte : elle ſera toujours aſſez ſenſible. C'eſt la répònſe que je ferai toujours à votre propoſition, & c'eſt celle auſſi que vous feront ſûrement, comme moi, tous ceux qui s'intéreſſeront véritablement à la gloire de l'Académie. Je ne puis vous empêcher de communiquer votre projet à M. le Cardinal *de Fleury* & à mon pere (*f*) ; mais j'ai pluſieurs

(*e*) L'Académie des Sciences. M. *de Fontenelle* demanda alors à quitter le Secrétariat de cette Compagnie ; mais il ne l'obtint qu'en 1740.

(*f*) M. le Comte *de Pontchartrain*, fils du Chancelier.

raiſons de vous en demander toujours le ſecret pour tout autre, outre que je ne déſeſpere point de vous convertir. Vous jugerez aiſément que la connoiſſance qu'on en auroit, donneroit lieu à des mouvemens qui n'auroient peut-être pas pour objet le bien public. Vous connoiſſez, Monſieur, tous les ſentimens que j'ai pour vous; il ne me reſte qu'à vous prier d'y faire honneur, & d'être perſuadé qu'on ne peut vous être abſolument plus dévoué que je le ſuis.
MAUREPAS.

LETTRE XXXVIII.

DU MÊME.

Verſailles, 11 Juillet 1737.

JE me ſouviens fort bien, Monſieur, de ce qui ſe paſſa il y a ſept ans; & c'eſt parce que les mêmes raiſons ſubſiſtent, & qu'il s'en faut bien qu'il en ſoit ſurvenu de nouvelles, que je voudrois fort qu'il ne fût pas queſtion aujourd'hui de la même affaire. Je vous demande donc le ſecret juſqu'à ce que

les couches de la Reine me permettent d'aller à Paris; vous en ſerez averti, & vous ſerez le maître de venir à l'heure & au jour qu'il vous plaira. Je déſirerois avoir aſſez d'éloquence pour vous faire changer d'avis; mais je me flatte au moins que vous voudrez bien me donner vos conſeils, & que vous êtes perſuadé des ſentimens diſtingués avec leſquels je vous honore, Monſieur, plus que perſonne du monde.

MAUREPAS.

LETTRE XXXIX.

DU MÊME.

Verſailles, 18 Avril 1740.

JE ne réponds qu'avec peine, Monſieur, à une Lettre qui me renouvelle les idées de votre retraite; & ce ſera toujours avec répugnance que je prendrai des arrangemens dont la gloire de l'Académie ne peut manquer de ſouffrir. Je compte pouvoir me trouver à ſon aſſemblée dans la ſemaine prochaine, & c'eſt à ce moment que je remets

la réponſe que vous me preſſez de vous faire, ou plutôt de nouvelles inſtances auxquelles je déſirerois fort que vous vouluſſiez vous rendre.

Je ſuis plus ſincerement que perſonne, Monſieur, très-parfaitement à vous.

MAUREPAS.

LETTRE XL.

DU MÊME.

Verſailles, 3 Mai 1740.

CROYEZ-VOUS, Monſieur, qu'il ſoit facile à dire qu'on vous permet de quitter un emploi dont vous vous acquittez avec autant de ſuccès, & où vous vous êtes rendu vous-même ſi difficile à remplacer? Cependant, puiſqu'il eſt impoſſible de vous y arrêter, il faut donc céder à regret. Voyez à cet effet, je vous prie, M. *d'Argenſon*, & prenez avec lui tous les arrangemens les plus convenables au bien de l'Académie & à votre tranquillité. Je ſuis plus ſincerement que perſonne, Monſieur, très-parfaitement à vous. MAUREPAS.

LETTRE XLI.

DE M. JACQUES SERCES (g).

Londres, $\frac{13}{2}$ Juin 1727.

MONSIEUR,

Les marques de bonté dont vous m'avez honoré pendant mon dernier séjour à Paris, ont fait sur moi une impression si vive, que je souhaiterois avec ardeur trouver des occasions de vous en témoigner ma juste reconnoissance. Je profiterai avec empressement de toutes celles qui se pourront présenter; mais si je ne suis pas assez heureux pour en découvrir par moi-même, faites-moi la grace, Monsieur, de m'en procurer, persuadé que je les embrasserai avec toute la joie imaginable.

J'espere que M. *Vernet* aura eu la bonté de vous informer du résultat de la commission que vous m'aviez donnée

(g) Protestant réfugié, Auteur de divers Ouvrages estimés.

auprès de M. *Conduitt* (*h*). Il n'a pas tenu à moi que je ne vous paruſſe plus diligent, car je fus pluſieurs fois chez lui avant de le pouvoir rencontrer; à peine même en aurois-je pu venir à bout, ſi un de mes amis, le Docteur *Woodward*, ne m'avoit fait le plaiſir de lui apprendre, par lettre, le ſujet de mes viſites. Enfin, Monſieur, j'eus le bonheur de le trouver, & d'en obtenir une promeſſe poſitive, qu'il vous enverroit inceſſamment des mémoires ſur les principales circonſtances de la vie de l'illuſtre *Newton*. J'ai quelque lieu de croire qu'il l'aura déja accomplie. Si cela n'eſt pas, je vous prie de me le mander; je renouvellerai mes inſtances, & je ne doute pas que vous n'en obteniez dans peu ce que vous déſirez.

Oſerois-je, Monſieur, vous demander à mon tour une faveur? Ce qui m'en fait prendre la liberté, c'eſt uniquement ce fonds de bonté qui vous eſt naturel, votre zèle à favoriſer les

(*h*) Maître de la Monnoie en Angleterre, après la mort de M. *Newton*. Il avoit épouſé une de ſes nieces. *Voyez* l'Eloge de M. *Newton* par *M. de Fontenelle*.

Belles-Lettres & ceux qui s'y appliquent, l'estime parfaite que j'ai pour votre mérite, & en quelque partie la disposition sincere où je me sens de vous obliger dans tout ce qui pourra dépendre de moi. Elle regarde ce même Docteur *Woodward* qui me rendit généreusement ses bons offices auprès de M. *Conduitt*. Je sais qu'il y a quelques années qu'un des principaux Membres de l'Académie Royale des Sciences lui fit concevoir l'espérance d'une des premieres places vacantes dans votre illustre Corps, & qu'on pourroit lui donner, en suivant les loix qu'on a accoutumé d'y observer. Si vous vouliez le favoriser de votre crédit, & lui procurer la protection de vos amis, je vous en aurois une obligation infinie. Je ne doute pas que le suffrage d'une personne comme vous ne lui en attirât beaucoup d'autres, & ne contribuât à lui faire obtenir un tel honneur. Non seulement vous remplaceriez par-là un Anglois par un autre Anglois, mais vous feriez succéder le mérite au mérite. Le Docteur *Woodward* est Professeur en Médecine dans le Collége de *Gresham*, & s'est acquis une très-grande réputa-

tion, soit dans la théorie, soit dans la pratique. Il a publié depuis quelque temps une Histoire naturelle de la Terre, qui a été fort estimée. On peut dire qu'il a poussé ses recherches extrêmement loin. Pour se les rendre plus aisées, il n'a épargné aucunes dépenses, ayant fait jusqu'ici une collection de Livres, qui lui coûte près de onze mille pistoles de votre monnoie ; & on a tout lieu de se persuader que, s'il pouvoit parvenir à avoir une place parmi vous, cette marque de distinction donneroit à son zèle pour l'étude une nouvelle force, & que la reconnoissance l'obligeroit à faire ce qui dépendroit de lui pour se rendre tous les jours plus digne de l'honneur qu'il auroit reçu. A toutes ces qualités, il joint une estime très-particuliere pour votre personne, & pour tous les excellens Ouvrages qui sortent de votre plume. Comme il les a lus avec soin, il en connoît tout le prix, & il m'en a parlé plusieurs fois en des termes très-propres à marquer qu'il en faisoit un cas extraordinaire. Dès-lors, Monsieur, j'ose espérer que faisant attention à son mérite, vous daignerez m'accorder la grace que je

prends la liberté de vous demander (*i*).

Si vous avez quelque commiſſion à me donner, ſoit auprès de M. *Conduitt*, ou de quelque autre perſonne, ou ſi je puis vous être utile, à quelque égard que ce ſoit, je vous prie de me le faire connoître. En toute occaſion, je me ferai un mérite & une gloire de vous donner des preuves de la parfaite conſidération & du profond reſpect avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

(*i*) Le Docteur *Woodward* n'a point été de l'Académie des Sciences.

LETTRE XLII.

DE M. HAUSEN.

Léipſic, 19 Octobre 1729.

MONSIEUR,

Je profite de l'occaſion du voyage de M. *Aſtruc* (*k*), pour vous rendre mes très-humbles reſpects, & pour vous remercier des bontés de votre derniere

(*k*) Ce célebre Médecin avoit été appellé par le Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

Lettre du 30 Avril. Le peu de ſervice que je vous ai rendu par l'extrait de votre Livre (*l*), ne méritoit pas tout ce que vous me dites d'obligeant là-deſſus, & je voudrois avoir l'occaſion de vous témoigner mon attachement par quelque choſe de plus important.

La réponſe que vous faites, Monſieur, à l'objection concernant l'ordre des ſommes des finis indéterminables en nombre fini indéterminable auſſi, m'a pleinement ſatisfait; & j'avoue que la difficulté diſparoît, en donnant au nombre fini indéterminable le ſens que vous lui donnez, de nombre indéterminé. Je vois en effet qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre votre théorie ſur les imaginaires, & ce que j'en avois dit. J'avoue encore que vos expreſſions de la courbure ſont plus ſimples que les miennes, en ce qu'elles ne ſuppoſent pas l'idée d'un cercle formé ſur le plan de la courbe. D'un autre côté, il ſemble qu'en prenant pour meſure des angles de contingence, leurs ſinus, on ſuppoſe des cercles infiniment petits ſur tous les points de la

(*l*) *Les Elémens de la Géométrie de l'Infini.*

courbe; ces ſinus ne pouvant meſurer les angles, qu'à cauſe qu'ils ſe confondent avec les arcs qui en ſont les meſures naturelles. Quoi qu'il en ſoit, je n'eſtime pas ma théorie aſſez importante pour la donner au public; & vous lui faites trop d'honneur, Monſieur, quand vous l'en jugez digne. Il eſt ſûr qu'il doit y avoir quelque choſe parmi les dépendances de ces théories. Par exemple, il eſt évident que la lenteur au changement des courbures, alonge d'une maniere déterminée & les longueurs & les aires des courbes, & que la grande inégalité des angles de contingence raccourcit les unes & les autres. L'expreſſion de la courbure étant donnée, il faut que l'expreſſion de la longueur & de l'aire s'en puiſſe trouver, & réciproquement.

J'ai fait venir le Diſcours de M. *Bernouilli*; je l'ai lu. Mais j'avoue que je ne ſuis pas peu ſurpris de voir qu'il prétend que la force acquiſe à un corps par l'action continuée de la peſanteur, eſt la ſomme de tout ce qui ſe trouve de forces dans la ligne dans laquelle la chûte ſe fait; accordant d'ailleurs que les incrémens ou accroiſſemens de vîteſſe ſont

en raiſon compoſée des forces & des inſtans, c'eſt-à-dire, que $dv=fdt$; d'où il ſuit de néceſſité que le corps acquiert d'autant moins de l'actuoſité des forces, que ſon mouvement ſe trouve déja plus accéléré, ou qu'il eſt plus proche de ſon terme. Les démonſtrations qu'on tire de la compoſition des mouvemens, ſont ſingulieres; il ne ſe dit rien là ſur les forces, qui ne convienne parfaitement aux vîteſſes fig. 8. Il ſuit donc que les vîteſſes ſont comme des carrés des vîteſſes. Il eſt d'ailleurs fort remarquable que, pour faire plier les quatre reſſorts par deux degrés de vîteſſe, il lui faille changer abſolument ces deux degrés en quatre. La phyſique des ballons me paroît fort peu developpée auſſi; & il y auroit des remarques à faire ſur ce qu'on fait venir le principe de la réaction du reſſort (comme s'il n'y avoit pas de la réaction dans les réſiſtances paſſives), & ſur pluſieurs autres chefs. J'ai de l'impatience de voir ce que M. *de Mairan* aura dit dans le tome qui s'imprime de vos Mémoires.

Je me ſuis acquitté de la commiſſion à l'égard de M. *Gottſched*. Il eſt fort

glorieux de ſavoir que ſes traductions n'ont pas déplu à des perſonnes intelligentes à qui vous les avez données à lire, quoiqu'il tombe d'accord qu'il eſt bien difficile de donner à ces ſortes de traductions autant de perfection qu'il leur faudroit pour ne pas tomber trop au-deſſous des originaux; car, pour les égaler, il n'y faut pas penſer. Cela dépend d'un ſecret qu'on trouvera avec la quadrature du cercle. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLIII.

De M. l'Abbé DE LA PILLONIERE (*m*).

Londres, 30 Juin 1730.

MONSIEUR,

Voici la premiere occaſion qui s'eſt préſentée de vous témoigner la reconnoiſſance que je conſerve pour les bon-

(*m*) Cette Lettre eſt d'un homme ſi connu par ſes écarts, que j'ai cru pouvoir la publier ſans aucun danger pour les Lecteurs.

tés dont je vous ai déja remercié. Le porteur eſt un Libraire de cette Ville, qui va (comme il vous le dira lui-même) publier inceſſamment une explication très-abrégée, & pourtant très-complette, des *principes de M. Newton*, compoſée par un de mes amis que je conſidere beaucoup. Il ne fut jamais néceſſaire, Monſieur, de vous recommander les bons Ouvrages. Cependant j'oſe vous prier d'appuyer celui-ci, dont le Secrétaire de notre Académie des Sciences donne un jugement très-avantageux, & qui certainement eſt très-capable de répandre de la lumiere ſur une philoſophie auſſi peu développée, que digne d'être entendue ; j'ai penſé dire auſſi parfaitement inacceſſible, ſans un ſecours de ce genre.

Je ne vous envoie pas encore, Monſieur, la traduction que vous avez vue, quoique je l'aye depuis long-temps toute imprimée chez moi, parce que je ne la rends pas encore publique (*n*).

Puiſque nous en parlons, je vous dirai (ce qui pourra vous ſurprendre)

(*n*) C'eſt une traduction de la *République de Platon*. Voyez la Préface de la traduction du même Ouvrage, par le P. *Grou*, Jéſuite. 1762.

que les *Malebranche*, les *Platon*, les *Newton* ſont reculés d'un rang dans mon eſprit. Comment eſt-il poſſible, me direz-vous ? Les *Paracelſe*, les *Van-Helmont*, les *Baſile-Valentin*, les *Raymond-Lulle*, mille autres grands Prêtres de la nature, vrais thaumaturges en plus d'un rang, les ont auſſi fait paſſer derriere eux. Initié par ces derniers maîtres aux plus hauts myſteres de la Médecine, je n'ai pu voir, ſans une vive compaſſion pour mes ſemblables, l'impunité avec laquelle les Héros du *Malade imaginaire* coupent les bourſes, & tuent ceux qui ſe confient en eux. J'ai donc, par un Livre, très-férieuſement averti chacun de prendre garde à ſoi.

Le ſort des hommes n'eſt-il pas déplorable, Monſieur ? Les deux tiers, par leur belle faute, ſont faciles à tromper; & l'habileté du reſte conſiſte preſque uniquement à ſavoir profiter, pour leurs fins, de l'ignorance & de la crédulité publique. Ce que je dis de la Médecine s'applique parfaitement à la Religion. L'une & l'autre ſont-elles reſponſables de l'abus qu'on en fait ? A Dieu ne plaiſe ! puiſque l'homme, ſans elles, eſt ſans contredit de toutes les

créatures la plus misérable. Mais, à parler en général, il est certain qu'elles n'ont point de plus grands ennemis, de plus mauvais serviteurs, dans tous les pays, que les Médecins & les gens d'Eglise.

Ce double paradoxe fait le sujet du Livre nouveau dont je vous parle. Il est en Anglois, sans quoi je me ferois un devoir de vous l'envoyer.

Je vous supplie de m'honorer toujours de votre bienveillance, & de me croire avec une parfaite estime, &c.

P. S. Si vous avez la bonté de donner un mot de Lettre à ce Libraire, ou de dire un mot en sa faveur à M. l'Abbé *Bignon*, vous m'obligerez extrêmement.



LETTRE XLIV.

DE M. CHAUVELIN, GARDE DES SCEAUX, &c.

17 Avril 1732.

JE voudrois, Monſieur, avoir des occaſions plus eſſentielles que celles dont vous me remerciez, pour vous montrer que je ſais toute la juſtice & tous les égards que vous méritez. Je me ferai toujours une gloire & un devoir de m'intéreſſer pour ce qui regarde la République des Lettres, & les perſonnes à qui elle eſt ſi redevable. J'ai à me plaindre de vous de ne vous pas connoître davantage, & je déſire fort que vous mettiez ce reproche à profit pour moi. Ne doutez pas, Monſieur, que je n'aye pour vous tous les ſentimens que vous méritez. CHAUVELIN.



LETTRE

LETTRE XLV.

De M. DE FONTENELLE à M. DE MONTESQUIEU.

DEPUIS que vous courez le monde, Monſieur, c'eſt grand haſard ſi de tous les complimens que j'ai prié qu'on vous fît pour moi, on vous en a fait un ſeul, & il ſeroit fort naturel que vous m'euſſiez à peu près oublié. Mais il ſe préſente une jolie occaſion de vous en faire ſouvenir; je dis jolie au pied de la lettre, jolie aux yeux, & qui plaira certainement aux vôtres. C'eſt pour vous recommander Mademoiſelle *Sallé*, bannie de notre Opéra par *oſtraciſme*. N'allez pas lui dire ce mot-là; elle croiroit que je l'accuſe de quelque choſe d'effroyable, & ſe déſeſpéreroit. Mais il eſt vrai que c'eſt *oſtraciſme* tout pur. La danſe charmante, & ſur-tout les mœurs très-nettes de la petite *Ariſtide*, ont déplu à ſes compagnes, ce qui eſt dans l'ordre, & même aux maîtres, ce qui ſeroit inſenſé, s'ils n'avoient pas eu des maîtreſſes parmi ſes compagnes. Elle

ſe réfugie en *Angleterre*, & vous allez jouir de notre perte: mais je vous avertis que vous n'aurez que ſa danſe; & en vérité ce ſera bien aſſez. Il me vient une penſée. On dit que vous êtes fort bien auprès de la Reine, & je l'euſſe preſque deviné; car il y a long-temps que je ſais combien elle a de goût pour les gens d'eſprit, & combien elle eſt accoutumée à ceux du premier ordre, témoin M. *Newton*; & j'en ai même dit mon ſentiment en parlant de lui (*o*). Si la Reine vouloit faire apprendre à danſer aux Princeſſes ſes filles, par une perſonne propre à leur donner l'air convenable à leur naiſſance, & digne en même temps de cet honneur par ſa conduite, elle ſeroit trop heureuſe

(*o*) » Il fut plus connu que jamais à la Cour » ſous le Roi *Georges*. La Princeſſe de *Galles*, » aujourd'hui Reine d'*Angleterre*, avoit aſſez de » lumieres & de connoiſſances pour interroger » un homme tel que lui, & pour ne pouvoir » être ſatisfaite que par lui. Elle a ſouvent dit » publiquement qu'elle ſe tenoit heureuſe de » vivre de ſon temps, & de le connoître. Dans » combien d'autres ſiècles & dans combien d'au» tres nations auroit-il pu être placé, ſans y » trouver une Princeſſe de *Galles* «? Eloge de M. *Newton*, mort le 20 Mars 1728.

que la fortune lui eût envoyé Mademoiſelle *Sallé*. Enfin je vous demande votre protection pour elle en toute occaſion, ou plutôt je ne vous demande que de la voir un peu, après quoi le reſte ira tout ſeul.

Ne repaſſerez-vous point par ici en allant à *Conſtantinople*, ou à *Iſpaham*, ou à *Pekin?* Vous donneriez beaucoup de joie à tous vos amis, quelque courte qu'elle dût être; & je puis vous aſſurer que j'y ſerois des plus ſenſibles.

LETTRE XLVI.

De M. LE CAT à M. DE FONTENELLE.

Rouen, 1740.

MONSIEUR,

La ville de Rouen commence à avoir honte de ne ſe diſtinguer que par le commerce de ſes Marchands. Les Savans en tout genre, qu'elle a fournis aux plus illuſtres Académies, lui perſuadent qu'elle eſt encore capable d'un commerce plus noble, & non

moins utile. Quelques Amateurs des Sciences ont formé le dessein de réveiller les autres de leur assoupissement. Ils ont commencé à former un jardin de Botanique, dans lequel ils avoient des conférences sur cette matiere. Le nombre des Associés grossissant, on a bâti une belle serre qui a attiré des Curieux, Physiciens, Mathématiciens, Anatomistes, dont la Société s'est enrichie. Bientôt la Botanique est devenue un champ trop resserré pour cette Compagnie. Elle a étendu ses vues à proportion des talens des nouveaux Aggrégés, & peut-être même, car j'ai un peu le droit de le dire, au-delà de ces talens. Enfin elle a conçu le vaste projet de s'ériger en Académie. Elle s'est assemblée à ce dessein ; elle s'est associé de nouveaux Membres ; elle a fait des statuts sur le plan de ceux des Académies de Paris. Elle les a communiqués aux premieres Puissances de la Province, qui leur ont accordé leur approbation & leur protection. Nous voici, Monsieur, à l'époque la plus flatteuse pour notre Académie naissante. Elle a le bonheur de vous avoir pour compatriote, & elle vous compteroit,

ſans doute, au nombre de ſes premiers Membres, ſi votre mérite ne vous eût ouvert une carriere plus digne de vos talens, & plus propre à remplir vos hautes deſtinées. Cette eſpéce d'apothéoſe la conſole. Il lui ſemble qu'elle en partage l'honneur : elle ſe fait gloire de vous invoquer comme ſon Patron. M. *Morand* a bien voulu être le dépoſitaire de ſes ſentimens ; il vous en a fait la confidence, & il nous a aſſuré, Monſieur, que vous receviez favorablement notre priere. Cette nouvelle a répandu la joie parmi nous ; elle y a augmenté l'émulation ; & l'Académie, à ſa rentrée, a commencé par me charger de vous en témoigner ſa très-vive reconnoiſſance. Cette rentrée, Monſieur, n'a pas encore été publique. Nous avons différé celle ci au Jeudi d'après les Rois par deux raiſons. La premiere eſt, qu'après les Rois, il y a plus de monde dans les villes, & que nous pourrons débuter dans une aſſemblée plus nombreuſe, plus choiſie, plus capable de nous établir. La ſeconde & l'eſſentielle eſt, que nous voudrions, avant de débuter, y être autoriſés par le Roi. Notre Compagnie,

Monſieur, a recours là-deſſus à vos avis & à votre protection ; & elle en attend les effets avec la confiance que lui donnent ſes droits ſur vous, & votre dévouement pour toutes les Compagnies Littéraires.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus reſpectueux,

MONSIEUR,

Votre, &c. *LE CAT.*

LETTRE XLVII.

DU MÊME AU MÊME.

Rouen, 15 Août 1743.

MONSIEUR,

Notre Société va enfin recueillir le fruit des ſollicitations que vous avez bien voulu faire pour elle. M. *Nepveu*, Monſieur, m'a annoncé cette nouvelle de votre part, & j'ai communiqué ſa Lettre Mercredi dernier à notre future Académie. Ce ſuccès lui a cauſé une joie d'autant plus grande, qu'elle vous

le doit tout entier ; & elle ſent combien cette circonſtance honore l'époque de ſa fondation. Elle m'a chargé, en l'abſence de M. *de Cildeville* & de M. *de Bettencourt*, de vous aſſurer, Monſieur, de ſa très-vive reconnoiſſance, & de vous ſupplier de vouloir bien achever votre ouvrage. On nous demande un projet de Patentes ; perſonne au monde n'eſt plus capable que vous, Monſieur, de donner un ſemblable projet : nous nous flattons que vous voudrez bien le faire, & nous nous en rapportons entiérement à vous ſur la forme de cet établiſſement. Quant aux dépenſes qui ſeront néceſſaires pour l'expédition des Patentes, nous vous prions, Monſieur, d'avoir la bonté de nous indiquer quelqu'un à qui nous puiſſions faire tenir des fonds.

L'honneur que j'ai, Monſieur, de vous adreſſer les remercîmens de notre Société pour ſon établiſſement, me rappelle que j'ai eu auſſi celui d'entamer avec vous cette glorieuſe affaire. Je compte ces anecdotes entre les plus flatteuſes de ma vie, ſur-tout parce qu'elles m'ont valu le privilége de vous aſſurer des ſentimens pleins de reſpect

& de vénération avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre, &c. LE CAT.

LETTRE XLVIII.

De M. DE BETTENCOURT à M. DE FONTENELLE (p).

Rouen, 23 Août 1743.

MONSIEUR,

L'intérêt de la Patrie m'oblige de recourir à vous. La Société Académique m'a chargé de vous consulter sur ses Réglemens: c'est une composition que j'ai faite avec elle; car elle vouloit vous prier de les rédiger. Pour vous épargner une partie de l'ouvrage, j'en ai fait une esquisse, dans laquelle j'ai suivi le Réglement que vous avez fait

(p) M. *de Bettencourt*, mort depuis, étoit Avocat au Parlement de *Rouen*.

pour l'Académie des Sciences, dans ce qui m'a paru convenir à notre établiſſement. Nous vous ſupplions, Monſieur, d'y donner la derniere forme, & pour cela d'ajouter & de retrancher comme vous le jugerez à propos, après avoir peſé les difficultés que je vais vous expoſer.

Le premier article met l'Académie ſous la protection du Gouverneur de la Province. Nous ſuivons en cela l'exemple des autres Académies de Province : mais je ne ſais s'il en eſt de même de la direction que nous donnons à l'Archevêque, aux deux Premiers Préſidens & à l'Intendant. Nous avons déguiſé ſous ce nom l'admiſſion que nous ferons de ces Meſſieurs aux Aſſemblées académiques, dont nous ne ſaurions en bonne regle leur conteſter l'entrée; & pour ne pas bleſſer les autres Préſidens, qui n'entendent pas le céder aux Intendans, nous n'accordons qu'aux places la diſtinction qui, à le vrai dire, devroit être fondée ſur le mérite des perſonnes. Nous avons penſé encore que cette diſtinction étant faite par le Réglement qui émanera du Roi, on ne peut rien nous im-

puter; car il eſt périlleux de régler les rangs. Au reſte, cette direction n'a rien de réel pour l'exercice, comme vous le verrez par la ſuite des Réglemens, où MM. les Directeurs n'interviennent pour rien : ce qui peut être un défaut, ne devant point y avoir d'office ſans miniſtere. Mais l'autre partie a ſes inconvéniens.

Les Honoraires dont il eſt parlé au ſecond article, ſont d'une ſinguliere eſpece. Ce ſont des Préſidens & Conſeillers qui s'agrégent à l'Académie, & qui viennent aux aſſemblées, comme les volontaires vont au combat, avec cette différence qu'ils jugent des coups & qu'ils n'en portent point. Ces gens ſont faits pour préſider à ce qui ſe fait, comme de pures intelligences, & ne font rien. Cependant une Académie de Province ne pourroit s'en défendre, ſans faire des mécontens. La précaution doit ſeulement en faire limiter le nombre à dix ou douze.

Les Membres ſont au nombre de trente. J'en ai rabattu dix dans mon cabinet. Mes Confreres ont des préſages là-deſſus fort étendus; moi je crois que ce nombre ſera difficile à bien remplir.

Nous sommes actuellement seize, & peut être serions-nous mieux un peu moins; mais je ne dis pas cela tout haut.

Les Adjoints sont des Membres d'expectative & des especes d'Eleves.

Je supprime tout commentaire sur le reste. *Intelligenti, pauca.* C'est à vous qu'il appartient de donner des loix à des établissemens pareils au nôtre; vous avez toujours rempli avec éclat les engagemens que nous sommes sur le point de contracter. Soyez, s'il vous plaît, notre guide, & ayez pour nos Académiciens les bontés d'un pere pour ses enfans. Vous nous avez promis tous les secours qui ne demandent point de mouvement. Vous nous accorderez ceux-ci de votre fauteuil. Je désirerois bien, Monsieur, être encore à portée de vous y rendre des devoirs, & de profiter de votre entretien; mais je suis ici accablé d'affaires, & dans un autre monde dont je n'ai guères d'espérance de sortir. Je dirois volontiers du corps d'Avocats, ce que les dévots disent du corps de péché; *Qui m'en délivrera?* Vous êtes informé de la circonstance où nous nous trou-

vons, & vous ſavez mieux que perſonne combien il faut profiter promptement des bonnes diſpoſitions des Miniſtres.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre, &c. *DE BETTENCOURT.*

P. S. Sur le dernier article qui renferme le mandement de cohertion au Réglement, ne ſeroit-il point à propos que le Roi remît la punition des contrevenans aux quatre Directeurs nommés au premier article?

LETTRE XLIX.

DU MÊME.

De la Forêt de Lyons, 4 Sept. 1743.

MONSIEUR,

J'ai communiqué à mes Confreres les réflexions que vous avez bien voulu m'envoyer ſur notre projet de Régle-

ment; ils vous en remercient très-humblement; & quoique je partiſſe pour la campagne, ils m'ont chargé de la ſuite de cet ouvrage.

Pour prévenir toute difficulté à l'égard des quatre Meſſieurs que nous avions d'abord nommés Directeurs; nous avons fait écrire aux Académies de Dijon, de Grenoble & de Bordeaux, pour ſavoir préciſément comment elles en ont uſé en pareil cas; & nous penſons qu'en nous conformant à ce qu'elles ont fait, nous nous mettrons à couvert de tout reproche. Ainſi cet article ne ſera réglé définitivement qu'après la réponſe que mes Confreres vous feront paſſer, ou qu'ils m'enverront ici à moi-même.

Nous demeurons d'accord de ne point continuer le même Préſident au-delà de ſon année.

Nous nous arrêterons auſſi à la diſtinction des Académiciens d'honneur & des Académiciens de fonction, qui ſe fait mieux ſentir que le mot vague d'honoraires.

Nous réduiſons les Académiciens d'honneur à douze; les Académiciens de fonction à vingt-quatre; ſavoir,

trois Phyficiens, trois Botaniftes, deux Anatomiftes, deux Chymiftes, deux Aftronomes, deux Géomètres, huit pour les différentes parties des Belles-Lettres, & deux Métaphyficiens.

Nous nous remettons à vous de la diftinction à faire des Affociés régnicoles aux Affociés étrangers. Nos Académiciens d'honneur feront en quelque forte nos Affociés régnicoles, & c'eft par cette raifon que nous avions omis la diftinction dont vous parlez.

La réduction de nos Affemblées publiques à une part chaque année, eft bien plus proportionnée à nos forces; & nous nous en tiendrons à la faire après Pâques, auquel temps nous fixerons le commencement de l'année académique, fuivant votre fentiment.

J'avois bien penfé, comme vous, Monfieur, qu'il étoit de la décence que l'Académie établît quelque chofe à la gloire de M. *le Gendre* (*q*); mais la difficulté eft de fe fixer fur ce point. Il y

(*q*) Chanoine & Sous-Chantre de l'Eglife de *Paris*, né à *Rouen*. Il avoit fait à cette Ville un legs de douze cents livres de rente pour le progrès des Arts & des Belles-Lettres. Ce legs fut appliqué à l'Académie.

a de très-grands inconvéniens à en faire la matiere d'un éloge perpétuel, & je me propofois de lui payer ce tribut dans le difcours de notre premiere Affemblée publique, dont j'étois chargé, à mon grand regret. Au refte, cela ne fuffit pas; & il faut quelque chofe qui, en perpétuant la mémoire d'un auffi utile ami des Mufes, invite à l'imiter. Nous ferions donc d'avis de fonder une diftribution de prix en fon nom, qui fe feroit tous les trois ans. Ce prix feroit une médaille de trois cents livres ou environ, convenable au fujet, qui fe donneroit fucceffivement à quelque piece fur un fujet tiré des Sciences ou de la Littérature. On feroit annoncer la matiere un an auparavant. La médiocrité de nos fonds académiques, fur lefquels il y aura à prélever les frais d'un procès affez long, ainfi que le droit d'amortiffement; l'entretien du jardin des plantes, pour lequel nous avons fait plus de deux mille livres d'avances, indépendamment du loyer actuel du terrein; la néceffité même de nous pourvoir des machines & des inftrumens propres aux expériences, ne nous permettront guères d'en faire plus:

& dans le fond, je crois qu'il ne faut nous rien impoſer là-deſſus, que nous ne ſachions préciſément ce qui nous reviendra de net & de liquide du legs de M. *le Gendre*.

On pourroit cependant faire dire un Service tous les ans en mémoire de M. *le Gendre* & des Académiciens morts; mais ceci doit-il faire un article du Réglement, vû qu'il n'eſt point employé dans celui des autres Académies? C'eſt une difficulté qu'on m'a faite; mais je penſe en mon particulier que tout établiſſement public doit avoir quelques marques de Religion.

Dans le premier projet de Réglement, nous devions faire l'éloge de nos morts; mais ce mot d'éloge nous a paru trop fort, & nous l'avons réduit à charger le Secrétaire de la claſſe de faire mention des morts ſur le Regiſtre à la fin de chaque année. Ceci eſt d'autant plus prudent, que nous avons des Membres d'inégales forces, mais qui ayant le mérite d'avoir jetté les fondemens de cet établiſſement, ne peuvent être exclus, qu'ils ne laiſſent en mourant leurs places à d'autres plus dignes peut-être d'être loués.

Sur

Sur le tout, Monſieur, notre Académie ſe rapporte à vos connoiſſances & à vos bontés. Elle ne peut que s'en trouver bien. S'il falloit quelques autres éclairciſſemens ſur notre état, je vous ſupplie de vouloir bien m'en inſtruire ici, où je compte reſter près de deux mois, en mettant ſur l'adreſſe, *à la Forêt de Lyons, par Ecouis.* J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE L.

Du Pape BENOIST XIV (LAMBERTINI) *à M.* DE FONTENELLE.

Roma, 17 Gennaio 1744.

CON noſtra gran conſolazione abbiamo ricevuta la Lettera del Signore Fontanella dei 30 di Dicembre dell' anno paſſato, avendo nella medeſima veduti i più diſtinti contraſegni della ſua bontà verſo di noi, e di quella ancór' perſeverante vivacità d'ingegno, per cui ſi è meritamente reſo ammi-

rabile in tutto il mondo. Noi intanto gli rendiamo diſtinte grazie delle ſue corteſi expreſſioni verſo la noſtra perſona; ei proteſtiamo penetrati da una vera ſtima verſo la ſua; e preghiamo il grande Iddio che la conſervi, e la riempi di tutte le vere felicità e nell'anno corrente, ed in molti altri in avvenire. Il ordine poi ai due ſcrupoli, dai quali ei avviſa d'eſſer agitato; uno di temuta vanità per eſſer conſiderato da noi; e l'altro di non eſſer reſtato totalmente contento della noſtra eſaltazione alla Cattedra di S. Pietro per il damno che ne averebbero reſſentito le lettere, e la ſocietà; riſpondiamo, che ſara aſſai facile aſſolverla e diſpenſarla, quand'ella ſia preparata ad una doveroſa penitenza, che ſara o fra i ſuoi mondi di ritrovacene uno, in cui ſi viva con quella quiete, della quale pur troppo ſiamo affatto privî; o di pregare Iddio per Noi, il che ſara più facile e più ſicuro, accio in quel mondo, in cui per ſua miſericordia ci tiene, ſi degni di dar calma ai noſtri travagli, e di darci quella pace, della quale per altro riconoſciamo di non eſſer meritevoli; e qui abbracciandolo con pienezza di

cuore, diamo a lui, ed a tutta la ſua nobile Compagnia l'Apoſtolica Benedizione.

LETTRE LI.

De M. DE FONTENELLE au Roi de Pologne, *Duc de* Lorraine *& de* Bar, *pour le remercier de la place qu'il lui avoit accordée dans la Société des Sciences & Belles-Lettres de* Nancy.

1751.

SIRE,

Jugez de ma reconnoiſſance de la grace que VOTRE MAJESTÉ m'a faite, en m'accordant une place dans ſon Académie de *Nancy*, par l'idée que j'en ai. Je me crois dans le même cas que ſi l'Empereur *Marc-Aurele* m'avoit admis dans une Compagnie qu'il eût pris ſoin d'établir & de former lui-même. Je ſuis avec le plus profond reſpect, SIRE, de VOTRE MAJESTÉ, &c.

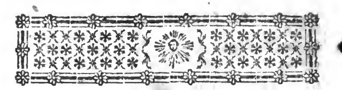


RÉPONSE

Du Roi de Pologne.

MONSIEUR, il n'eſt aucune Académie qui ne s'eſtimât honorée de vous poſſéder. La mienne ſent parfaitement l'avantage qu'elle a de vous compter parmi ſes Membres. Ses deſirs ſe rapportent aux miens. Elle ſouhaite de pouvoir profiter long-temps de vos lumieres, & de voir accomplir à votre égard ce que dit *Horace : Dignum laude virum Muſa vetat mori.* Je ſuis très-véritablement, Monſieur, votre bien affectionné, STANISLAS, Roi.





LETTRES DE MONSIEUR *DE FONTENELLE* AU P. CASTEL, JÉSUITE; *ET* DU P. CASTEL *A M. DE FONTENELLE*.

LETTRE PREMIERE.

De M. DE FONTENELLE au P. CASTEL.

Paris, 7 Août (*r*).



E commence par vous demander pardon, mon Révérend Pere, du longtemps qu'il y a que je dois réponse à votre Lettre du 12 Juillet. Je ne puis juſ-

(*r*) La date de l'année manquoit dans la Lettre originale, & dans quelques-unes des Lettres ſuivantes.

tifier le tort que j'ai à votre égard, qu'en vous disant que je l'ai à l'égard de tout le monde. Je suis très-paresseux pour écrire une lettre; c'est une espece d'aversion naturelle & insensée que j'ai apportée du ventre de ma mere. Cependant j'avois beaucoup de raisons pour vous répondre plus promptement. J'étois fort flatté de ce que vous m'aviez choisi pour me communiquer votre Ouvrage *, & je l'avois lu avec beaucoup de plaisir. J'en ai dit mon sentiment plus en détail au Pere *Gaubil :* mais songez bien que ce n'est que mon sentiment, c'est-à-dire celui d'un très-médiocre Philosophe. Tout l'avantage que je puis avoir, & qui ne laisse pourtant pas que d'être assez rare, c'est que je ne suis prévenu pour aucun systême, & que je ne rejetterai aucune opinion pour être contraire à la mienne. J'ai trouvé beaucoup de vues ingénieuses dans votre projet, peut-être trop : car il me semble que vous avancez beaucoup de choses qui demanderoient à être prouvées plus à la rigueur. Vous traitez des matieres auxquelles tous les Physico-Mathémati-

* Traité de la pesanteur.

ciens s'intéressent, & il faut pour ces gens-là des preuves géométriques, autant qu'il est possible. La derniere idée que vous m'exposez en quatre mots dans votre Lettre, que tous les corps naturels sont des montres bien réglées, peut être vraie, mais dans un sens plus ou moins précis; & ce plus ou moins de précision changera beaucoup la proposition en général. Par exemple, elle est vraie à la rigueur pour les plantes & pour les animaux; mais elle ne l'est pas pour les pierres, si elles ne viennent pas de semence, comme il n'est nullement vraisemblable. Je ne suis guère de votre avis sur la constance de la nature, c'est à-dire, sur la perpétuité de la forme ou constitution présente de l'Univers. Le mouvement est un principe nécessaire de changement, & l'avenir est bien long. Mais je ne m'arrête point à tout cela; je suppose ou que vous le prouverez davantage, ou que vous laisserez pour incertain ce que vous n'aurez pu prouver assez solidement. En général je suis persuadé que ce plan, aussi bien exécuté que je vous sens capable de le faire, vous fera honneur, & même à votre Compagnie.

Comme c'eſt une Compagnie ſavante; il faut bien qu'elle ſuive le cours & le progrès des Sciences, & qu'il en ſorte des Ouvrages qui ſoient dans le goût de la moderne & ſaine Philoſophie. Vous lui rendrez un P. *Pardies*, qui me ſemble avoir été aſſez de votre caractere, & pour le fond des penſées, & même pour l'agrément du ſtyle. Je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE II.

AU MÊME.

10 Janvier 1729.

J'ALLAI chez vous, mon R. Pere, à la fin de l'année derniere, pour vous remercier du préſent dont vous m'avez honoré; mais vous étiez en retraite. Je m'étois arrangé pour y retourner aujourd'hui; car, pour les voyages éloignés, il faut des arrangemens pris d'un peu loin: mais les rues ſont ſi mauvaiſes, que mes porteurs ſe croiroient en droit de me caſſer le cou, pour me punir de les mener ſi loin. Je vous ſouhaite donc la bonne année par écrit

écrit ſimplement, mon Révérend Pere, en attendant que la liberté du commerce ſe rétabliſſe. J'ai lu votre Livre entier avec grand plaiſir, & j'ai été bien flatté d'y trouver mon nom ſi honorablement placé. Cet Ouvrage eſt plein d'eſprit, & je puis vous aſſurer qu'un de nos plus grands Géomètres de l'Académie penſe de même. J'ai bien de l'impatience que nous en raiſonnions enſemble plus à fond ; il le mérite : & je ferai ravi de pouvoir vous marquer la reconnoiſſance que je vous dois, ſans déguiſer en aucune maniere le jugement que j'en porte.

Je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE III.

AU MÊME.

Du 12 Avril.

J'IROIS vous rendre graces, mon Révérend Pere, de votre ſecond Extrait (*c*) que je viens de lire, ſi ce

(*c*) *Des Elémens de la Géométrie de l'Infini*

n'étoit que vous me refusez toujours l'audience quand je vous l'envoie demander, & que d'ailleurs ces jours-ci n'y sont guère propres. Je vous suis très-obligé de la maniere dont vous m'avez traité : elle contente toute ma vanité d'Auteur ; car elle n'est point assez délicate ni assez chatouilleuse pour être blessée le moins du monde de quelques critiques que vous insinuez légèrement & finement. Je n'ai pas présentement le temps de les examiner comme elles le mériteroient : il y en a quelques-unes dont il m'a semblé que la solution se présentoit à moi ; mais à mettre tout au pis, & à suivre une présomption très-raisonnable, qui est de croire que vous avez raison, je me flatte qu'il n'y auroit pas encore grand mal. La fin de ma Préface est très-sincere. Dans votre Journal précédent, le P. D. L. *Maugeraye* (*t*) vous prouve, par un tour subtil & ingénieux, que la somme de la suite $\frac{1}{1}, \frac{1}{2}, \frac{1}{3}$, &c. n'est que finie. Vous ne dites rien sur cela. Je voudrois bien savoir s'il vous a convaincu ; je vous supplie de me le man-

(*t*) Jésuite, & Professeur de Mathématiques au College de Louis le Grand.

der, du moins le *oui* ou le *non*, à moins que quelque raiſon particuliere ne vous en empêche.

J'attends avec impatience votre troiſieme Extrait ; car j'en deviens friand, & je voudrois qu'il y en eût davantage. Je ſuis avec beaucoup de reconnoiſſance & de reſpect, &c.

LETTRE IV.

AU MÊME.

Du 7 Mai.

J'Ai vu M. *Aniſſon*, mon Révérend Pere, qui n'a pas donné dans l'expédient que je lui propoſois pour faire annoncer plutôt mon Livre (*u*). Je vous dirai ſes raiſons en détail, quand j'aurai l'honneur de vous voir. Il me paroît, & il me l'avoue, que ſon peu d'impatience vient de ce qu'il eſt aſſez content du débit. Par parenthèſe, je viens d'en apprendre d'aſſez bonnes nou-

(*u*) *La Géométrie de l'Infini.* Il avoit été imprimé à l'Imprimerie Royale, dont M. *Aniſſon* étoit Directeur.

velles d'*Angleterre*. Il faut donc ſe réſoudre à la lenteur de votre Journal ; j'en ſerai bien récompenſé par la maniere exceſſivement honnête & avantageuſe dont j'y ſerai traité.

Voici encore deux mots ſur notre queſtion, qui la mettent encore, je crois, dans un plus grand jour (*x*). Je ſuis avec beaucoup de reſpect & de reconnoiſſance, &c.

(*x*) C'étoit un petit écrit joint à cette Lettre ſur le même Ouvrage. Nous le ſupprimons, comme étant à la portée de trop peu de Lecteurs.

LETTRE V.

AU MÊME.

3 Août 1728.

QUAND on aura vu, mon Révérend Pere, dans le mois de Juillet dernier du Journal de *Trévoux*, l'Extrait que vous avez fait d'une partie des *Elémens de la Géométrie de l'Infini*, le ſoin extrême que vous avez pris de mettre dans un beau jour, & d'orner de tous

les agrémens de votre ſtyle les choſes du monde les plus ſéches & les plus triſtes, la maniere beaucoup plus qu'honnête dont vous me traitez par-tout, on trouvera fort étrange que je vous écrive ici pour quelqu'autre choſe que pour vous remercier très-vivement, & que je releve une petite critique que vous n'avez fait qu'inſinuer, & que vous aſſaiſonnez même d'une louange ſi forte, que je ne la pourrois pas répéter avec bienſéance. Voilà bien les Auteurs, dira-t-on ; on ne les ſauroit contenter que par des éloges ſans bornes, qu'aucun Auteur ne peut mériter. Il eſt vrai cependant que ce n'eſt point cette exceſſive & miſérable délicateſſe qui me tient ; je voudrois être bien ſûr de n'être tombé que dans la faute dont vous me ſoupçonnez : j'en accorderois même quelques autres pareilles, ſi l'on vouloit ; & je m'en tiendrois quitte à bon marché dans des matieres auſſi neuves & auſſi épineuſes que celles que j'ai eu la témérité d'entreprendre. C'eſt vous, mon Révérend Pere, qui avez voulu, par zèle pour la ſcience, que ce point-là fût éclairci. Vous êtes parfaitement dans la diſpoſition de vous rendre, ſi

j'ai raiſon ; & moi, en ſaiſiſſant cette occaſion de faire voir au Public quel eſt votre caractere, j'agis ſelon les mouvemens de la reconnoiſſance que je vous dois. Je ſais auſſi à quoi votre exemple m'engage ; & que ſi j'ai tort, il faudra en convenir bien nettement.

J'ai poſé dans mon Livre, &c.

Nous ſupprimons le reſte de cette Lettre, qui ne contient que de la Géométrie. M. de Fontenelle *finit de la maniere ſuivante.*

Voilà, mon Révérend Pere, tout ce que j'y ſais, & tout cela me paroît évident. Mais l'évidence qui fait toute la ſûreté de nos jugemens, eſt-on toujours ſûr de l'avoir ? Si vous ne l'avez pas comme moi, je ne ſais plus où j'en ſuis. Tout ce que je ſais, c'eſt que je ſuis avec beaucoup de reſpect & de reconnoiſſance, &c.



LETTRE VI.

AU MÊME.

16 Novembre.

JE ne puis trop vous remercier, mon Révérend Pere, de l'extrême politeſſe que vous avez de me communiquer toujours vos excellens Extraits. Je m'y trouve ſi bien traité en général, que j'en adopterois volontiers toutes les modifications & les reſtrictions, d'autant plus qu'elles ſont toujours tournées d'une maniere fort honnête. Je ne ſerai ni ſurpris ni mortifié que, dans un Ouvrage auſſi gros, auſſi neuf & auſſi épineux, le pied m'ait gliſſé pluſieurs fois. Cependant je vais uſer du droit que vous me donnez de vous faire quelques remontrances.

Il me ſemble que vous n'êtes pas aſſez content de la théorie de la courbure par les ſinus, &c.

On ſupprime encore le détail géométrique dans lequel M. de Fontenelle *entroit ici.*

Dans la pénultiéme ligne de tout l'Extrait, il y a un *peut-être aussi de vérité géométrique*, qui peut avoir un bon sens, dont je n'aurois pas à me plaindre; mais on pourra croire aussi qu'il en a un malin, que je ne crois point du tout qui soit le vôtre. Je ne donne pas les vues dont il s'agit pour absolument démontrées, mais pour très-analogiques, & qui par-là peuvent mériter d'être suivies & examinées.

Je sens bien que vos nouvelles idées sur la Logarithmique partent d'un esprit plein & fécond ; mais ni elles ne sont assez développées pour que je les puisse bien saisir, ni je n'aurois le temps de les examiner, pressé comme je le suis de vous répondre. J'ai été sur ce sujet dans les idées ordinaires, mais je les quitterois avec plaisir pour embrasser les vôtres.

Vous critiquez plusieurs petits articles sur lesquels, à vue de pays, je me crois presque sûr de pouvoir me bien défendre; mais je n'entre point dans ce détail. On n'a pas droit de prétendre que les Journaux ne donnent que des louanges ; & il peut arriver que vos critiques mêmes accréditent davantage

le témoignage avantageux que vous avez la bonté de rendre au Livre en gros.

C'eſt cet *en gros* qui m'intéreſſe le plus ; & je vous prierois, ſi j'oſois, de vouloir bien finir votre troiſieme Extrait par un jugement général, ainſi qu'il ſeroit fort naturel de le faire. C'eſt-là toute l'impreſſion, ou du moins la plus forte, qui reſte à la plupart des Lecteurs. Je ſuis avec beaucoup de reſpect & de reconnoiſſance, &c.

LETTRE VII.

AU MÊME.

Le Lundi *6*.

JE ne puis pas empêcher, mon Révérend Pere, & nulle Puiſſance au monde ne l'empêcheroit, que des Géomètres ne ſe jettent à la traverſe dans notre diſpute, c'eſt-à-dire, ne diſent leur ſentiment ſur une queſtion de Géométrie, qui a fait bruit ; & ſi quelqu'un avoit droit de s'en plaindre, ce ſeroit bien moi, & non pas vous, car ils ſont

tous pour vous contre moi; & je vous déclare que je me rends, après quoi tout est fini. Ils ne m'ont point dit, & il ne m'est point revenu, qu'ils voulussent faire des mémoires; ils ne jugent pas la question assez importante : c'est une chose qu'aucun d'eux ne se souvient d'avoir rencontrée en son chemin, & qui ne vient point dans le calcul; & par-là je me console un peu de ma faute, qui ne tire à conséquence pour aucun mot de mon Livre : mais c'est aussi un nouveau tort pour moi de m'être détourné sans besoin, pour aller chercher cette sotte expression.

Quant à deux autres faits dont vous me parlez, l'un est absolument faux : on ne m'a jamais dit que MM. *Saurin* & *Terrasson* fussent ni dussent être de mon avis; & pour l'autre, que je ne crois pas non plus, je rendrai témoignage, quand vous voudrez, & en telle forme que vous voudrez, que vous avez été le premier, & très-long-temps le seul, qui m'ayez fait des difficultés, & qu'on ne m'a fait ensuite que les vôtres. Mais, mon Révérend Pere, je crois qu'il vaut mieux laisser là tous ces menus faits, que ceux qui les rapportent, rappor-

tent presque toujours très - infidellement. On ne cesseroit de se plaindre, d'accuser, de soupçonner; & la tranquillité de l'esprit est préférable à toutes les *puissances* & à toutes les *racines* possibles de tous les nombres. D'ailleurs, il ne faut pas permettre à toutes ces minuties de nous distraire dans des études sérieuses.

Pour moi, qui suis le seul dont je puisse absolument répondre, je ne cesse de dire que je vous suis extrêmement obligé de la maniere dont vous m'avez traité dans votre premier Extrait de mon Livre, & que dans tout le cours de notre dispute, vos procédés ont été d'une honnêteté, d'une politesse & d'une franchise à n'y pouvoir rien désirer. Mes discours sont toujours sur cela si invariablement les mêmes, que, malgré l'infidélité des rapports, je ne crois pas possible qu'il vous revienne rien qui soit seulement tant soit peu différent. Je suis avec toute la reconnoissance & le respect possibles, Votre, &c.



LETTRES DU P. CASTEL A M. DE FONTENELLE.

LETTRE PREMIERE.

Paris, 20 Mars 1728.

JE suis tout honteux, Monsieur, de n'avoir pu encore vous présenter l'Extrait de votre excellent Ouvrage (*y*): mais plus cet Ouvrage est excellent, plus l'Extrait en doit être fait à loisir; & d'ailleurs la hauteur des matieres, mille tracasseries d'une impression courante, & d'autres occupations indispensables, ralentissent malgré moi le zèle que j'ai pour faire éclater la haute idée que j'ai conçue de cet Ouvrage. Je le dis sans flatterie; c'est le premier où

(*y*) *Les Elémens de la Géométrie de l'Infini.*

l'on ait traité la ſcience géométrique de l'infini. Tous les autres, ſans en excepter M. *de l'Hôpital*, n'en ont traité que l'art, le tâtonnement & la routine du calcul. De ſorte que ſi vous aviez voulu remonter à la Métaphyſique, comme je l'avois toujours eſpéré, je ne vois pas ce qui pourroit manquer à une ſi belle ſcience. Dans l'Ouvrage que je vais donner, & qui devoit paroître depuis quatre mois, j'ai tenté l'aventure, & prétendu déterminer la nature préciſe de cet infini que tous calculent, mais que vous connoiſſez bien mieux qu'eux. Je n'ai entrepris la choſe, qu'à condition que je me flatterois au moins de concilier tous les ſyſtêmes. Il y auroit bien du malheur, ſi, aidé de vos lumieres & de votre politeſſe, je ne pouvois concilier mes principes avec les vôtres. J'entrevois d'ici la conciliation; j'en ai peut-être trop dit, lorſque j'ai avancé & établi dans mon Ouvrage, qu'il n'y avoit point de nombre infini, & que l'étendue ſeule étoit ſuſceptible de ce nom. J'aurois peut-être dit la même choſe, ſi je me fuſſe borné à prétendre que le nombre élevé à l'infini n'étoit plus un nombre, ou même, ſans exclu-

ſion formelle, que le nombre élevé à l'infini étoit une étendue ; que l'étendue étoit l'intégral du nombre, & le nombre la différence de l'étendue ; que le zéro, ou point arithmétique, étoit la différence de l'unité ; l'unité celle du nombre ou de la ligne, la ligne le nombre ou de la ſurface ou du *nombre nombré*, &c. Je ſuis très-impatient de vous mettre mon Ouvrage entre les mains, nommément le morceau de cette métaphyſique. Auſſi n'attendrai-je pas la fin de cette impreſſion, que mille contre-temps retardent d'un jour à l'autre ; & inceſſamment j'aurai l'honneur de vous en envoyer un exemplaire avec l'Extrait, d'autant mieux que je ſais que cet Ouvrage ne vous eſt pas tout à-fait inconnu. Seulement je vous demanderai un peu de grace, afin qu'un ſuffrage comme le vôtre n'étouffe point un Ouvrage encore dans le berceau. Or, preuve que je travaille ſur votre Ouvrage, & que je m'y enfonce même plus que bien d'autres peut-être qui le liſent plus à tête repoſée ; preuve auſſi de la ſincérité avec laquelle je viſe à concilier mes principes avec les vôtres, c'eſt l'idée que je vais avoir l'honneur de vous pro-

poser. Je la roulois depuis long-temps dans mon esprit, &c.

Suit un petit morceau de Géométrie intitulé : Idée d'un calcul différentiel & intégral réduit au calcul purement arithmétique. *Nous le supprimons, comme étant à la portée de trop peu de personnes.*

Après ce morceau, le Pere Castel dit :

Voilà, Monsieur, une partie de mon idée. Vous seul pouvez en sentir l'étendue & l'usage, & voir si elle a ou peut avoir lieu dans le vaste pays de l'infini, dont je m'imagine que vous connoissez tous les recoins, sans en excepter cette idée que vous y avez sans doute trouvée sur vos pas, mais que vous aurez laissée là, ou parce que vous ne l'aurez trouvée bonne à rien, ou parce que vous étiez déja surchargé de butin, & que vous nous laissiez charitablement quelque chose à glaner, pour nous exciter à entrer dans votre nouvelle conquête. Il ne tiendra pas à moi que je n'y entre, & que je n'excite tout le monde à y entrer, pour admirer les beaux établissemens que vous y avez faits. J'ap-

plaudis, Dieu merci, fort volontiers à toute nouveauté heureuse; & je serois fâché qu'on me prévînt ou qu'on me surpassât à cet égard. Il semble que parmi vous on devroit avoir le même zèle pour encourager les Sciences, les Arts, &c. Je suis avec la plus parfaite estime, &c.

LETTRE II.

AU MÊME.

Sans date, mais vraisemblablement de 1728.

J'Ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer mon Livre de Mathématique (z). Je souhaiterois qu'il pût mériter de votre part une petite partie de l'estime que j'ai accordée avec plaisir à votre bel Ouvrage. Mais j'en sens toute la différence. Votre sujet est aussi nouveau que le mien est suranné. Vous avez visé aux grandes découvertes. Pour moi, je ne me suis proposé tout

(z) *Mathématique universelle.*

au plus d'innover que la façon. Vous n'avez écrit que pour les maîtres, & moi pour les plus petits écoliers ; de sorte que c'est plus pour m'acquitter d'un devoir, que pour satisfaire ou piquer en aucune sorte votre curiosité, que je vous fais un présent si peu digne de vous. Il n'y a ici tout au plus d'un peu nouveau en genre de découvertes, que le plan général des Sciences rapportées aux Mathématiques, une certaine exposition naïve des choses, & deux ou trois petits morceaux, comme celui de la Méthode, où je ne jure pas aux paroles de *Descartes*; celui de l'Infini, où je m'éloigne un peu de vos principes ; & celui des Quadratures, où je m'en rapproche un peu pour les pousser plus loin. L'article de la Méthode est, selon moi, le plus considérable. Vos Messieurs me menacent fort depuis deux ans; c'est sur cet article que je les invite à exercer leur critique. Ils sont sûrs d'avoir la galerie pour eux dès l'entrée de la carriere; il n'y a que l'issue que je tâcherai de me réserver. Madame *de Tencin*, par la bonté qu'elle a pour moi, m'exhortoit l'autre jour à regagner ces Messieurs, & me disoit

même que vous étiez de cet avis. Je sens toute la sagesse de ce conseil, & je vous en ai une obligation infinie. Mais je suis une étrange sorte d'homme; au besoin, je le donnerois, & l'ai même donné, il n'y a pas trois mois, à d'autres: mais je doute que je le suive moi-même. Après tout, de quoi s'agit-il ? Pour moi, je ne leur veux aucun mal; & il n'y en a aucun à qui je ne fisse plaisir, s'il daignoit m'y employer. Je ne suis, Dieu merci, ni rancunier, ni mal-faisant; je loue plus volontiers que je ne blâme; & quand je blâme même, c'est un badinage plutôt qu'une poursuite sérieuse. Car une certaine vivacité de style & d'expression feroit croire que je suis fort piqué contre ces Messieurs; il n'en est rien, & je me fais un vrai amusement de tout ce qu'ils peuvent dire ou faire. Il a été même un temps où je pouvois y être plus sensible. Mais désormais il n'y a tout au plus que leur intention dont je pourrois être fâché, & du reste je leur ai de très-grandes obligations. Ils ont bien annoncé mon Livre; de sorte que, sans avoir eu besoin de publier de souscriptions, j'ai trouvé assez de

Souscripteurs pour en faire tous les frais. Ils m'ont procuré bien des amis, la plupart m'ayant dit positivement qu'ils n'avoient voulu me connoître, que parce que ces Messieurs leur avoient dit bien du mal de moi. Ils m'ont averti de me tenir sur mes gardes. S'ils trouvent même des fautes dans mon Livre, chose très-possible, ils m'aideront à en faire l'*errata*. En un mot, j'ai gagné, & je gagnerai toujours à les avoir pour critiques ; & je serois bien-fâché qu'ils m'honorassent assez de leur mépris pour me laisser là, comme ils en laissent tant d'autres à qui ils donnent même des certificats. Il n'y a qu'une de leurs prétentions à quoi je ne souscris pas, qui est qu'ils seront les seuls Juges de mon Ouvrage, & que le Public s'en rapportera à eux, comme si l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la France même, & même Paris, n'avoient point de Géomètres qui les valussent bien. Ces Messieurs sont des particuliers, qui sont membres du Public ; c'est le Public seul que j'ai pris pour Juge de mon Ouvrage, & des Duumvirs j'ai appelé au Peuple. J'entends, Dieu merci, assez cette petite

guerre. Je me ſuis bien gardé de me mettre à la merci de mes Parties pour en être jugé. Cela ſeroit bon, ſi j'avois fait mon Livre dans leur ſtyle; mais je l'ai fait dans le ſtyle commun, tout le monde peut le lire. Si en le liſant on l'entend, je ſuis jugé & abſous; ſi on ne l'entend pas, j'ai manqué mon but. Voilà tout. C'eſt M. le Comte *de Choiſeul*, c'eſt M. le Marquis *de Langhac*, le Duc *de Montfort*, & une foule de jeunes Seigneurs qui ont entendu ce Livre en le liſant, qui ſont Juges, ou pour le moins de bons témoins de mon travail. Je ſuis, &c.

LETTRE III.

AU MÊME (*a*).

EN attendant, Monſieur, que le commerce ſe rétabliſſe, comme vous le dites ſi ingénieuſement, & que mes porteurs, c'eſt-à-dire mes jambes, ne ſoient plus en droit de me caſſer le

(*a*) C'eſt la réponſe à la lettre de M. *de Fontenelle* du 10 Janvier 1729.

cou, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous souhaiter aussi par écrit une bonne année, & de vous remercier de l'honneur que vous avez fait à mon Livre de le lire tout entier. Mais permettez-moi aussi de rabattre un peu de l'éloge que vous lui donnez d'être tout rempli d'esprit. Je ne suis ni assez présomptueux, ni peut-être même assez modeste pour m'en laisser éblouir; & je me flatte qu'à une seconde lecture, s'il m'étoit permis de l'espérer, vous y trouveriez encore plus de géométrie, d'ordre & de méthode, que d'esprit. C'est au moins à quoi j'ai le plus visé; & j'écris trop rapidement, pour croire que l'esprit vienne se nicher dans toutes mes expressions. C'est sans doute un effet de votre politesse & de votre bonté pour moi, de m'avoir prodigué un éloge brillant, n'en ayant pas de plus solide à me donner. Je vous demande pardon, si je suis si difficile sur un article où communément on n'y regarde pas de si près. Vos Messieurs m'ont rendu cet éloge un peu suspect. Ils me louent volontiers de ce côté-là; mais ils croyoient tout perdre, s'ils lâchoient un mot qui me fût favorable

ſur le compte de la Géométrie. Je vous l'ai toujours dit, que j'étois une étrange ſorte d'homme. Car, de me dire qu'il faut mépriſer tout cela, je mépriſe tout & ne néglige rien.

Du reſte, ce n'eſt pas ma faute, ſi vous & vos Meſſieurs vous êtes donné la peine de lire mon Ouvrage pour n'y trouver que de l'eſprit. J'avois eu la précaution de vous avertir que cet Ouvrage ne méritoit pas votre attention, & qu'il n'étoit fait que pour le Peuple. Les Géomètres y trouvent tout au plus de l'eſprit; encore faut-il qu'ils le liſent avec autant de bonne volonté pour moi, que je comprends que vous en avez eu. Le Peuple y trouve de la géométrie. Cela doit être, & mon Ouvrage fait foi que je l'ai prévu, & même prétendu. Un de vos grands Géomètres, qui ſe dit même de mes amis, diſoit l'autre jour, après avoir parcouru ce Livre; *Brevis eſſe laboro, obſcurus fio.* Cela doit être encore. Chacun ſait lire dans ſon Bréviaire. Un Savant daigne-t-il, peut-il, ſait-il, doit-il entendre des choſes ſavantes dites d'un ton populaire? Il trouve mon Livre obſcur, & une douzaine de jeu-

nes enfans y apprennent la Géométrie assez à fond en très-peu de mois. Je puis, de fraîche date, en citer un qui n'est qu'écolier de Seconde, dans laquelle même il excelle, & qui malgré cela n'a mis que trois mois pour en venir tout de suite à faire toutes les opérations du calcul le plus infinitésimal. Je parle toujours par faits : il s'appelle *Montigny* (*b*), & je le donne à l'épreuve. Je vous demande pardon, si je vous entretiens de tout ceci, mais c'est par les entretiens particuliers que je voudrois me dispenser d'en venir à des entretiens publics, où bien sûrement je viendrai, si enfin on ne me laisse en repos, bien résolu de ne m'y tenir qu'autant qu'on m'y laissera; mais tout de bon, & sans la moindre équivoque. Vous savez assez ce qui se passe, pour voir que tout ce que je dis cadre à merveille avec mille je ne sais quoi que je supprime, parce que je suppose que vous les savez.

Avez-vous lu un Livre Anglois (de M. *Cheyne*, je crois), appelé, *Principes philosophiques de la Religion naturelle;*

(*b*) Depuis de l'Académie des Sciences.

& ſavez-vous les bruits qui courent là-deſſus en Angleterre ? Les Anglois trouvent que, dans l'Eloge de M. *Newton*, vous avez trop exalté *Deſcartes* au préjudice de leur Héros. Ces Meſſieurs ne ſont point pour le paſſage unitaire, ni pour les ſuites ; mais ils trouvent beaucoup d'eſprit dans votre ſyſtême.

J'ai reçu des Lettres de Londres, de Zurich, de Bâle, &c. Tous ſont pour $\sqrt[0]{a}=a^{\frac{1}{0}}$. M. *Scheuczer* me charge de vous aſſurer de ſon eſtime. Il m'envoie une Table fort curieuſe des hauteurs du baromètre ſur le mont *Saint-Gothard* pendant pluſieurs mois. Je la mets dans nos Mémoires. Si vous voulez la voir, M. *Scheuczer* me prie de vous la communiquer. M. *Bernouilli* témoigne auſſi beaucoup d'eſtime pour vous. Je doute qu'il ſoit pour les finis ou infinis indéterminables, & les radicaux. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE IV.

AU MÊME (c).

JE vous demande pardon, Monſieur, ſi je ne vous ai pas répondu ſur le champ par votre porteur. Mais je n'ai pas voulu le faire attendre, & j'avois une perſonne toute prête à aller dans vos quartiers. Votre Lettre eſt trop obligeante; il faudra donc que ce ſoit le troiſieme Extrait, puiſque vous le voulez, qui me faſſe mériter une partie de toutes vos politeſſes. Je vous demande pardon, ſi je ſuis ſi lent à faire ces Extraits. Mais je n'ài d'autre excuſe à faire là-deſſus, ſi ce n'eſt que j'en uſe pour moi comme pour vous. Car depuis ſix mois que mon Livre paroît, & depuis plus d'un an que j'aurois pu en avoir fait l'Extrait, à peine paroîtra-t-il le mois prochain, tant je ſuis pareſſeux à cet égard, ou occupé ailleurs. Ne ſoyez pas ſcandaliſé en paſſant, que je donne moi-même l'Extrait

(c) C'eſt la réponſe à la Lettre de M. *de Fontenelle*, du 10 Novembre.

de mon Livre. J'y ai été forcé par la rareté des Géometres ; & du reste je l'ai fait de bonne foi, & en mettant mon nom à la tête, comme vous l'allez voir, dès qu'il paroîtra.

J'avois compté de vous trouver il y a huit jours chez Madame *de Tencin*, qui m'avoit promis de vous prier pour entendre la lecture d'une Comédie du Pere *Brumoy*, votre Compatriote. Cette Piece est jolie, malgré toutes les critiques qu'on en peut faire; & pour les vers & le style ingénieux, je doute que nous en ayons aujourd'hui beaucoup qui puissent lui disputer la préséance. Je souhaiterois fort que vous en jugeassiez par vous-même, & d'avoir cette occasion de vous voir un peu à loisir.

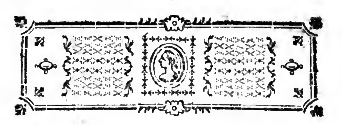
Vous trouvez donc subtil & ingénieux le tour que le Pere *de la Mauge-raye* prend pour prouver une fausseté, comme celle de dire que $1+\frac{1}{2}+\frac{1}{3}$, &c. est finie ? Permettez-moi de vous dire que je n'y trouve que du faux. Si je n'ai rien dit sur cela, c'est que je n'ai pas eu le temps. Car, pour une réponse, je vous assure qu'il en aura deux, une dans notre Journal avec le

temps, & l'autre tout-à-l'heure dans le *Mercure*; car je ne veux point le faire languir. Au reste, ce qu'il attaque là, ne m'appartient pas plus qu'à vous. M. *Bernoulli* en est le premier Auteur; bien d'autres l'ont adopté, & vous-même dans votre Livre. D'ailleurs, ce Révérend Pere attaque votre principe des infinis radicaux, & celui où vous prétendez qu'un infini peut n'avoir qu'un infini du même ordre pour son carré. Vous voyez donc bien qu'il est fort éloigné de me convaincre; & je suis surpris que vous ayez été un moment en suspens, sur l'effet que sa démonstration prétendue pourroit faire sur moi. Je suis plus ferme que cela dans mes principes; & quand je les ai une fois empoignés, j'ai, Dieu merci, la serre bonne. Il faudra bien que ce soit lui qui change sur ce point, comme il a fait sur le fond du paradoxe. Je suis surpris même que vous n'ayez pas vu l'erreur grossiere du calcul où il donne dès l'entrée de son affaire.... C'est pitié que sur des affaires de haute géométrie, on ait affaire à gens qui n'y sont pas initiés. Mais je l'ai dit; ils viennent tous l'un après l'autre, M. *Ger*-

bier, M. *de Louville*, le Pere *de la Maugeraye*, &c. pour se brûler à la chandelle. Pourquoi faut-il que ce soit leur propre expérience qui les détrompe à mon égard? Ils ont tous cru (sur-tout vos Messieurs) que j'allois trop vîte; & les voilà peut-être convaincus, sinon persuadés, que ce sont eux qui vont trop vîte. Je suis avec respect, &c.

Je viens de lire une Lettre de M. *Petit* le Médecin (*d*), qui répond à M. *Voolhouse* (*e*), en disant qu'il ne veut pas y répondre, & qui le traite indignement, & avec une hauteur dont il n'y a nul exemple envers un homme de ce mérite & de cet âge, en disant aussi que les injures sont indignes des honnêtes gens. M. *de Voolhouse* est trop de mes amis pour que je ne vous dise pas là-dessus ma pensée, & que je n'en dise pas même un mot dans l'Extrait que je fais du Livre de M. *Hecquet*.

(*d*) De l'Académie des Sciences.
(*e*) Oculiste.



LETTRES
DE M. DE FONTENELLE
A MONSIEUR
LE CARDINAL DE FLEURY;
AVEC LES RÉPONSES.

Du Cardinal DE FLEURY *à M.* DE FONTENELLE.

Fontainebleau, 2 Oct. 1726.



OTRE compliment, Monsieur, ne m'a point échappé, & il eſt inutile que j'emploie un long diſcours pour vous perſuader du plaiſir qu'il m'a fait. Je crois qu'il ſuffit de vous aſſurei, Monſieur, que rien n'eſt capable d'altérer la ſincere amitié que vous m'avez toujours connue pour vous,

Très-touché de votre laconisme, que tout le monde devroit suivre, hors vous (f).

(f) Ces deux lignes étoient de la main du Cardinal.

De M. DE FONTENELLE au Cardinal DE FLEURY.

4 Novembre 1726.

MONSEIGNEUR,

Mon laconisme va être plus grand que jamais. Je n'ai pas seulement besoin de vous dire sur quel sujet je vous fais mon très-sincere compliment. Je suis avec un profond respect, &c.

RÉPONSE (g).

JE me ferai toujours honneur de vous deviner, quand vous ne vous expliquerez pas clairement; & vos sentimens me sont aussi trop connus pour en douter.

(g) Cette réponse & les suivantes sont toujours sur la Lettre même de M. *de Fontenelle*, que M. le Cardinal lui renvoyoit, & de la main de Son Eminence.

De M. DE FONTENELLE au même.

5 Juin 1727.

MONSEIGNEUR,

Il y avoit excessivement long-temps qu'il ne s'etoit vu une conduite ou une action de Ministre, dont tout le monde sans exception fût content. Je suis, &c.

RÉPONSE.

VOUS donnez le modele des complimens, comme en beaucoup d'autres meilleures choses; & je vous en remercie. Si vous pouvez en établir l'usage, je vous ferai accorder le privilége exclusif.

AU MÊME.

31 Décembre 1727.

MONSEIGNEUR,

Parmi toutes vos dignités, il vous en manque une dont je suis revêtu,

moi; & comme je ſuis bon François, je vous la ſouhaite de tout mon cœur : bien entendu pourtant que j'en jouirai long-temps encore, auſſi bien que quelques ſucceſſeurs que j'aurai. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

JE ne connois point cette nouvelle dignité dont vous êtes revêtu, à moins que ce ne ſoit celle d'être Aûteur des infiniment petits, qui eſt ſi fort au-deſſus de moi, que je ne peux même l'envier, en la reſpectant pourtant beaucoup; toujours *infiniment* flatté, non dans le genre des *petits*, des marques de votre ſouvenir.

AU MÊME.

13 Janvier 1728.

MONSEIGNEUR,

Le mot de l'énigme étoit que je ſuis *Doyen de l'Académie Françoiſe.* C'eſt la dignité que je vous ſouhaitois, & que je vous ſouhaite encore, ſous les

conditions plus amplement expliquées dans ma Lettre. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

DEVENIR Doyen, j'y conſens; mais non de l'être.

AU MÊME.

31 Décembre 1729.

MONSEIGNEUR,

Les vœux que je fais pour Votre Eminence à ce renouvellement d'année, ſont ceux de toute la France; & je veux bien qu'elle ſache qu'en pareille occaſion je me mêle de parler pour elle & en ſon nom. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

JE reçois toujours avec le même plaiſir les aſſurances de votre amitié; & je voudrois pouvoir croire que vous parlez comme chargé de procuration de la France.

De M. le Cardinal DE FLEURY.

Fontainebleau, 3 Juin 1730.

JE vois, Monſieur, par votre Lettre d'hier, les raiſons qui vous engagent à ſonger à vous repoſer (*h*). Je conférerai avec M. *de Maurepas* ſur les moyens de contribuer à votre ſatisfaction ; & je vous prie de croire que je ſerai toujours ravi, lorſque je pourrai vous marquer l'eſtime & la parfaite conſidération, Monſieur, que j'ai pour vous.

De ſa main.

Ce ne ſera qu'avec douleur.

(*h*) M. *de Fontenelle* demanda alors à quitter le Secrétariat de l'Académie des Sciences. Il ne le quitta néanmoins qu'en 1740. *Voyez* les Lettres de M. *de Maurepas*.



De M. DE FONTENELLE au Cardinal DE FLEURY.

31 Décembre 1731.

MONSEIGNEUR,

Ne vous ennuyez pas de mon hommage annuel, si vous ne vous ennuyez de nous rendre heureux. Je suis, &c.

RÉPONSE.

JE voudrois être aussi sûr du dernier que du premier, sur lequel je compte comme venant du cœur, & par conséquent très-agréable; au lieu que l'autre n'est pas si sûr, ou du moins est bien onéreux & bien pénible pour moi.

AU MÊME.

10 Novembre 1735.

MONSEIGNEUR,

Vous savez ce qu'il y a à vous dire sur la nouvelle du jour; je m'en rap-

porte à votre conscience, quelqu'endurcie qu'elle puisse être à ne pas sentir le bien que vous faites. Je suis, &c.

RÉPONSE.

POëte, Devin ou Prophète, sont des synonymes, & je souhaite que cela se vérifie en vous. *Eris mihi magnus Apollo.*

AU MÊME.

10 Juillet 1737.

MONSEIGNEUR,

Il y a justement sept ans que j'obtins de Votre Eminence son agrément pour abdiquer la seule dignité que j'aye en ce monde, celle de Secrétaire de l'Académie des Sciences. Je me rendis cependant aux instances que plusieurs de ces Messieurs me firent pour demeurer, quoiqu'il y entrât peut-être du compliment. Sept années de plus fortifient beaucoup les raisons que j'avois en ce temps-là; il s'en faut bien que tout le monde n'ait une tête à ne se démentir jamais. Quelque différence qu'il y ait

entre la France & l'Académie, je vous renouvelle ma très-humble priere, & suis, &c.

RÉPONSE.

JE m'en remets à ce que M. le Comte *de Maurepas* vous a dit de ma part; vous ne pouvez refuser à la terre votre mere le besoin qu'elle a de vous pour se faire connoître à nous, telle qu'elle est véritablement (*i*).

(*i*) Allusion au voyage de plusieurs Académiciens à l'équateur & au pôle.

AU MÊME.

Premier Janvier 1738.

MONSEIGNEUR,

Le bruit court que Votre Eminence sera l'arbitre de l'Empereur & du Turc. Que ce bruit-là soit faux, il marque tout au moins quelle idée on a de votre Gouvernement, & combien les François, pour le moins, vous souhaitent de bon cœur la bonne année, & bien au-delà. Je suis, &c.

RÉPONSE.

VOUS m'envoyez ſur les bords de l'*Helleſpont*, où je n'ai aucune envie d'aller. C'eſt le Roi ſeul que *la Porte* demande pour Médiateur, & il n'y a rien qui me regarde perſonnellement. Il n'en eſt pas de même, Monſieur, de mes ſentimens pour vous, que je partage avec toute l'*Europe*.

AU MÊME.

23 Mars 1738.

MONSEIGNEUR,

Il y a un mois que j'eus l'honneur d'écrire à Votre Eminence ſur le retour de ſa ſanté, que je croyois parfait, parce que tout le monde qui le ſouhaitoit ardemment, s'étoit trop preſſé de le croire. Grace au Ciel, il n'y a plus d'incertitude. Je vous ſupplie de me reconnoître un ſeul inſtant dans une foule immenſe, & de jetter un coup d'œil ſur la joie dont je ſuis comblé,

& ſur le profond reſpect avec lequel je uis, &c.

RÉPONSE.

MA plume eſt encore un peu languiſſante ; je vous répondrai donc avec mon laconiſme ordinaire, que vous n'êtes pas homme à être jamais confondu dans la foule, & que mes ſentimens pour vous ſeront toujours auſſi diſtingués que vous méritez de l'être en tout genre.

AU MÊME.

12 Octobre 1738.

MONSEIGNEUR,

Les Potentats de l'*Europe* vous font ; ſur le retour de votre ſanté, des complimens que l'on dit qui n'en ſont point, mais qui partent du cœur. Je ſuis perſuadé que l'*Europe* en corps en feroit à Votre Eminence, ſi elle avoit un corps; & apparemment, car je ne veux rien exagérer, ſes trois ſœurs cadettes ſe mettroient de la partie. Oſe-

rai-je ſeulement me montrer, moi qui ne ſuis que, MONSEIGNEUR, de Votre Eminence, le très-humble, &c.

RÉPONSE.

VOUS êtes aſſez initié dans tous les myſteres des quatre parties du monde, & aſſez inſtruit de tout ce qui les regarde, pour parler en leur nom; mais je m'en tiens à vos ſentimens particuliers, comme plus ſinceres, & dont je ſuis plus flatté que de ceux du reſte de l'univers. Recevez-en donc, s'il vous plaît, mes remercîmens, dans le ſtyle laconique dont je me ſers avec vous; mais vous pouvez y donner toute l'étendue que vous voudrez, ſans crainte d'être déſavoué.

AU MÊME.

Premier Janvier 1739.

MONSEIGNEUR,

Je ſouhaite aujourd'hui à la France une année plus exempte d'inquiétudes, que

que celle qu'elle vient d'essuyer. Je suis, &c.

RÉPONSE.

ET moi, je souhaite à la France & à l'Europe Littéraire, la conservation de celui qui en fait le principal ornement, afin qu'on puisse dire de nous deux, que *divisum habemus imperium.*

AU MÊME.

Premier Janvier 1740.

MONSEIGNEUR,

Je vous avertis, si vous ne le savez déja, que l'Europe commence à avoir quelques mouvemens de fievre; & je vous fais d'avance mon compliment sur le plaisir que vous aurez à la traiter dans cette nouvelle année, & à la guérir selon votre méthode ordinaire. Je suis, &c.

RÉPONSE.

UNE forte dose d'ellébore d'*Antycire*, & de quinquina, pour suspendre

la fièvre, & l'empêcher de devenir continue.

Soit communiqué à M. l'Abbé de *Saint-Pierre*, pour appliquer ſon remede univerſel. Joignez-y auſſi votre régime, comme un excellent préſervatif contre tout ce qui peut mettre les humeurs en mouvement. C'eſt tout ce que le *Médecin malgré lui* imagine pour le préſent. Il vous demande la continuation de votre amitié; celle de votre ſanté ne lui eſt pas moins chere.

AU MÊME.

5 Mai 1740.

MONSEIGNEUR,

Il y a dix ans que j'obtins de Votre Eminence la permiſſion par écrit d'abdiquer mon unique dignité de Secrétaire de l'Académie des Sciences. Les raiſons que j'avois alors ſe ſont bien fortifiées, & je vous demande très-humblement & très-ſincérement la confirmation de la même grace. M. le Comte *de Maurepas* eſt informé de tout

le détail de l'affaire, dont je ne crois pas devoir parler ici à Votre Eminence. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

VOus n'êtes qu'un pareſſeux & un libertin; mais il faut de l'indulgence pour ces ſortes de caracteres. Nous verrons.

AU MÊME.

2 Juin 1741.

MONSEIGNEUR,

Je fais mon compliment à Votre Eminence, ſur le contentement de tout le Public. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

VOus êtes aſſez accrédité dans le Public, pour lui donner le ton que vous voulez, & je m'en tiens à ce que vous penſez.

De M. le Cardinal DE FLEURY (*k*).

Iſſy, 22 Août 1741.

JE ne ſens que les *publica incommoda*; qui ſont pour moi des mouches & même des guêpes qui bourdonnent autour de moi ſans me laiſſer aucun repos. J'irois de tout mon cœur à Votre *convivium poeticum*, *grammaticum*, &c. ſi je pouvois diſpoſer de moi; mais je ne ſais jamais, d'une ſemaine à l'autre, ce que je ferai; & vous avez choiſi deux jours qui ſont juſtement ceux où je ſuis le moins libre. Le Mardi eſt deſtiné aux Ambaſſadeurs, & le Mercredi au Conſeil d'Etat. Je me divertirois certainement à votre magnifique repas, ſurtout ſi j'étois à table auprès de vous. Mais comment pourrois-je me juſtifier d'ailleurs auprès des Miniſtres Etrangers, aux fêtes & aux feſtins deſquels je me

(*k*) C'eſt une réponſe à la Lettre que M. *de Fontenelle* lui écrivit, pour l'inviter à un des deux dîners qu'il donna à l'Académie Françoiſe, la cinquantieme année de ſa réception dans cette Compagnie.

ſuis diſpenſé d'aller ? Recevez donc, Monſieur, mes excuſes très-légitimes, & que je ne fais qu'à regret; car je vous aſſure que je ſerois ravi d'être témoin de votre triomphe & du bon appétit de tous nos Confreres Académiciens. Y aura-t-il des jettons? Il ne manqueroit plus que cela à votre magnificence. Je vous prie d'y boire à ma ſanté avec quelque voiſin de bonne compagnie, & d'être perſuadé que je mérite, par mes ſentimens pour vous, l'honneur de votre amitié.



De M. DE FONTENELLE à M. le Cardinal DE FLEURY, en lui envoyant le Discours qu'il prononça dans l'Assemblée publique de l'Académie Françoise le jour de Saint Louis 1741.

4 Septembre 1741.

MONSEIGNEUR,

Le personnage de *Nestor*, que j'ai fait dans cet Ouvrage, m'auroit encore mieux convenu, si ma réception à l'Académie Françoise étoit aussi ancienne; que l'honneur que j'ai d'être connu de vous, & le profond respect avec lequel je suis, &c.

RÉPONSE.

SI j'avois pu assister, comme je l'aurois desiré, à votre réception, j'aurois opiné qu'on vous eût donné une dispense d'âge pour un brevet d'immortalité; je ne dis pas l'académique, car vous en jouissez de votre vivant. *Famâ tui frueris.*

AU MÊME.

31 Décembre 1741.

MONSEIGNEUR,

Les heureuſes nouvelles qui viennent de tous côtés en ce temps-ci, ſont les ſeules étrennes dignes de votre Eminence. Ce ne ſont point des ſouhaits, mais de bons faits bien conditionnés, dont vous aurez le plaiſir de nous voir jouir. Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

JE n'y ai aucun mérite; & je puis dire tout au plus que je n'y ai pas nui, en ne faiſant ni bien ni mal: *ſed nondum ſtatim finis*, dont moult me fâche pour nous & pour toute l'Europe. *Vive Felix* dans l'apathie & l'oiſiveté, mais occupée, dont vous jouiſſez.

AU MÊME.

9 Juillet.

MONSEIGNEUR,

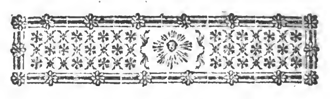
N'eſt-il pas vrai en conſcience, qu'il eſt impoſſible de refuſer la ligne aux nouvelles que j'apprends? Je ſuis, &c.

RÉPONSE.

VOUS réduiſez vos complimens au cinquantieme de ce qu'ils ſont d'ordinaire, & cela n'eſt guère moins utile dans la ſociété que la ſuppreſſion d'un autre cinquantieme.



LETTRES



LETTRES

DE M. DE FONTENELLE

A MADEMOISELLE

DE RAYMOND DE FARCEAUX,

DEPUIS

MADAME DE FORGEVILLE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.



N ſait l'intime & conſtante liaiſon de feu Madame *de Forgeville* (*l*) avec M. *de Fontenelle*, & cela ſuffiroit pour ſon éloge; mais pluſieurs gens de Lettres l'ont connue perſonnellement, & l'ont fait connoître. J'ai ſouvent parlé d'elle dans mes *Mémoires pour ſervir à*

(*l*) Elle mourut à Paris le 6 Octobre 1763, âgée de ſoixante-quatorze ans, de la petite vérole qu'elle n'avoit jamais eue.

l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de M. de Fontenelle ; on peut les consulter. Je n'en citerai que ce mot. C'est, disois-je, après l'avoir nommée pour la premiere fois, page 44, c'est *cette femme respectable à qui M. de Fontenelle a dû la douceur de ses dernieres années, & l'avantage d'être encore heureux à cent ans.* Lui-même disoit alors souvent, qu'*il lui devoit son existence.* Lorsque sa vue se fut affoiblie en 1751, & qu'il ne put plus lire, elle voulut bien être son Lecteur, quoiqu'il fût très-sourd. Elle se rendoit chez lui tous les matins.

Madame *de Forgeville* avoit passé la plus grande partie de sa vie à *Paris*, & le reste à *Rouen* ou à *Vernon.* Elle étoit née auprès de cette derniere ville, & dans une famille distinguée par une ancienne noblesse. M. *de Fontenelle* lui écrivoit souvent lorsqu'elle étoit en Province. Elle avoit gardé quelques-unes de ses Lettres, & elle voulut bien me les donner à la mort de son illustre ami. Elles m'ont paru mériter d'être conservées. On y verra (& c'est le principal motif qui m'engage à les publier, car je ne les donne point comme des pieces d'esprit); on y verra, dis-je,

combien M. *de Fontenelle* étoit capable d'une amitié, ſinon tendre & affectueuſe, du moins ſolide & effective.

Madame *de Forgeville* méritoit bien une pareille amitié. Elle étoit bonne, obligeante, déſintéreſſée, généreuſe; on ne lui a reproché que d'être un peu trop flatteuſe, & il eſt vrai qu'elle cherchoit à plaire. Parlant un jour à M. *de Fontenelle* de ce prétendu défaut, il lui dit qu'on le lui avoit reproché auſſi; mais qu'il s'étoit bien gardé de s'en trop corriger.

Madame *de Forgeville* étoit encore très-ferme, très-courageuſe, très-gaie; & elle avoit eu beſoin de l'être. Sa mere, reſtée veuve de bonne heure, & naturellement proceſſive, avoit fort dérangé les affaires de ſes enfans. Après ſa mort, Madame *de Forgeville* fut d'un grand ſecours à ſes deux freres, dont elle étoit aînée (*m*). Mais, malgré toute ſon activité, toute ſon intelligen-

(*m*) Le cadet, M. le Chevalier *de Farceaux*, mourut, il y a quelques années. L'un & l'autre avoient été Mouſquetaires. L'aîné, qui demeuroit avec ſa ſœur, ne lui a ſurvécu que onze jours, étant mort le 17 du même mois d'Octobre, & de la même maladie, de la petite vérole.

ce, & même l'abandonnement d'une partie de ſes droits, elle ne put leur ſauver que quelques débris d'une fortune qui, avant les procès perdus, ne laiſſoit pas d'être conſidérable. Elle reſta donc preſque ſans bien pendant un aſſez grand nombre d'années, & juſqu'à ſon mariage avec M. *de Forgeville*, ancien Officier des Mouſquetaires gris (*n*), homme très-eſtimable à tous égards, très-aimable même, malgré ſa vieilleſſe, & les infirmités auxquelles il devint ſujet ſur la fin de ſa vie. Auſſi l'aima-t-elle bien ſincerement, & eut-elle pour lui, tandis qu'il vécut, toutes les attentions & tous les ſoins d'une épouſe tendre & vertueuſe.

Aux qualités du cœur & du caractere, Madame *de Forgeville* joignoit un eſprit juſte, naturel, & pourtant aſſez délicat & aſſez fin, tel en un mot qu'il le falloit pour être goûté de M. *de Fontenelle*. On en a la preuve dans le portrait qu'elle avoit fait de ſon ami, & dont il ſe répandit dans le temps pluſieurs copies. Mais comme je doute qu'il

(*n*) Il étoit premier Maréchal des Logis, lorſqu'il ſe retira avec quatre mille livres de penſion, & quinze cens pour ſa veuve.

ait été imprimé, si ce n'est en partie, dans l'éloge de M. *de Fontenelle* par M. *de Fouchy*, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, je le placerai à la suite des Lettres, d'autant plus qu'il en est parlé dans la onzieme. On peut voir ce que j'en ai dit dans mes *Mémoires*, &c. pag. 68, note premiere.

M. *de Fontenelle* étant de l'Académie des Belles-Lettres, M. *le Beau*, Secrétaire perpétuel de cette Compagnie, a fait aussi son éloge; & il n'y a pas oublié Madame *de Forgeville*, *cette amie généreuse*, dit-il, *qui avoit contribué à soutenir sa vieillesse par des soins tendres & assidus*.

Elle étoit aussi mon amie depuis 1735, & sa mémoire me sera toujours infiniment précieuse. Qu'on pardonne à ce sentiment les détails peut-être trop étendus, dans lesquels je suis entré sur son compte.

On sait qu'elle fut, pour un quart, une des quatre Légataires universelles que M. *de Fontenelle* avoit nommées par son testament.



LETTRE PREMIERE.

De M. DE FONTENELLE *à Mademoiselle* DE RAYMOND DE FARCEAUX, *depuis Madame* DE FORGEVILLE.

Premier Décembre 1730.

L'IRONIE est un peu trop forte, Mademoiselle, de me propofer de vous faire écrire par un Secrétaire que je n'ai point, premierement ; mais quand j'en aurois une douzaine, je ne ferois pas trop bon pour faire moi-même cette fonction-là. Je ne favois point votre adreffe, & n'avois garde d'écrire : mais en récompenfe nous parlions fouvent de vous, Madame *de Marfilly* (*o*) & moi ; & vous jugez bien fur quel ton. Nous fommes ravis que vous foyez fi contente du féjour où vous êtes ; & j'en ferois mon compliment à vos hôtes, fi j'avois l'honneur d'être connu d'eux, car je les crois du moins

(*o*) Fille de *Thomas Corneille*, & ainfi coufine germaine de M. *de Fontenelle*, dont la mere étoit fœur de Meffieurs *Corneille*.

auſſi contens que vous ; & c'eſt un grand bonheur que d'avoir dans une campagne aſſez ſolitaire, ſur-tout en hiver, tous les agrémens de votre ſociété. Nous n'eſpérons pas de vous revoir ſi-tôt ; & nous n'oſons nous en plaindre, tant nous ſommes ſages & diſcrets.

Madame *de Marſilly* l'eſt au point de ne pas vouloir condamner tout-à-fait ſon ami ſur ſon procédé ; elle préſume que ce qu'il a fait ne vous regardoit point. Mais vous n'étiez pas ſeule, & il pouvoit avoir des meſures à garder. Elle ſe tient ſûre de ſon cœur à votre égard. Les procédés ſi différens de celui-là, qu'on a ailleurs pour vous, ſont pour vous, & il n'y a pas grande merveille.

Ma vie eſt toujours la même, fort ſimple, fort uniforme, fort exempte d'événemens, à moins que l'on ne compte mon déménagement pour un (*p*). Il a

(*p*) M. *de Fontenelle*, qui avoit long-temps logé au *Palais Royal*, l'avoit quitté pour venir demeurer avec M. *Richer d'Aube*, ſon neveu à la mode de *Bretagne*. M. *d'Aube*, Maître des Requêtes Honoraire, avoit été Intendant de *Soiſſons* & de *Caen*.

effectivement pensé me faire tourner la tête, quoique j'aye été bien secouru; & vous jugerez par-là que ladite tête n'est pas forte.

Je me flatte que vous savez tout ce que j'aurois de plus à vous dire; & je ne vous demande, Mademoiselle, que de n'en pas perdre de souvenir.

LETTRE II.

A LA MÊME.

27 Octobre 1738.

JE suis bien fâché, mais non pas surpris, Madame, de la lésine qu'on vous a faite; sur-tout je suis très-édifié de la maniere dont vous le prenez. Il n'y a rien de plus à y faire; & si j'avois pu imaginer quelque autre chose, je vous l'aurois écrit sur l'heure; car je ne me permets pas d'être paresseux lorsqu'il s'agit de quelque affaire, & sur-tout de ce qui vous regarderoit. Mettez-moi à l'épreuve sur cela, & vous verrez.

Je n'ai rien à répondre à une plainte que vous me faites, sinon que je vous

en remercie de tout mon cœur, quoique je la croye injuste. Elle m'a empêché d'oser montrer votre Lettre à Madame *de Marsilly*, qui me l'a demandée; elle n'auroit pas manqué de gloser.

Adieu, Madame; je suis ravi de vous voir aussi contente que vous l'êtes. Vous le méritez bien par votre façon de penser très-saine, & en vérité rare. Je puis vous assurer que votre bonheur fait une partie du mien.

LETTRE III.

A LA MÊME.

29 Mars 1739.

JE suis étonné, Madame, que vous ne me parliez point du tout d'une Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire vers le commencement de cette année. Elle étoit remarquable, n'eût-elle eu que sa longueur, accident auquel je ne suis pas sujet. Je ne puis pas avoir de scrupule sur l'adresse qui étoit comme sera celle-ci, car je n'en fais pas d'autre.

Pourquoi donc ne m'en avez-vous pas dit un mot?

Des nouvelles, s'il vous plaît, de vos affaires avec Meſſieurs vos freres. Vous êtes à lieu de trouver de bons conſeils; mais je ſuis fort de votre avis. Ne plaidez point pour ce qui ne ſera précisément que juſte. Il faut un certain excès de juſtice pour s'engager dans les horreurs d'un procès.

J'ai eu occaſion de voir des gens de Bureau, à qui j'ai conſulté très à-fond le cas où vous ſerez dans quelque temps. Il faut ſe préſenter très-hardiment, ſans aucune explication. Il faut que ce ſoit quelque bon Militaire de vos amis qui ſe préſente, accoutumé au manége & au détail des Bureaux, à qui l'on ſoit accoutumé auſſi, & qui vous expédie le tout vivement & promptement: après cela, la ſuite ira toute ſeule.

Ce n'eſt pas la peine de vous parler de mon hiver. J'ai toujours été enrhumé, quelquefois aſſez joliment; mais j'ai toujours ſorti, & mené ma vie ordinaire, à quelques petites mignonneries près qu'on m'a fait obſerver, en quoi je ne ſai ſi j'ai bien ou mal fait.

Madame *de Marsilly* s'est bien soutenue, hormis un peu de rhume fort court. Il n'en a pas été de même de sa voisine, qui ne sort point, & est encore sur le grabat, quoique seulement par précaution, mais précaution nécessaire. Je sens très-vivement l'obligation que je vous ai de vouloir bien vous intéresser à cela à cause de moi.

J'en ai beaucoup à M. *de Brevedent*, de se souvenir de moi, & de me donner quelque part à vos entretiens. Vous trouverez bon que je l'en remercie ici. Je vous exhorte tous deux à vouloir bien continuer quand vous n'aurez rien de mieux à dire (*q*).

Voilà une Lettre encore aussi longue que la précédente; ceci ne laisse pas d'avoir sa singularité. Adieu, Madame; car je retranche tout le cérémonial pour vous assurer plus sincere-

(*q*) M. *de Brevedent*, vivant encore, étoit un des meilleurs amis de M. *de Fontenelle*. Il demeure ordinairement à *Rouen*, où Madame *de Forgeville* étoit allée faire un petit voyage. M. *de Brevedent* étoit aussi fort lié avec M. *de la Motte*. On trouvera ci-après une Lettre de lui à Madame *de Forgeville*, écrite après la mort de M. *de Fontenelle*.

ment que je ſuis tout à vous, & de tout mon cœur.

LETTRE IV.

A LA MÊME.

23 Janvier 1740.

JE vous réponds dans le moment, Madame, pour vous détromper le plutôt qu'il m'eſt poſſible des penſées injuſtes que vous avez. Je ne parlai point de vous à mon frere (*r*) dans ma ſeconde Lettre, parce que je voulois répondre à celle que j'avois reçue de vous, & vous ſurprendre en vous déſobéiſſant; car j'étois véritablement charmé & de la Lettre & de la déſenſe, enfin de tout. Il me ſurvint quelques menus tracas d'Académie qui m'occupérent, & m'occupent même encore, & puis le froid qui me rendit pareſſeux; & je différai de jour en jour l'exécution de mon deſſein que j'avois toujours en

(*r*) Chanoine de *Rouen*. Il étoit cadet de M. *de Fontenelle*.

tête. C'eſt dans ce délai trop long que conſiſte tout mon tort ; & je vous en demande pardon de tout mon cœur. Je ne me ſuis point vanté de votre premiere Lettre à Madame *de Marſilly*, parce que je ſus que vous ne lui aviez point écrit, & qu'il auroit fallu la lui montrer. En cela je crois avoir très-bien fait; par conſéquent je ne me vanterai pas non plus de la Lettre d'hier. Ainſi je vous avertis de traiter avec elle ſur ce pied-là.

Apprenez-moi, s'il vous plaît, des nouvelles de vos affaires avec Meſſieurs vos freres, comment tout cela va; & ſi vous voulez, j'en inſtruirai Madame *de Marſilly*, & lui montrerai alors vos Lettres.

Je vous ſuis très-obligé de vous ſouvenir de moi avec M. *de Brevedent*. C'eſt un des hommes du monde qui naturellement me plaît le plus; & comme j'ai cru ſentir qu'il penſoit obligeamment ſur mon compte, je ſuis bien aiſe d'être entre vos mains à tous deux. Vous voyez bien, Madame, que je n'aurois pas la hardieſſe de compter ſi ſûrement ſur vos bontés, ſi je ne croyois les mériter un peu par mes ſentimens : ils ſont

trop bien fondés sur la connoissance que j'ai de vous, pour pouvoir jamais se démentir.

Voilà, sans reproche, une des plus longues Lettres que j'aye écrites depuis long-temps.

LETTRE V.

A LA MÊME.

29 Mai 1740.

JE songeois à vous écrire incessamment, Madame, & j'avois une véritable envie de savoir de vos nouvelles, & en particulier sur vos affaires, lorsque M. *de Mariotte* (*s*) vint chez moi de votre part, & me fit très-grand plaisir; premierement, parce qu'il venoit de votre part : c'est une attention très-flatteuse que vous aviez pour moi, & que je sens jusqu'au fond du cœur; en second lieu, parce qu'il m'apprit que votre accommodement généreux avec Messieurs vos freres étoit fait, & que vous

(*s*) De l'Académie des Jeux floraux.

en étiez fort contente. Cet article-là me touche encore beaucoup. Je vous en fais le plus ſincere compliment du monde, & à peine pourrez-vous en avoir plus de joie que moi. Il y a encore plus, du moins pour moi; vous revenez, à ce que m'a dit M. *de Mariotte*, & en effet cela eſt néceſſaire pour l'affaire qui vous reſte ici. Si elle ſe paſſe comme je crois qu'elle ſe paſſera & qu'elle le doit, je vous déclare que je ſerai parfaitement content ſur tout ce qui vous regarde. Venez donc, & finiſſons cela; j'en ai une vraie impatience.

Ce M. *de Mariotte*, qui me dit tant de bonnes nouvelles, je vous dirai que je le goûte fort. Je ne ſais ſi c'eſt à cauſe de cela; je ne le crois pourtant pas tout-à-fait. Je lui ſens d'ailleurs bien de l'eſprit, & un fond d'eſprit de réflexion qui me plaît naturellement.

Madame *de Marſilly* ſe porte toujours bien. *Javotte* (*t*) eſt toujours bien grande; il me ſemble que l'eſprit lui vient, quoique ce ne ſoit pas encore comme il vient aux filles. Mais ne voilà-t-il pas que je vais dire des ſottiſes, ſi je ne

(*t*) Mademoiſelle *de Marſilly*, arriere-petite-fille de *T. Corneille*.

coupe court ! Adieu donc, Madame; vous ſavez avec quels ſentimens je ſuis à vous, ou bien vous auriez un tort inexcuſable.

LETTRE VI.

A LA MÊME.

23 Janvier 1741.

JE vous demande pardon, Madame, de n'avoir pas eu l'honneur de répondre plutôt à la plus obligeante & à la plus aimable Lettre du monde. Elle n'étoit pas arrivée ici, que vous avez dû ſavoir à *Vernon* combien notre déluge, quoique fort étendu, avoit été innocent, du moins à l'égard des perſonnes. On en parloit beaucoup; il fourniſſoit à la converſation, mais on étoit en ſûreté. Je me trouvai dans ma maiſon de *plaiſance* (*u*) le ſoir du jour de Noël. Les eaux croiſſoient à chaque moment. Je ne pouvois rentrer chez moi qu'en paſſant ſur des planches

(*u*) Chez Madame *de Tencin.*

aſſez

affez défagréables pendant la nuit. On envoya d'autorité chercher ma robe de chambre & mon bonnet de nuit, & je couchai là.

Je n'en fortis point jufqu'au premier jour de l'an, que les eaux me rendirent ma liberté, dont je me paffois fort bien. Madame *de Marfilly*, que je ne voyois point pendant ce temps-là, fe tira affez bien d'affaire avec la Dame du premier, mais non fans quelques inquiétudes pour moi, qui pouvoient n'être pas abfolument néceffaires. Voilà toute mon hiftoire. Excufez-en la longueur; mais le plaifir de vous entretenir m'a emporté.

Parlez-moi, s'il vous plaît, de votre retour d'auffi loin que vous pourrez le prévoir; cela me fera toujours une perfpective agréable.

Adieu, Madame. Je me flatte que vous n'ignorez pas combien je vous fuis fincerement & tendrement attaché.



LETTRE VII.

A LA MÊME.

31 Novembre 1741.

MADAME *de Tencin*, Madame, est est fort en liaison avec M. le Cardinal *de Rohan*, & je n'ai rien de mieux auprès de lui. Je me suis adressé à elle, votre Lettre à la main, que je me doutois bien qui seroit un bon passeport. Elle l'a en effet trouvée fort jolie; & il ne tiendra pas à cela que notre affaire ne réussisse. Mais Madame *de Tencin* la savoit déja par cœur; elle en avoit entendu parler au Cardinal, qui n'est pas lui-même bien persuadé de la bonté de son droit, & ne veut point, lui qui est Evêque, attaquer le droit des Evêques sans beaucoup de raison. On croit qu'il ne se trouve point de Bulles de Papes pour l'exemption que vous prétendez. Cependant on envoie à *Saverne* votre Lettre au Cardinal, bien appuyée. C'est son affaire aussi-bien que la vôtre; & s'il ne suit pas son propre inté-

rêt, on ne peut guère se plaindre de lui. Je vous ferai savoir sa réponse dès que je l'aurai.

Vous savez peut-être déja, Madame, la mort de mon frere, arrivée il y a précisément huit jours. Elle fut très-imprévue & très-douce, vraie mort de prédestiné. Je ne doute point que vous ne preniez part à mon affliction, car je me flatte de votre amitié; & c'est un bien que je tâcherai toujours de mériter & de conserver.

Mes respects, s'il vous plaît, Madame, à Messieurs vos freres. Je ne vous dis rien de Madame *de Marsilly*, parce que je ne l'ai pas vue depuis que j'ai reçu votre Lettre : mais elle se porte bien, & *Javotte* encore mieux; elle engraisse à vue d'œil, & il me semble qu'elle recevroit un bon mari avec assez de résignation. Vous devriez bien lui en trouver un dans vos cantons, où seront ses domaines.



LETTRE VIII.

A LA MÊME.

3 Décembre 1741.

J'AI vu M. l'Abbé *Barbier* (*x*), Madame, l'ai entretenu à fond de votre affaire, & lui ai laissé votre grand Mémoire. Il est parfaitement instruit de tout, & mieux que vous, sans vous offenser; il y est même intéressé par une sœur qu'il a dans votre Abbaye ou Hôpital, & il honore extrêmement Madame l'Abbesse, dont il m'a dit mille biens. L'affaire est en négociation entre les deux Prélats, qui tous deux sont honnêtes gens, Dieu merci, & entendront raison. Il n'y a rien à faire pour vous à tout cela. Tous les titres paroîtront en personne, au lieu que vous ne faites que les alléguer, comme il plaît à Dieu, dans des Mémoires qui n'ont nulle autorité. Tout sera examiné & discuté. Reposons-nous en attendant;

(*x*) Secrétaire de M. le Cardinal *de Rohan*.

mais ne laiſſez pas de cultiver toujours M. l'Abbé *Barbier*, ou par vous-même, ou par Madame ſa ſœur. Je ne verrai point ſur cela M. le Cardinal *de Rohan*, ni ne lui ferai parler; cela ſeroit parfaitement inutile & mal-à-propos.

Paſſerez-vous votre hiver, Madame, hors de ce pays-ci ? Il me ſemble que vous en prenez le train. Vous attendez peut-être à voir quel tour prendront les affaires générales, d'où dépendent aſſez celles des particuliers. Je ne condamnerois pas trop cette conduite; mais je ſerois bien fâché d'être ſi long-temps ſans revoir le coin de votre feu. Adieu, Madame; je me flatte de n'avoir pas beſoin de finir avec vous, ni par le cérémonial ordinaire, ni par des tours agréables & recherchés.

LETTRE IX.

A LA MÊME.

22 Juillet 1743.

J'ÉTOIS déja, Madame, extrêmement touché du ſoin que vous preniez d'envoyer ſavoir de mes nouvelles de temps

en temps, & de ne vous en pas laſſer, par recevoir toujours la même réponſe, que je me porte à merveille. Il étoit impoſſible que je n'euſſe toute la reconnoiſſance imaginable d'une attention ſi flatteuſe; & pour y mettre le comble, je reçois de vous au commencement de ce mois la plus obligeante Lettre du monde, à laquelle vous me diſpenſez même de répondre, pour en uſer plus poliment avec ma maudite pareſſe. Mais, Madame, il s'en faut bien qu'elle n'aille juſques-là; & ſi elle étoit capable d'une ſi noire ingratitude, je ne ſais ce que je ne ferois pas pour la punir. Je crois, Dieu me pardonne, que j'écrirois autant qu'un brave Commandant d'un arriere-ban de Province, qui écrivoit tous les premiers jours de l'an à tous ceux dont il ſavoit ſeulement le nom, du nombre deſquels j'étois, pour mes péchés.

J'ai été fort frappé d'un trait de votre Lettre, *que la raiſon éclaire, mais qu'elle ne conduit pas.* Je ne le donnerois pas pour un des plus fins de *la Rochefoucauld;* & ſi je travaillois encore pour le Public, & que vous euſſiez la généroſité de me le donner en pur don, je

ferois ravi de pouvoir m'en parer en quelque occasion qui en fût digne.

Avez-vous donné de vos nouvelles tout auprès de moi (*y*) ? J'ai peur que non, & je n'ose trop le demander. Je ferois fâché de *non*, par plusieurs raisons. Un petit mot d'éclairciſſement, s'il vous plaît, autant que cela se pourra ; je me flatte que vous connoiſſez ma discrétion. Je me flatte auſſi, Madame, que vous savez combien je vous suis sincerement attaché, & que je ne manquerai jamais les occaſions de vous en donner de nouvelles preuves.

(*y*) A Madame *de Marſilly*.

LETTRE X.

A LA MÊME.

17 Juillet 1745.

IL y a déja quelque temps, Madame, que vous avez reçu une réponse sur l'affaire à laquelle vous aviez la bonté de vous intéreſſer. Il n'eſt donc plus question d'en parler; & il ne me reſte qu'à

vous remercier en mon particulier de toutes vos bontés pour moi, mais auſſi vivement qu'elles le méritent. Je puis bien vous aſſurer que j'en ſens tout le prix, & le ſentirai toujours; mais je ne l'écrirai peut-être pas auſſi ſouvent que je devrois, & vous avez même la bonté de me promettre de l'indulgence ſur cet article. C'eſt tout ce qu'on peut faire de plus touchant pour un déteſtable pareſſeux, endurci dans ſon vice par une très-longue ſuite d'années. J'éprouve encore par d'autres endroits ces inconvéniens de ladite *ſuite*, & les tolere le mieux que je puis; mais à la fin je ne ſerai pas le plus fort: ce ſot diſcours-là même que je vous tiens en eſt un effet, & je vous en demande pardon; du moins eſt-il bien sûr que les ſentimens que je vous dois ne s'en affoibliſſent pas, & que perſonne ne vous eſt plus acquis que moi.



LETTRE XI.

A LA MÊME.

29 Juillet 1745.

VOUS voyez, Madame, qu'il ne faut pas avoir trop de bonté pour moi, & que je ſais bien en abuſer. En vérité, il eſt honteux que je vous aie obéi ſi exactement ſur la défenſe que vous me faiſiez de vous écrire. Il eſt vrai que cela avoit l'air de vous obéir, & par conſéquent très-bon air de ce côté-là ; mais ne voyois-je pas bien que c'étoit une ironie piquante ſur ma maudite pareſſe, & ne devois-je pas m'en reſſentir, & repouſſer l'ironie en vous écrivant bien vîte ? C'étoit bien là auſſi mon premier deſſein : l'exécution en auroit dû être prompte ; mais de jour en jour il s'y eſt toujours préſenté quelque obſtacle, qui n'en auroit pas été un pour un honnête homme, mais qui ſuffiſoit pour un infame pareſſeux. Ce qui me juſtifie un peu, c'eſt que s'il étoit queſ-

tion de la moindre affaire qui vous regardât, oh! non-seulement j'écrirois, mais j'agirois, j'irois, je viendrois; on n'a pas un vice dans toute sa perfection, non plus qu'une vertu.

Je vous suis très sérieusement & très-tendrement obligé, Madame, de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Elle est toujours à peu près la même, & je ne baisse jusqu'à présent que par degrés assez peu sensibles. Je serois un ingrat, si je me plaignois de la nature à cet égard. On me prêche de tous côtés la sobriété, que je pratique peu: mais la gourmandise est encore pour moi un vice incurable aussi-bien que la paresse. Ces deux-là mises ensemble font un joli caractere; c'est dommage que vous les ayez oubliées dans ce portrait qui a tant fait d'honneur à Mademoiselle *le Couvreur* (z).

Il m'est arrivé une *Javotte* seconde (a), qui en vérité est jolie aussi; elle sent un peu *Saint-Cyr*: mais cela

(z) Célebre Actrice de la Comédie Françoise. On le lui avoit attribué.

(a) Mademoiselle *de Martinville*, sœur de Mademoiselle *de Marsilly*. Elle sortoit de *Saint-Cyr*.

ne ſe pouvoit pas autrement ; & je ſuis bien trompé, ſi ces apparences-là ne cachent quelque choſe de fort aimable. Je ne ſerai point content qu'il ne coure par-tout Paris l'hiſtoire ſcandaleuſe & incroyable de deux ſœurs, jeunes & jolies, qui ſe ſeront décoîffées pour moi.

On m'a dit qu'il falloit toujours vous écrire chez Meſſieurs vos freres, quand même vous n'y feriez pas. Si cette Lettre ci vous y trouve, je vous prie de me permettre de les aſſurer ici de mes reſpects. Pour vous, Madame, je me flatte que vous êtes bien ſûre de mon tendre & inviolable attachement.

LETTRE XII.

A LA MÊME.

2 Janvier 1746.

QUELQUE infame pareſſeux que je ſois en fait de Lettres, je ne puis réſiſter, Madame, à celle que je reçois de vous, & j'y réponds dans le moment. Malgré mon endurciſſement

dans le péché, je me reprochois déja depuis assez long-temps l'abus que je faisois de votre excès de bonté. Il est vrai que je savois de vos nouvelles, & que je ne manquois jamais de m'en informer à ceux qui pouvoient m'en apprendre; mais cela suffisoit-il? Oh que non: & quel tort n'avois-je pas encore? Je vous demande donc pardon, Madame, & à deux genoux; ce seront-là vos étrennes, quoique peu dignes de vous. Je suis un malheureux, indigne de vivre, mais qui ne puis pas me passer de votre amitié, que j'espere pouvoir mériter d'ailleurs. Vous m'en avez flatté, & c'est un bien qui me sera toujours très-précieux.

LETTRE XIII.

A LA MÊME.

25 Septembre 1746.

J'Ai assez fait, Madame, mon personnage de paresseux. J'ai voulu par politique le faire même à votre égard, afin que personne ne se crût plus en

droit de se plaindre. Mais enfin il est temps que cela finisse, & que je réponde à la plus obligeante Lettre du monde que j'ai reçue de vous. Je vous prie de ne pas douter un moment que je ne la sente comme je dois; & en tout cas, je vous en convaincrois tôt ou tard.

Je n'ai point de nouvelles à vous donner sur ma santé; c'est toujours la même chose, & je suis seulement étonné que ce soit si long-temps la même chose; car il faut pourtant, &c. mais je ne veux pas insister là-dessus.

Mes filles (*b*) sont, comme vous savez, hors de chez elles, sur une branche qui s'est trouvée-là par hazard pour les recevoir, mais parfaitement libres, & peut-être trop; peut-être sentent-elles déja les inconvéniens de ce qu'elles ont tant souhaité. Pour vous, Madame, je vous conseille, mais très-sérieusement, d'achever joyeusement votre automne, comme vous l'avez commencée; & quand vous jugerez à propos de revenir ici, comptez que vous y serez reçue dans la grande perfection.

(*b*) Mesdemoiselles *de Marsilly*. Leur aïeule, Madame *de Marsilly*, venoit de mourir.

PORTRAIT
DE M. DE FONTENELLE,

Par feu Madame DE FORGEVILLE, *en* 1726.

LES personnes ignorées sont trop peu d'honneur à celles dont elles parlent, pour que j'ose mettre au grand jour ce que je pense de M. *de Fontenelle*; mais je ne puis me refuser en secret le plaisir de le peindre ici tel qu'il me paroît.

Sa physionomie annonce d'abord son esprit; un air du monde répandu dans toute sa personne, le rend aimable dans toutes ses actions.

Les agrémens de l'esprit en excluent souvent les parties essentielles. M. *de Fontenelle* rassemble tout ce qui fait aimer & respecter. La probité, la droiture, l'équité composent son caractere; une imagination vive, brillante, des tours fins, délicats, des expressions nouvelles, & toujours heureuses, en

ſont l'ornement. Son cœur eſt pur, ſes procédés ſont nets, ſa conduite uniforme, & par-tout des principes.

Exigeant peu, juſtifiant ou excuſant tout; ſaiſiſſant toujours le bon, & abandonnant ſi fort le mauvais, que l'on pourroit douter s'il l'a apperçu; difficile à acquérir, mais plus difficile à perdre; exact en amitié, ſcrupuleux en amour, l'honnête homme n'eſt négligé nulle part: propre aux commerces les plus délicats, quoique les délices des Savans; modeſte dans ſes diſcours, ſimple dans ſes actions; la ſupériorité de ſon mérite ſe montre, mais il ne la fait jamais ſentir.

De pareilles diſpoſitions perſuadent aiſément le calme dans ſon ame; auſſi la poſſede-t-il ſi fort en paix, que toute la malignité de l'envie n'a point eu encore le pouvoir de l'altérer. Enfin l'on pourroit dire de lui ce qui a déja été dit d'un autre grand homme (c), qu'il honore l'humanité.

(c) M. *de Turenne.*



LETTRE.

De M. DE BREVEDENT *à Madame* DE FORGEVILLE, *qui lui avoit demandé de la part de M. l'Abbé* Trublet, *s'il n'avoit point quelques Lettres de M.* de Fontenelle (*d*).

11 Mars 1758.

JE ne vous ai point cru en l'autre monde, Madame; j'ai ſu au contraire par tout ce qui a parlé de vous, combien vous faiſiez d'honneur à celui-ci. J'ai ſeulement penſé qu'auſſi touchée que vous l'avez été de la plus grande des pertes, il vous reſtoit peu de ſenſibilité pour tout ce qui étoit incapable de la réparer. Vous jugez bien, par ce ſentiment, que l'apparence de

(*d*) J'ai cru pouvoir placer cette Lettre à la ſuite de celles de M. *de Fontenelle* à Madame *de Forgeville*, parce qu'elle m'a paru propre à juſtifier ce qu'on y a lu ſur M. *de Brevedent*. Quoique je le faſſe ſans lui en avoir demandé la permiſſion, je me flatte qu'il ne le trouvera point mauvais.

votre oubli m'a bien plus engagé à vous plaindre, que porté à me plaindre de vous. Je ſuis bien plus flatté qu'il ne me feroit poſſible de l'exprimer, du ſouvenir que la vue de M. *de Brou* (*e*) vous a rappelé. Je vois que je n'ai rien perdu de cette bonté dont vous m'honoriez, & qui, en vérité, eſt & ſera toute ma vie un des principaux biens qui m'en puiſſent rendre la durée agréable. J'y compte ſi fort, ſur la parole que vous daignez m'en renouveller, que j'oſe vous prier, malgré votre averſion pour l'écriture, de me donner quelquefois de vos nouvelles. Vous ne ſauriez faire cette grace à qui que ce pût être qui s'intéreſſât plus ſincérement que moi à tous les détails de ce qui regarde & votre ſanté & vos plaiſirs; car il en faut chercher, & il ne feroit point du tout ſage de s'abandonner à tout le dégoût que peut inſpirer la privation d'une ſociété trop délicieuſe, puiſqu'elle ne devoit pas toujours durer.

Je ne puis rien fournir à M. l'Abbé *Trublet*, n'ayant jamais été ni pu pré-

(*e*) Alors Intendant de *Rouen*, mort depuis de la petite vérole.

tendre à être en commerce de Lettres avec M. *de Fontenelle*. Eh, bon Dieu ! je n'aurois eu garde d'en abuſer à ce point, quand même j'aurois pu penſer qu'il auroit eu aſſez de complaiſance pour ma vanité, pour s'y prêter juſqu'à ce degré. J'ai aſſurément toujours trop reſpecté ſes occupations, & même ſon loiſir. Ah ! perſonne, je crois, perſonne, hors vous & moi, n'a été rempli pour cet admirable homme, de toute la vénération qui lui étoit dûe.

Aſſurez, je vous ſupplie, M. l'Abbé *Trublet* de, &c. Si je ne puis contribuer en rien à ce qu'il fera pour ſon illuſtre ami, je puis bien l'aſſurer que nul autre que moi ne jouira avec plus de ſenſibilité de tout ce que promet au Public l'idée qu'on a de lui, & de l'amitié qui le guide.

Je vous fais mon ſincere compliment d'avoir, après votre malheur, trouvé une amie comme Madame *Geoffrin*; c'eſt aſſurément le ſecours le plus digne de votre douloureuſe ſituation & de votre cœur.

Madame ** a été d'une ſenſibilité à l'honneur de votre ſouvenir, dont tout autre que moi pourroit être ſur-

pris ; mais elle m'a vainement chargé de vous l'exprimer. Ferois-je mieux pour les autres que pour moi ? Suppléez donc toujours à tout, puiſque vous réduiſez les gens à des ſentimens au-deſſus de l'expreſſion.

LETTRE

De M. DE FONTENELLE *ſur* Eléonore d'Yvrée, *ou* les malheurs de l'Amour, *petit Roman de Mademoiſelle* Bernard, *imprimé pour la premiere fois en* 1687. *La Lettre de M.* de Fontenelle *parut dans le Mercure de Septembre de la même année* (*f*).

QUE donneriez vous, Madame, à un homme qui vous apprendroit que, ſelon toutes les apparences, le

(*f*) On ſait les liaiſons de M. *de Fontenelle* avec Mademoiſelle *Bernard*, née comme lui à *Rouen*. Il l'aida dans pluſieurs de ſes Ouvrages. On peut voir ſon article dans le *Moreri*, & ce que M. l'Abbé *Trublet* a dit d'elle dans ſes *Mémoires ſur M. de Fontenelle*, pag. 24 & 301. Après *Éléonore d'Yvrée*, Mademoiſelle *Bernard* publia deux autres Romans, *le Comte d'Amboiſe*

goût des Romans va se rétablir ? Je suis assuré que vous recevriez avec plaisir une pareille nouvelle, & c'est moi qui serai assez heureux pour vous la porter. Nous nous imaginions que le siècle avoit perdu ce goût-là ; nous croyions l'avoir perdu nous-mêmes; mais il est aisé de voir d'où cela venoit. On ne faisoit plus de Romans, & le goût périssoit, faute de sujets sur quoi il pût s'exercer. Je viens de faire une lecture qui m'a rendu l'ancienne vivacité que j'ai eue pour ces sortes d'Ouvrages, & que j'espere qui réveillera aussi la vôtre. Je vous parle d'*Eléonore d'Yvrée* que je vous envoie. C'est un petit sujet peu chargé d'intrigues, mais où les sentimens sont traités avec toute la finesse possible. Or, sans prétendre ravaler le mérite qu'il y a à bien nouer une intrigue, & à disposer les

& *Inès de Cordoue*. Ils eurent encore beaucoup de succès, le premier sur-tout ; & ils ont été souvent réimprimés depuis, soit séparément, soit en différens Recueils d'Ouvrages du même genre. La finesse dans les pensées & la délicatesse dans les sentimens, en font le principal caractere. Comme c'est aussi celui de M. *de Fontenelle*, on a toujours cru qu'il y avoit eu quelque part ; & il n'en disconvenoit pas avec ses amis particuliers.

événemens de forte qu'il en résulte de certains effets surprenans, je vous avoue que je suis beaucoup plus touché de voir régner dans un Roman une certaine science du cœur, telle qu'elle est, par exemple, dans *la Princesse de Cleves*. Le merveilleux des incidens me frappe une fois ou deux, & puis me rebute; au lieu que les peintures fidelles de la nature, & sur-tout celles de certains mouvemens du cœur presque imperceptibles, à cause de leur délicatesse, ont un droit de plaire qu'elles ne perdent jamais. On ne sent, dans les aventures, que l'effort de l'imagination de l'Auteur; & dans les choses de passion, ce n'est que la nature seule qui se fait sentir, quoiqu'il en ait coûté à l'Auteur un effort d'esprit que je crois plus grand. Vous trouverez dans *Eléonore d'Yvrée* beaucoup de beautés de cette derniere espece, & des beautés fort touchantes. *Eléonore*, le Duc de *Misnie* & *Matilde* y sont dans une situation douloureuse, qui vous remplit le cœur d'une compassion fort tendre, & presqu'égale pour ces trois personnes, parce qu'aucune des trois n'a tort, & n'a fait que ce qu'elle a dû faire. Le

ſtyle du Livre eſt fort précis; les paroles y ſont épargnées, & le ſens ne l'eſt pas. Un ſeul trait vous porte dans l'eſprit une idée vive, qui, entre les mains d'un Auteur médiocre, auroit fourni à beaucoup de phraſes, ſi cependant un Auteur médiocre étoit capable d'attraper une pareille idée. Les converſations ſont bien éloignées d'avoir de la langueur; elles ne conſiſtent que dans ces ſortes de traits qui vous mettent d'abord, pour ainſi dire, dans le vif de la choſe, & raſſemblent en fort peu d'eſpace tout ce qui étoit fait pour aller au cœur. Enfin, on voit bien que la perſonne qui a fait ce Roman-là, a plus ſongé à faire un bon Ouvrage, qu'un Livre; car, comme on ſe propoſe d'ordinaire, pour un Livre, une certaine étendue, & même un certain volume, on n'a pas accoutumé d'être plus avare de paroles, que de penſées. Je ne vous en dirai pas davantage, Madame; auſſi bien vous ne croirez de tout ceci que ce que votre cœur en ſentira: mais pour cette fois j'eſpere bien être d'accord avec lui.

AVIS

SUR LE MORCEAU SUIVANT.

Il fut lu par M. de Fontenelle *dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences d'après Pâques* 1735, *& ne se trouve pourtant point dans l'Histoire de cette Compagnie : c'est ce qui a engagé à le placer ici.*

L'ACADÉMIE croit que le Public sera bien aise d'apprendre qu'après qu'elle a fait la description actuelle de la méridienne de *Paris* dans toute l'étendue du Royaume, depuis son extrémité septentrionale jusqu'à sa méridionale, & ensuite la description de la perpendiculaire à cette méridienne pareillement dans toute l'étendue du Royaume, de l'orient à l'occident, deux travaux pénibles & importans, elle vient d'entreprendre un nouveau travail du même genre, sans comparaison plus pénible, & si important, qu'on ne peut s'en passer, si l'on veut rendre les deux autres aussi par-

faitement utiles qu'ils le peuvent être : c'eſt la deſcription actuelle de quelques degrés terreſtres pris ſous l'équateur, ou, ſi les difficultés ſont invincibles ; celle d'une portion de méridienne qui parte de l'équateur, ou de quelque lieu fort proche. Par-là on connoîtra avec plus de certitude l'inégalité des degrés terreſtres, ſi elle eſt croiſſante ou décroiſſante de l'équateur vers les pôles. La célebre queſtion de la figure de la terre, célebre du moins parmi les Savans, ſera plus immédiatement décidée ; &, ce qui regarde toute la ſociété des hommes les cartes géographiques deviendront plus exactes, & la navigation plus ſûre.

Il y a quelques jours que Meſſieurs *Godin*, *Bouguer* & *de la Condamine*, accompagnés de toute la ſuite qui leur eſt néceſſaire, ſont partis pour aller exécuter ce grand deſſein dans le *Pérou*, dans de vaſtes pays preſque inhabités, où ils ne trouveront ni les commodités que demandent les voyages, ni même aſſez d'objets qui donnent priſe à leurs opérations géométriques : ils les feront dans des terres qui n'y ſont, pour ainſi dire, nullement préparées,

&

& qui, à cet égard, autant qu'à aucun autre, ſont encore ſauvages.

M. *de Juſſieu*, frere de deux de nos Académiciens, habile Botaniſte, & ſavant dans l'Hiſtoire naturelle, s'eſt joint aux Géometres ou Aſtronomes; auſſi rien ne ſera négligé de tout ce qui s'offrira dans le cours du travail principal, & l'on acquerra en chemin des connoiſſances de ſurcroît. Toute la Troupe eſt honorée des ordres & des bienfaits du Roi, & de ceux du Roi d'*Eſpagne;* mais malgré la protection & les faveurs des deux Monarques, combien de fatigues, & de fatigues effrayantes, inſéparables d'une telle entrepriſe! Combien de périls imprévus, & quelle gloire n'en doit-il pas revenir aux nouveaux Argonautes!

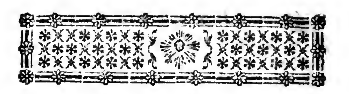


Dans le remercîment à Messieurs de l'Académie Françoise, prononcé par M. Linant *le* 25 *Août* 1744, *au sujet de trois Prix de Poësie qu'il avoit remportés, on trouve les vers suivans sur M.* de Fontenelle.

SUR tous les Arts, par Minerve inspiré,
Un Sage que les Jeux entourent,
Y montre le savoir de mille fleurs paré.
Les Graces, les Plaisirs à ses leçons accourent;
Ravis que Fontenelle, à leurs charmes livré,
Soit encore le flambeau de ce siecle éclairé.

Après que M. Linant *eut achevé son remercîment, M.* de Fontenelle, *Directeur de l'Académie, lui dit :*

Tout le monde sait combien le droit des trois Enfans étoit honorable & précieux chez les anciens Romains; vous avez ici pareillement, Monsieur, le droit des trois Enfans, tous couronnés. Je vous en dirois davantage, si les louanges excessives dont il vous a plu de m'honorer, ne me rendoient assez légitimement suspect.



HUIT LETTRES
DU CHEVALIER D'HER,
(PAR M. DE FONTENELLE)

Supprimées dans les dernieres Editions (g).

LETTRE PREMIERE.

A Mademoiselle de J..... en lui envoyant des Pâtés d'un Sanglier qui l'avoit pensé blesser à la chasse.

C'est la onzieme de la premiere partie dans la premiere Edition.



'Ai couru un grand péril, Mademoiselle ; mais enfin mon ennemi est défait, & je vous l'envoie en pâte. Je l'ai fait bien saler & épicer, pour conserver la mémoire de mon triomphe, en mon-

(g) *Voyez* l'avertissement de la seconde Edition. On l'a réimprimé dans le Tome X des

trant ce cadavre. Si j'avois eu le ſecret des anciens Egyptiens, je l'euſſe embaumé, & j'euſſe fait de mon Sanglier une Momie; cela eût duré une infinité de ſiècles. Mais, par malheur, nous autres Modernes, nous n'avons point d'autre ſecret que la pâtiſſerie. Figurez-vous, Mademoiſelle, que, comme j'étois à la chaſſe avec M. le Baron de..... l'animal que vous voyez, ne trouva pas bon que je le tuaſſe. Il fuyoit, & tout d'un coup il retourna vers moi avec fureur. Là-deſſus je m'arrêtai pour délibérer. Je ne ſavois s'il n'étoit point envoyé de votre part contre moi; car tout ce qui me paroît bien redoutable, je crois auſſi-tôt qu'il me vient de vous. Je ſavois bien qu'en ce cas-là, mon devoir de parfait amant étoit de me laiſſer manger. Mais quand j'eus bien examiné le Sanglier, je ne trouvai pas qu'il eût l'air ſi aimable, que l'ont vos rigueurs & vos cruautés. Il reſtoit encore une grande difficulté; ſavoir, ſi je ne devois pas mourir, pour finir les

Œuvres de M. *de Fontenelle*, premiere partie, page 80. La premiere Edition des *Lettres du Chevalier d'Her* * * eſt de 1683. Elles parurent immédiatement après les *Dialogues des Morts*,

triftes deftinées que vous me faites: mais ce fentiment me parut trop intéreffé pour le fuivre; & je crus qu'il y alloit de votre honneur, qu'un Amant qui vous eft auffi fidelle que moi, vécût, quoiqu'il n'y trouvât pas fon compte. Le zèle que j'ai pour votre gloire, coûta donc la vie au pauvre Sanglier, qui ne croyoit pas avoir affaire à un homme animé par un motif fi puiffant. Je le perçai d'un coup de moufqueton, & je ne crois pas qu'une autre fois des Sangliers ofent fe jouer à ceux qui confervent leur vie pour vous. Je ferai trop heureux, Mademoifelle, fi vous mangez de celui-ci avec quelque fentiment de vengeance, fur ce qu'il m'a ofé mettre en péril, & fi cela vous en releve le goût.



LETTRE II.

A M. C..... sur le tremblement de terre qui arriva à Paris *en* 1682.

Treizieme de la premiere partie.

IL faut avoir recours aux Philosophes dans les occasions. On se moque d'eux, quand on est en sûreté; mais quand la terre tremble, on les respecte. Nous croirons, Madame de B...... & moi, qu'il n'y a point de teints, & que les bêtes sont des machines, & tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous nous disiez quel remede on peut trouver à un tremblement de terre. Nous pensions que le plancher de *Paris* fût fort bon, mais il n'est pas si ferme que nous l'avions cru. On nous dit qu'il y a des pétards & des façons de mines qui le soulevent; franchement cela n'est point agréable. Nous ne voudrions pour rien loger sur des mines. Ces tremblemens de terre font des renversemens terribles; ils mettent des rivieres où il n'y en a ja-

mais eu; ils en engloutiſſent quelquefois; ils font paroître de nouvelles montagnes, & diſparoître les anciennes. Pour nous, nous trouvons les choſes fort bien comme elles ſont, & nous ſerions fâchés qu'il y eût rien de changé. Nous regretterions la plus petite riviere & la plus petite montagne des environs de *Paris*. Ce qui me raſſure un peu, c'eſt que je ne crois pas que la terre oſât entreprendre d'avaler une ſi grande ville: mais ſi j'étois dans la petite bicoque où vous êtes, j'aurois grand'peur; la terre ne ſauroit ſi peu bâiller, qu'elle ne l'engloutiſſe. Elle ne vient d'avoir qu'un petit friſſon qui lui a couru entre cuir & chair; mais Dieu la préſerve d'une fièvre violente. Apprenez-nous un peu ce que dit la Philoſophie de tout cela, & ſi elle demeure les bras croiſés ſans y mettre ordre. Pour moi, depuis que j'ai ſenti mon lit aller & venir, ſe hauſſer & ſe baiſſer, je ne crois plus qu'il y ait rien de ſûr dans le monde.



LETTRE III.

A Mademoiselle de V..... sur un cheveu blanc qu'elle avoit.

La cinquante-quatrieme de la seconde partie.

JE vis hier, Mademoiselle, un homme qui avoit assisté à un des plus agréables spectacles du monde. Vous étiez à votre toilette, & il dit que dès que vous eutes ôté un petit bonnet, & lâché quelques cordons, il vit tout d'un-coup le plancher couvert d'une forêt de cheveux noirs. Il ne savoit d'abord d'où tant de cheveux pouvoient venir; il voulut remonter jusqu'à leur origine; & après qu'il eut fait des yeux un assez long chemin, il remarqua qu'ils venoient tous de votre tête. Il n'eût pas cru que de votre tête il eût pu rien partir qui fût arrivé jusqu'au plancher. Mais ce qui le surprit encore davantage, c'est que parmi tous ces cheveux, il en apperçut un d'une blancheur très-éclatante. Peut-être dans cette effroyable quantité que vous en avez,

avez, il faut qu'il s'en trouve de toutes les façons: que ſait-on ſi, en cherchant bien, on n'en découvriroit pas de rouges & de verds? Dans un ſi grand nombre, rien n'eſt impoſſible. Cependant je croirois plus volontiers que ce cheveu blanc auroit quelque cauſe particuliere, & qu'il faudroit l'attribuer à quelques ſoucis qu'on vous auroit donnés. Et quels ſoucis? Je vous demande pardon, mais franchement je n'en connois que d'une eſpece qui puiſſe faire blanchir les cheveux d'une ſi belle brune. Il y a quelqu'un caché dans la foule de vos adorateurs, à qui vous voulez plus de bien que vous ne dites. Ah! trois & quatre fois heureux l'auteur de ce cheveu blanc! Je mourrois ſatiſfait, ſi j'en avois fait autant en toute ma vie. Cependant je doute fort que j'y puiſſe réuſſir, quand même vous prendriez en moi tout l'intérêt poſſible. Je ſerois ſi ſoumis, ſi aſſidu, ſi fidelle, que mon procédé ne vous pourroit jamais donner aſſez d'inquiétude pour blanchir un ſeul de vos cheveux; & s'il ne tenoit qu'à cela, vous les auriez encore avec moi à l'âge de quatre-vingts ans auſſi bruns

que vous les avez. Aimez-moi, Mademoiselle, si vous m'en croyez, pour la conservation de leur belle couleur; ou, si ce parti ne vous plaît pas, du moins aimez avec un peu plus de modération celui que vous aimez. Ne sauriez-vous avoir un peu de passion, sans blanchir aussi-tôt ? Tâchez de vous y prendre un peu moins violemment. L'amour est fait pour mettre un nouveau brillant dans vos yeux, pour peindre vos joues d'un nouvel incarnat, mais non pas pour répandre des neiges sur votre tête. Son devoir est de vous embellir; ce feroit grand'pitié qu'il vous vieillît, lui qui rajeunit tout le monde. Arrachez de votre tête ce cheveu blanc, & en même temps arrachez en la racine qui est dans votre cœur, & prenez des affections plus gaies.



LETTRE IV.

A LA MÊME, SUR LE MÊME SUJET.

La cinquante-cinquieme.

NE vous plaignez point, Mademoiſelle, que ce cheveu blanc, qui devoit naturellement, dites-vous, paſſer pour une marque de ſageſſe, n'ait paſſé chez moi que pour une marque d'amour, c'eſt-à-dire, de folie, ſelon votre interprétation. Telle eſt la condition des jeunes & jolies perſonnes; elles peuvent par quelque grand haſard être ſages, mais on n'eſt pas obligé de le croire. Qu'elles en donnent tant de preuves qu'il leur plaira, il y a toujours des incrédules. Vous vous êtes peut-être blanchi ce cheveu à méditer profondément ſur la vanité des choſes de ce monde, ſur la briéveté de la vie, ſur l'inutilité de tout ce qui nous occupe; mais ne penſez pas, s'il vous plaît, vous faire honneur d'avoir élevé vos penſées ſi haut. Vos cheveux en fuſſent-ils devenus plus blancs que

ceux de Madame...... qui n'a pourtant jamais eu de ces ſortes de penſées, cela ne ſerviroit de rien à votre réputation. Renoncez à la morale, Mademoiſelle, ou renoncez à l'aimable figure que vous avez: ce ſont deux choſes incompatibles; on ne vous les permettra point toutes deux enſemble; & quand il s'agira de deviner la cauſe de votre cheveu blanc, on l'attribuera plutôt à une infidélité qu'on vous aura faite, qu'à la ſageſſe de vos réflexions. Ce ſeroit pourtant une choſe incroyable qu'on vous fît une infidélité, mais il le ſeroit encore davantage que vous fiſſiez des réflexions.

LETTRE V.

A Mademoiſelle de V..... ſur ce qu'elle alloit apprendre à chanter.

La cinquante-ſixieme.

JE rentre au logis, Mademoiſelle, après avoir couru toute la matinée pour trouver..... Il a eu de la peine à me promettre trois viſites par ſemaine

pour vous; & je ne ſais, quoique je les aie obtenues, ſi je l'ai preſſé avec toute la chaleur poſſible de me les accorder. Je ne contribue pas trop volontiers à vous faire avoir de nouveaux charmes; vous n'en avez déja que trop, & s'il ne tenoit qu'à moi, je retrancherois plutôt que d'ajouter. Je tremble, quand je ſonge que vous ſaurez chanter, & qu'aſſurément vous chanterez bien, car vous le voudrez. Votre bouche, qui n'eſt encore que je ne ſais quoi d'incarnat & de façonné, ſait déja me troubler quand je la regarde; & que ſera-ce, quand il ſortira de-là des ſons tendres & doux? Je vous avouerai pourtant que ce ſeroit toute autre choſe, ſi ces ſons tendres & doux n'étoient point notés, ſi vous les preniez dans votre cœur, & non ſur un papier, & ſi c'étoit un maître à aimer, plutôt qu'un maître à chanter, qui vous les eût appris.

LETTRE VI.

A M. DE B.....

Récit d'une querelle qu'il avoit, pour avoir préféré les personnes maigres à celles qui étoient grasses.

La cinquante-septieme.

CROIRIEZ-vous bien que j'ai une querelle sur les bras, moi qui n'en ai point encore eue depuis que je suis dans le Service ? J'avois dîné l'autre jour bien tranquillement dans mon auberge, & au sortir de table, je me promenois dans la cour avec quatre ou cinq Cavaliers. Les nouvelles avoient été épuisées pendant le dîner ; de quoi s'entretenir, après les nouvelles ? Il ne restoit plus que les Dames. Une conversation d'auberge ne pouvoit pas rouler sur des matieres de galanterie aussi fines & aussi délicates que les conversations de *Clélie*. On ne parla point des différences de l'amour & de l'amitié, ni de l'art de démêler le procédé

de l'eſprit d'avec celui du cœur; il fut ſeulement queſtion de ſavoir leſquelles ſont les plus belles des groſſes perſonnes ou des maigres. Puiſqu'il falloit choiſir une extrémité, je me déclarai pour les maigres. Il y avoit là un Capitaine réformé, qui commença à ſoutenir le contraire avec chaleur. Il fallut que j'élevaſſe mon ton naturel pour répondre au ſien. Je tournai en ridicule la majeſté qu'il attribuoit aux groſſes perſonnes, & je le fis ſi heureuſement, que les rieurs ſe mirent de mon côté. Quand il voulut ſe moquer des maigres, on ne rit point : voilà mon homme au déſeſpoir. J'avoue que le triomphe des maigres m'enfla le cœur; & que je pris un air victorieux. Il voulut s'en venger par quelques paroles qui s'adreſſerent perſonnellement à moi; mais ces autres Meſſieurs crurent qu'il étoit de leur devoir de faire finir la converſation. Ils m'ont dit que ce qui l'avoit mis dans les intérêts de l'embonpoint, eſt une très-groſſe perſonne qu'il adore: mais ils euſſent dû me faire quelque ſigne, pour m'en avertir; & comme je ne ſuis amoureux d'aucune perſonne qui ſoit maigre,

j'eusse cédé aussi-tôt. Il y a peut-être quinze jours que cela s'est passé. J'ai fait des avances à M. le Capitaine, pour lui faire oublier notre dispute; mais il ne me paroît pas disposé à entendre parler d'accommodement. Je crois qu'il veut avoir ce mérite-là auprès de sa Maîtresse, & que dans les tendres protestations qu'il lui fait, il y mêle des sermens de ne pardonner jamais aux ennemis de l'embonpoint. Hier, je voulois aller à une certaine heure précise chez une assez jolie femme: le temps me pressoit; on n'avoit pas trouvé mes porteurs; j'y allois à pied & fort vîte. Je poussai un peu quelqu'un en passant dans une rue; justement c'étoit le Capitaine, qui me dit fierement: *Morbleu, Monsieur, prenez garde à ce que vous faites.* Comme je n'avois pas un moment à perdre, je lui répondis d'un air chagrin, & sans regarder: *Je n'ai pas le loisir de me battre contre vous, j'ai autre chose à faire;* & je passai outre. Il eût été ravi d'avoir une occasion de ferrailler; mais franchement, je n'eus pas assez d'honneur dans ce temps-là pour lui tenir tête. Je ne sais ce qui arrivera de tout ceci; il

feroit plaisant que la question de la grosseur ou de la maigreur des Dames, nous envoyât devant Messieurs les Maréchaux de France. Je remarque que mon ennemi va par les maisons, animant & soulevant toutes les grosses personnes contre moi; & depuis quelques jours je trouve qu'elles me regardent de mauvais œil. Que ferai-je, mon pauvre ami, dans un péril si pressant? Je crois n'avoir pas d'autres ressources, que d'armer toutes les maigres pour ma défense.

LETTRE VII.

A Mademoiselle de J. . . . . . sur le chagrin qu'il a de la quitter, pour aller servir en Flandres.

La cinquante-huitieme.

JE demande pardon au Roi & à ma Patrie, du regret que j'ai de partir pour les Pays-Bas, & d'aller trouver mon Régiment; mais en vérité, Mademoiselle, vous êtes bien aimable, & je vous laisse avec un Rival. Dès que

vous ne me verrez plus, vous oublierez combien je vous aimée, & vous croirez que mon Rival vous aime assez; mais prenez, je vous prie, un état de mon amour, pour le pouvoir toujours comparer au sien. Hélas, il va représenter sur votre cœur tout ce que nous allons faire dans les Pays-Bas, assauts, embuscades, surprises, &c. Que sera-ce, s'il réussit, comme nous réussirons, sans doute? Quand nous aurons bien pris des villes, j'y suis peut-être pour la vingt millieme partie de la gloire; mais quand à mon retour, je trouverai votre cœur pris, j'y suis pour tout. Je tâcherai à mériter que la Gazette parle de moi, pour vous faire souvenir de mon nom : mais le malheur est que je ne pourrai pas faire mettre mes soupirs dans la Gazette; & mon nom sans mes soupirs, c'est bien peu de chose. Il me semble qu'il y a un fort mauvais ordre pour les Amans qui vont à la guerre. Le Roi donne à ceux qui ont des affaires & des dettes, de certaines Lettres d'Etat, par lesquelles les poursuites que leurs créanciers feroient contr'eux, sont arrêtées, tandis qu'ils sont en campagne

pour le ſervice de Sa Majeſté; autrement il ſeroit bien cruel qu'ils trouvaſſent à leur retour, qu'on ſe ſeroit ſervi de leur abſence pour renverſer tout chez eux. Ne devroit-il pas y avoir auſſi pour les Amans des Lettres d'Etat, qui empêcheroient, pendant qu'ils ſont à l'armée, qu'on ne profitât de leur éloignement pour leur enlever le cœur de leurs Maîtreſſes? On revient chez ſoi, après avoir expoſé ſa vie pour ſon Prince; on trouve une infidelle de la façon d'un homme de Robe, ou d'un Citadin. C'eſt là un grand déſagrément dans le Service; & quand Meſſieurs les Miniſtres y auront penſé, je crois qu'ils y remédieront. Il n'y aura que les belles qui voudront peut-être s'y oppoſer, à cauſe de la trop grande fidélité qu'on exigeroit d'elles, ou de l'inutilité de vie où elles ſeroient réduites pendant toutes les campagnes; mais il n'importe: le bien public le doit emporter ſur tout; le Roi ſeroit aſſurément mieux ſervi. Je vais tâcher d'inſpirer cette penſée à ceux qui approchent les Puiſſances; & ſi je puis, je vous obligerai bien à m'être fidelle, en vertu d'une Décla-

ration du Roi, puisque vous ne voulez pas l'être naturellement.

LETTRE VIII.

A Madame....... en lui envoyant du vermillon pour une de ses amies.

La cinquante-neuvieme.

VOus m'honorez beaucoup, Madame, de m'avoir choisi pour me confier les besoins du teint d'une de vos amies. Je vous envoie le meilleur vermillon de Paris. Je souhaite que la Dame pour qui vous me l'avez demandé, & que je crois deviner, en soit contente, & que M. le Comte de..... y soit trompé: mais je crains que son vermillon ne lui soit assez inutile, si l'on vous voit toujours toutes deux ensemble, comme à l'ordinaire. Votre teint enlaidit plus le sien, que mon rouge ne pourra l'embellir. Si vous vouliez être amie généreuse, vous prendriez un peu de ce que je vous envoie, pour avoir le teint moins beau, & n'effacer pas celui de Madame

de. . . . . avec tout le secours qu'il pourra avoir. Peut être même le devriez-vous faire par votre propre intérêt; car, parce que vous aurez un incarnat plus vif que Madame de. . . . , on croira qu'il sera emprunté, & que le sien sera naturel. Au reste, Madame, soyez sûre du secret que vous me demandez. J'ai une égale discrétion pour les cœurs & pour les teints qui ont de la confiance en moi; & vous verrez que, quand je rencontrerai votre amie, je serai le premier à admirer ce que j'ai acheté.

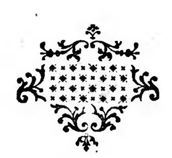
AVERTISSEMENT

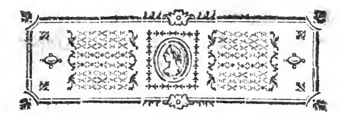
De la premiere Edition des *Lettres du Chevalier d'Her* * *, en 1683.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

JE ne sais si ces Lettres passeroient aisément pour être d'un Grammairien fort exact dans la Langue; mais on reconnoîtra qu'elles sont d'un homme du monde, qui parle agréablement, &

qui écrit comme il parle. On dit que ce doit être là le caractere des Lettres. On n'a rien voulu changer en celles-ci; & à la réserve de quelques endroits qu'on a retranchés, parce que c'étoit quelque chose de trop particulier qu'on n'auroit pas assez entendu, on les donne telles qu'elles ont été envoyées dans les divers temps que l'Auteur les a écrites. Ceux à qui elles s'adressent, rendront témoignage de cette vérité. Ce sont gens très-connus pour la plupart, & qui ont beaucoup d'estime pour le Cavalier qui a commercé avec eux.





POËSIES
DIVERSES
DE MONSIEUR
DE FONTENELLE,

Tirées pour la plupart des anciens Mercures.

LE ROSSIGNOL, LA FAUVETTE ET LE MOINEAU,

FABLE.



Le tendre Rossignol & le galant Moineau,
L'un & l'autre amoureux de la jeune Fauvette,
Sur les branches d'un jeune ormeau,
Lui parloient un jour d'amourette.

Le petit Chantre aîlé, par des airs douce-
reux,
S'efforçoit d'amollir le cœur de cette belle.
Je ferai, lui dit-il, toujours tendre & fidelle,
Si vous voulez me rendre heureux.
De mes douces chanfons vous favez l'harmo-
nie,
Elles ont mérité le fuffrage des Dieux.
Déformais je les facrifie
A chanter vos beautés, votre nom en tous
lieux;
Les Echos de ces bois le rediront fans ceffe;
Et j'aurai tant de foin de le rendre écla-
tant,
Que votre cœur enfin fera content
De voir l'excès de ma tendreffe.
Et moi, dit le Moineau, je vous baiferai
tant. . . . .
A ces mots, le procès fut jugé dans l'inftant
En faveur de l'oifeau qui porte gorge noire.
On renvoya l'Oifeau chantant,
Voilà la fin de mon hiftoire.
En voici la morale, & qu'il faut retenir.
Beautés, qui tous les jours voyez dans vos
ruelles
Un tas d'Amans tranfis ne vous entretenir
Que de leurs vains foupirs, de leurs peines
cruelles,
Et d'autres fades bagatelles,

Songez

Songez à préférer le solide au brillant.
On se passe fort bien de vers, de chansonnette ;
Le talent du Moineau, c'est là le vrai talent.
Je sais mainte Cloris du goût de la Fauvette ;
A moins qu'il ne se trouve un tiers Oiseau donnant :
Alors il n'est pas étonnant
Que ce dernier gagne sur l'étiquette.

L'AMOUR NOYÉ (h).

1677.

PHilis plongeoit l'Amour dans l'eau ;
L'Amour se sauvoit à la nage ;
Il revenoit sur le rivage,
Philis le plongeoit de nouveau.

Cruelle, disoit-il, vous qui m'avez fait naître ;
Hélas ! pourquoi me noyez-vous ?
Est-ce que vous voulez m'empêcher de paroître ?
Prenez-en un moyen plus doux.

(h) On avoit joué au jeu de noyer, où de deux personnes proposées à une troisieme, celle-ci en noye une. L'Auteur avoit été noyé douze fois par une jolie personne qu'il aimoit. *Note de l'Auteur.*

Je ne paroîtrai point, c'est une affaire faite ;
Je ne vous ferois pas pourtant de déshonneur :
Au lieu de me noyer, donnez-moi pour retraite
Un petit coin de votre cœur.

Je vous réponds qu'il feroit impossible
De trouver un endroit plus propre à me cacher :
Comme on sait qu'il me fut toujours inaccessible,
On ne viendra pas m'y chercher.

Philis ne l'en voulut pas croire ;
Ce n'est pas qu'après tout l'avis ne fût fort bon ;
Pour réponse elle le fit boire,
Mais boire plus que de raison.

Tel qu'un petit barbet qu'à l'eau son maître envoie,
Et qui de ce péril, dès qu'il est échappé,
Revient à son maître avec joie,
Tout dégouttant & tout trempé ;

Tel l'Amour s'exposant à des rigueurs nouvelles,
A peine sorti du danger ;

Revenoit vers Philis en secouant ses aîles,
Quoiqu'il sût que Philis alloit le replonger.

Les forces cependant à la fin s'épuiserent;
Il étoit las de faire le plongeon :
Il se rendit, & les bras lui manquerent,
Il fallut qu'il coulât à fond.

Le croira t-on? Philis en fut ravie;
Car elle le noyoit pour la douzieme fois.
Elle hérita de l'arc, des traits & du carquois,
Dont elle s'est fort bien servie.

Pour le petit Amour, je ne puis concevoir
Qu'à la nage onze fois il soit sorti d'affaire :
Sans beaucoup de vigueur, cela ne se peut faire;
Le pauvre enfant n'en devoit guère avoir.

Il fut toujours mal nourri par sa mere.
Quoique l'espoir ne soit qu'une viande légere;
A peine fut-il né, qu'on le sevra d'espoir.

Si Philis un peu moins injuste,
L'eût traité comme il faut, en lui donnant le jour,
C'eût bien été l'Amour le plus robuste
Que l'on eût vu de mémoire d'Amour.

ÉPITAPHE DE L'AMOUR.

Ci gît l'Amour ; Philis a voulu ſon trépas,
L'a noyé de ſes mains ; on n'en ſait pas la cauſe.
Quoique ſous ce tombeau ſon petit corps re-
poſe,
Qu'il fût mort tout-à-fait, je n'en répondrois pas.
Souvent il n'eſt pas mort, bien qu'il paroiſſe
l'être.
Quand on n'y penſe plus, il ſort de ſon cer-
cueil ;
Il ne lui faut que deux mots, un coup d'œil,
Quelquefois rien, pour le faire renaître.



SONNET

A une de ses amies, qui l'avoit prié de lui apprendre l'Espagnol.

1677.

PArce que l'Espagnol est une Langue fiere,
Je vous le dois apprendre? Hé bien, soit, commençons;
Mais ce que je demande à ma belle Ecoliere,
C'est de ne se jamais servir de mes leçons.

Déja si fierement votre ame indifférente
Oppose à mon amour, qu'il ne faut point aimer,
Que même en Espagnol, y fussiez-vous savante,
Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer.

Croyez-moi, le François vaut bien qu'on le préfere
A la rude fierté d'une Langue étrangere.
De ce qu'il a de libre, empruntons le secours.

Mais que de son côté, l'Espagnol se console;
Car ne pouvons nous pas mêler dans nos amours,
Et liberté françoise, & constance espagnole?

ÉLOGE
DE MARQUÈS,
Petit Chien Aragonois.

1677.

SAvez-vous avec qui, Philis, ce petit chien
Peut avoir de la reſſemblance?
Çà devinez, ſongez-y bien;
La choſe eſt aſſez d'importance.

Pour percer le myſtere & vous y faire jour,
Examinez Marquès, ſon humeur, ſa figure;
Mais enfin cette énigme eſt-elle trop obſcure?
Vous rendez-vous? Il reſſemble à l'Amour.

A l'Amour? direz-vous! la comparaiſon cloche;
Si jamais on a vu comparaiſon clocher.
Eſt-ce que de l'Amour un chien peut appro-
cher?
Oui-dà, Philis, il en approche.

Mais en approcher ce n'eſt rien;
Je dirai davantage, & j'augmenterai bien

La ſurpriſe que je vous cauſe.
Votre chien & l'Amour, l'Amour & votre chien;
C'eſt jus vert, vert jus, même choſe.

Marquès ſur vos genoux a mille privautés,
Entre vos bras, il ſe loge à toute heure;
Et c'eſt là que l'Amour établit ſa demeure,
Lorſqu'il eſt bien reçu de vous autres beautés.

On voit Marquès ſe mettre aiſément en colere;
Et s'appaiſer fort aiſément.
Connoiſſez-vous l'Amour? Voilà ſon caractere;
Il ſe fâche & s'appaiſe en un même moment.

Afin que votre chien ait la taille mieux faite,
Vous le traitez aſſez frugalement;
Et le pauvre Marquès, qui fait toujours diete,
Subſiſte je ne ſais comment.

L'Amour ne peut trouver chez vous de ſubſiſtance,
Vous ne lui ſervez pas un ſeul mets nourriſſant;
Et s'il ne vivoit d'eſpérance,
Je crois qu'il mourroit en naiſſant.

Avec ce petit chien vous folâtrez ſans ceſſe
En folâtrant ce petit chien vous mord:
On joue avec l'Amour; il badine d'abord,
Mais en badinant il vous bleſſe.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ſes morſures ?
Encor que de l'Amour on ſente les bleſſures,
A l'Amour qui les fait, on ne veut point de
mal.

On veut qu'un chien ſoit tel que quand il vient
de naître ;
Et de peur qu'il ne croiſſe, on y prend mille ſoins;
Il ne faut pas en prendre moins,
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous careſſez Marquès, parce qu'il eſt petit ;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aima-
ble.
Un petit Amour divertit ;
S'il devient trop grand, il accable.

Mais j'entends que Marquès ſe plaint du mau-
vais tour
Que lui fait ma Muſe indiſcrete.
Ah ! vous me ruinez, vous gâtez tout, Poëte,
Dit-il, en me faiſant reſſembler à l'Amour.

L'Amour n'eſt pas trop bien auprès de ma Maî-
treſſe ;
Si vous ne le ſavez, elle l'a toujours fui ;
Et c'eſt aſſez pour perdre ſa tendreſſe,
Que d'avoir par malheur du rapport avec lui.

En

En mon état de chien, j'ai l'ame assez contente,
Je suis heureux par cent bonnes raisons.
J'ai bien affaire, moi, que vos comparaisons
Viennent troubler ma fortune présente.

Et si, pour ressembler aux Dieux,
Ma Maîtresse me disgracie,
A votre avis, m'en trouverai-je mieux?
Non, non, c'est trop d'honneur, je vous en remercie.

Ah! mon pauvre Marquès, ce seroit grand'pitié,
Qu'après avoir quitté pour elle pere & mere,
La patrie aux grands cœurs toujours aimable & chere,
Tu te visses disgracié
Pour une cause si légere.

Non, cela ne se peut. Fais valoir tes appas:
Cher Marquès, ta Maîtresse aime que tu la flattes;
Caresse-la, tiens-toi sans cesse entre ses bras,
En aboyant, en lui donnant tes pattes,
Explique-toi le mieux que tu pourras.

Et loin qu'elle te soit cruelle,
Parce qu'avec l'Amour on te voit du rapport;
Fais que l'Amour trouve grace auprès d'elle,
Puisqu'il te ressemble si fort.

L'INDIFFÉRENCE
A IRIS.
1678.

SAns doute, belle Iris, je vous ai bien servie;
Vous avez jusqu'ici vécu tranquillement;
Mais depuis peu, dans votre train de vie,
J'apperçois quelque changement.

Cet heureux temps n'est plus, ce temps si favorable
Pour un règne comme le mien,
Où vous ne saviez pas que vous fussiez aimable,
Où l'on ne vous en disoit rien.

Vous souffrez maintenant des gens qui vous le disent:
Sur ce que vous valez, ils vous ouvrent les yeux;
Et depuis qu'ils vous en instruisent,
Vous en valez même encor mieux.

Vous voyez chaque jour votre mérite croître;
Pourquoi faut-il qu'on vous l'ait découvert?
Vous voudrez éprouver peut-être
A quoi tant de mérite sert.

Vous voudrez voir si la tendresse
Ne le sauroit pas mieux mettre en œuvre que moi;
Car il est, entre nous, d'une certaine espece
Assez propre à ce doux emploi.

Cultiver les talens d'une jeune personne,
Animer sa beauté, façonner son esprit,
Ce n'est pas un métier à quoi je sois trop bonne;
L'Amour, dit-on, y réussit.

Dirai-je tout ce que je pense?
Vous avez un Tircis, Iris, qui me déplaît,
Qui, toujours en votre présence,
Quoique vous dussiez bien prendre mon intérêt,
Dit du mal de l'Indifférence.

Il dit que je ne suis propre qu'à vous gâter,
Qu'il est mille plaisirs que vous pourriez goûter;
Que je vous fais perdre votre bel âge:
Je suis lasse de tout cela;
Et si vous le voulez écouter davantage,
De bonne foi, je vous quitterai-là.

Aussi bien, si son amour dure,
(Et franchement j'en ai grand'peur)
La victoire pour moi n'est pas chose trop sûre;
Tant de soins, de respects, sont de mauvais augure,

Et m'annoncent toujours qu'il faut sortir d'un
cœur.

Encor si j'avois espérance
Que de votre froideur on dût se rebuter;
Je ne voudrois pas vous quitter.
Et du moins j'aurois patience.

Mais Tircis n'est pas si-tôt las:
Il a de votre cœur entrepris la conquête.
Puisqu'il s'est mis ce dessein dans la tête,
Je le connois, il n'en démordra pas.

Jusqu'à ce qu'à son point il vous ait amenée,
Vous obséder sera son seul emploi;
C'est une humeur tellement obstinée,
Qu'il faut qu'on l'aime, ou qu'on dise pour-
quoi.

Ainsi donc, j'aime mieux céder de bonne grace,
Que de me voir obligé à céder;
Votre cœur est de plus une espece de place,
Que, sans beaucoup de peine, on ne sauroit
garder.

Je prévois qu'il faudroit le défendre sans cesse,
Tout le monde l'attaquera.
Il est plus à propos qu'enfin je vous le laisse,
Vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

Quand je m'en ferai retirée,
J'en veux chercher quelqu'autre où je demeure
en paix.
Il en est, & plusieurs, où je suis assurée
Qu'on ne m'attaquera jamais.

RÉPONSE D'IRIS A L'INDIFFÉRENCE.

1678.

QUoi! vous m'abandonnez, hélas! ma chere
hôtesse,
Vous me dites adieu dans mon plus grand be-
soin:
A quoi bon de mon cœur avoir pris tant de soin,
Pour fuir, quand on en veut surprendre la ten-
dresse?

Mais quel sujet encor vous force à me quitter?
Tircis médit de vous; voyez la belle affaire!
Quoi! pour des mots faut-il se rebuter?
Vraiment vous ne résistez guère;
Il ne faut rien pour vous épouvanter.

Montrez-lui ce que c'eſt que cette indifférence
Qui regna ſi long-temps dans mon cœur endurci ;
Vous voyez qu'il ſe fie en ſa perſévérance ;
Hé bien, perſévérez auſſi.

Plus l'ennemi vous paroît redoutable,
Et plus vous trouverez de gloire à mériter :
C'eſt juſtement parce qu'il eſt aimable,
Qu'à de plus grands efforts il faut vous exciter.

De plus, quand vous m'aurez laiſſée,
Si Tircis me laiſſoit, à parler franchement,
Je ſerois bien embarraſſée,
De n'avoir plus ni vous ni mon Amant.

Donnez moi donc le temps d'éprouver ſa conſtance,
Avant qu'à vous quitter je puiſſe conſentir ;
Après cela, ſi vous voulez partir,
Il faudra prendre patience.

Souvent les Amans ſont trompeurs,
Et malgré tous leurs ſoins & toutes leurs douceurs,
Il eſt bon que l'on ſe défende :
Car dès qu'ils ſont les maîtres de nos cœurs,
On remarque combien la différence eſt grande,
De ces Amans ſoumis à des Amans vainqueurs.

Mais enfin, si de moi vous vous trouvez trop
lasse,
Quand Tircis m'aura fait croire ce qu'il me dit;
Alors moi-même je vous chasse;
Ce Tircis dans mon cœur remplira votre place;
Je l'aimerai pour vous faire dépit.

APOLLON
A IRIS (i).

Vos vers, aimable Iris, ont fait du bruit ici,
On vous nomme au Parnasse une petite Muse.
Puisque votre début a si bien réussi,
Vous irez loin, ou je m'abuse.
Nos Poëtes galans l'ont beaucoup admiré;
Les femmes beaux-esprits, telles que fut la Suze,
Pour dire tout, l'ont un peu censuré.

Je suis ravi que vous soyez des nôtres.
Etre le Dieu des Vers seroit un sort bien doux,
Si parmi les Auteurs il n'en étoit point d'autres,
Que des Auteurs faits comme vous.

(i) Cette Epître & la suivante font partie d'une piece imprimée dans le Mercure de Décembre 1677, & intitulée : *Nouvelle à Madame de..... par l'Auteur du Mercure.* Elles sont l'une & l'autre de M. *de Fontenelle*; mais la *Nouvelle* n'en est pas.

J'ai sur les beaux esprits une puissance entiere;
Ils reconnoissent tous ma Jurisdiction.
A vous dire le vrai, c'est une nation
Dont je suis dégoûté d'une étrange maniere.

Et même quelquefois dans mes brusques transports,
Peu s'en faut qu'à jamais je ne les abandonne;
Mais si les beaux esprits étoient de jolis corps;
Je me plairois à l'emploi qu'on me donne.

Dès que vous me ferez l'honneur de m'invoquer,
Fiez vous-en à moi, je ne tarderai guère;
Et lorsque mon secours vous sera nécessaire;
Assurez-vous qu'il ne vous peut manquer.

Je vous dirai pourtant un point qui m'embarrasse.
Un certain petit Dieu fripon,
Je ne sais seulement si vous savez son nom,
Il s'appelle l'Amour, a poussé son audace
Jusqu'à me soutenir en face,
Que vos vers sont de ma façon;
Et pour vous, m'a-t-il dit, consolez-vous, de grace,
Ce n'est pas vous dont elle a pris leçon.

Quoiqu'il se pare en vain de ce faux avantage,
Il a quelque sujet de dire ce qu'il dit:
Vous parlez dans vos vers un assez doux langage,
Et peut-être après tout l'Amant dont il s'agit,
Jugeroit que du cœur ces vers seroient l'ouvrage,
Si par malheur pour lui vous n'aviez trop d'esprit.

N'allez pas de l'Amour devenir l'écoliere,
Ce maître dangereux conduit tout de travers;
Vous ne feriez jamais de piece réguliere,
Si ce petit brouillon vous inspiroit vos vers.

Adieu, charmante Iris; j'aurai soin que la rime;
Quand vous composerez, ne vous refuse rien:
Mais que ce soit moi seul au moins qui vous anime,
Autrement tout n'iroit pas bien.



L'AMOUR
A IRIS.
1678.

AVez-vous lu mon nom, sans changer de
couleur ?
Votre surprise, Iris, n'est-elle pas extrême ?
Rassurez-vous ; mon nom fait toujours plus de peur
Que je n'en aurois fait moi-même.

Votre Ouvrage galant, début assez heureux,
Entre Apollon & moi met de la jalousie.
Il s'agit de savoir lequel est de nous deux
Votre Maître de Poësie.

Franchement, Apollon n'est pas d'un grand
secours ;
En matiere de vers je ne le craindrois guère,
Et je le désirois de faire,
D'aussi bons écoliers que j'en fais tous les jours.

Quels travaux assidus pour former un Poëte,
Et quel temps ne lui faut-il pas ?
On est quitte avec moi de tout cet embarras ;
Qu'on aime un peu, l'affaire est faite.

Cherchez-vous à vous épargner
Cent préceptes de l'art qu'il feroit long d'apprendre ?
Une rêverie un peu tendre
En un moment vous va tout enfeignert.

J'inftruis d'une maniere affez courte & facile ;
Commencer par l'efprit, c'eft un foin inutile,
Fort long du moins, quand même il réuffit.
Je vais tout droit au cœur, & fais plus de profit :
Car quand le cœur eft une fois docile,
On fait ce qu'on veut de l'efprit.

Quand vous fites vos vers, dites-le moi fans feinte,
Les fentiez-vous couler de fource & fans contrainte ?
Je vous les infpirois, Iris, n'en doutez pas.
Si, fortant lentement, & d'une froide veine,
Sillabe après fillabe, ils marchoient avec peine,
C'étoit Apollon en ce cas.

Lequel avouez-vous, Iris, pour votre maître ?
Je m'inquiete peu pour qui vous prononciez ;
Car enfin je le pourrois être
Sans que vous-même le fuffiez.

Je ne penferois pas avoir perdu ma caufe,
Quand vous décideriez en faveur d'un rival ;

Et même *incognito* si j'avois fait la chose ;
Mes affaires chez vous n'en iroient pas plus mal.

Mais quand je n'aurois point d'autre part à l'ouvrage,
Sans contestation j'ai donné le sujet :
C'est toujours un grand avantage,
Belle Iris, j'en suis satisfait.

TIRCIS
A IRIS.

1678.

IE y a aujourd'hui un peu plus d'un an que je vous ai vue pour la premiere fois, & par conséquent que je vous aime. C'est une journée trop remarquable, & qui a eu de trop grandes suites, pour l'oublier. Le pourrez-vous croire ? Les Amours l'ont solemnisée ; & comme cette fête vous regarde, vous auriez sujet de vous plaindre, si je vous en laissois ignorer les particularités.

Le premier jour de Maï 1678, on

porta un billet chez tous les Amours : ils y trouverent ces quatre vers :

Les Amours ſont demain priés d'un grand dîné
Chez l'Amour, fils d'Iris, autrement la * * *
Comme c'eſt le jour qu'il eſt né,
Il ſe met en frais & les traite.

Il y vint donc un très-grand nombre d'Amours chez celui qui les avoit conviés; & auſſi-tôt qu'il les vit :

Chers Amours, leur dit-il, avec un doux ſouris,
Nous célébrons une grande journée.
C'eſt aujourd'hui que je ſuis né d'Iris,
Aujourd'hui, je compte une année.
Quoi! vous n'auriez qu'un an, s'écria-t-on ?
Abus.
Vous paroiſſez trop grand & trop fort pour votre âge.
De bonne foi, dit il, je n'ai pas davantage,
Mais auſſi je ne croîtrai plus.
A peine venois-je de naître,
Que j'étois déja grand Amour.
Iris, qui me voyoit croître comme le jour,
S'imaginoit que j'allois toujours croître;
Mais quand on croît ſi vîte, il eſt un certain point
Où l'on s'arrête de bonne heure :

Ainſi qu'Iris ne s'en étonne point.
Me voilà tel qu'il faut que je demeure.

Après ce peu de paroles qui furent dites en arrivant, les Amours ſe mirent à table, & chacun ayant pris place ſelon ſon rang,

Le Maître du feſtin leur en fit l'ouverture
Par deux grands plats que l'on ſervit.
Dans l'un étoient des viandes en peinture,
Dans l'autre des billets qu'il diſoit pleins d'eſprit.
La plupart des Amours ſe mirent en colere.
Quoi ! s'écrierent-ils, vous moquez-vous de nous ?
Viandes creuſes & billets doux,
Eſt-ce là le repas que vous voulez nous faire ?
Eh quoi, reprit leur Hôte, eſt-ce que mes billets
Ne ſeront pas pour vous une chere complette ?
Iris ne me nourrit que de ſemblables mets;
Je vous traite comme on me traite.
Je ne ſais pas comment il faut vous recevoir,
Si vous n'êtes content de ce qu'on vous préſente;
Car moi, ſans vanité, qui crois bien vous valoir,
Il faut bien que je m'en contente.

Presque tous les Amours l'avoient déja quitté,
En pestant contre le régale.
Il étoit seulement resté
Quelques petits Amours de vie assez frugale;
Lorsqu'il dit aux premiers: Revenez sur vos pas,
Je vous ferai servir des viandes moins légeres;
Pour moi, vous souffrirez que je n'y touche pas;
Il faut que je m'en tienne à mes mets ordinaires.

Il parut aussi-tôt un service dont tous les Amours furent fort satisfaits. Comme leur Hôte mangea fort peu, il s'appliqua à les divertir par son entretien. Il leur apprit que sa naissance avoit été précédée de quelques prodiges; car ce n'étoit pas un Amour du commun. Ces prodiges étoient que, quelque temps avant qu'il naquít, le feu avoit pris à tous les Livres de morale qu'avoit son pere, nommé Tircis, jeune homme qui faisoit fort le Philosophe; & que le Mercure galant étant apparu une nuit en songe à sa mere Iris, lui avoit dit ces mots: *Aime, & je t'immortalise.* La conversation tourna ensuite sur Tircis & sur Iris mêmes; on de-

manda au maître du festin comment ils étoient ensemble, ou s'il l'aimoit mieux, comment Tircis étoit dans l'esprit d'Iris. Voici sa réponse.

Ce Tircis qui lui rend mille hommages constans,
Aux dépens de son cœur veut qu'elle les achette,
Iris, qui ne sauroit désavouer la dette,
Pour le payer lui demande du temps.
Cependant, s'il reçoit une œillade flatteuse,
Et quelques mots douteux qu'il entend comme il veut,
Il croit que sa fortune est encor trop heureuse;
Car d'une méchante payeuse
On tire toujours ce qu'on peut.
Quand il lui dit qu'il faut qu'elle s'acquitte,
Qu'elle ne fait que s'endetter,
Elle dit que la dette est encore trop petite,
Pour se presser de l'acquitter;
Que quand elle sera plus grande,
Elle paîra les soins qui se trouveront dûs;
Et que c'est ce qu'elle demande,
Que de s'endetter encore plus.
Peut-être que depuis le temps qu'elle differe,
Sa promesse est un peu sujette à caution;
Peut-être tout d'un coup fera-t-elle l'affaire:
Qu'en croyez-vous, Amours? Voilà la question.

Là-dessus

Là-dessus les avis furent partagés. Il y en eut qui dirent que vous m'aimiez, & ce fut là le plus petit nombre. Tout le reste prétendit que je n'étois point aimé, & leur opinion l'emporta par la pluralité des voix. Cette diversité d'avis vint de deux différens caracteres d'Amours qui étoient là. Les uns étoient de ces Amours délicats qui raffinent sur les moindres choses, & qui se croient heureux sur la foi des Interprêtes muets. Les autres se moquoient de cette délicatesse, & ne se flattoient de la conquête des cœurs, qu'à bonnes enseignes.

Iris aime déja, disoient les délicats,
Puisqu'elle sent qu'il faut un jour qu'elle aime.
De son cœur ébranlé vous voyez l'embarras!
Cet embarras, c'est l'Amour même.
Quand d'un cœur, par surprise, il s'est fait recevoir,
Il ne veut pas d'abord s'en déclarer le maître:
Jusqu'à ce qu'il ait mieux établi son pouvoir,
Il se ménage trop pour oser y paroître.
A la plus foible marque il faut le reconnoître,
Et l'on ne fait que l'entrevoir.

Qu'il eſt doux à Tircis, dont les yeux ſans relâche
Cherchent du cœur d'Iris tous les replis ſecrets,
D'y démêler enfin un Amour qui ſe cache,
Et ſe trahit pourtant par de petits effets !
Peut-être quand Iris avoueroit ſa tendreſſe,
En entendre l'aveu ſeroit plaiſir moins grand,
Que de la découvrir par cette heureuſe adreſſe,
Qui l'épie & qui la ſurprend.
De ces raffinemens, la méthode eſt ſubtile,
Répliquoient les Amours de l'avis oppoſé :
Mais ſi ſur ces garants Tircis s'eſt repoſé,
Tircis n'eſt pas trop difficile.
Puiſqu'il ne faut, pour contenter ſes vœux,
Qu'un peu d'eſpérance incertaine,
Sans doute ce n'eſt pas la peine
Qu'Iris en faſſe un Amant malheureux.
Quelquefois exiger trop de reconnoiſſance,
C'eſt le moyen de n'être pas content.
Il ſe peut qu'en ce cas la Belle ſe diſpenſe
De payer comme on le prétend :
Et vous voilà ſans récompenſe.
Mais quand heureuſement un eſprit ſe repaît
De ces chimeres délicates
Qui vous font dans un cœur voir tout ce qui vous plaît,
On ne ſauroit trouver d'ingrates.
Pauvres Amours, connoiſſez votre erreur;
Laiſſez là, laiſſez là vos fines conjectures.

Pour croire qu'on a fait la conquête d'un cœur,
Il faut des preuves bien plus sûres.
Quand la Belle a dit à l'Amant,
Je partage avec vous l'amour que je vous donne;
La preuve est bonne assurément,
Et cependant elle n'est pas trop bonne.
On pourroit souhaiter quelque chose de mieux,
Sans souhaiter rien de trop tendre.
Mais enfin un aveu si doux, si glorieux,
Quoiqu'il n'ait point de suite, est toujours bon à prendre.
Si ce n'est être heureux, c'est du moins être aimé,
C'est de quoi satisfaire un esprit raisonnable.
Quant au bonheur que Tircis s'est formé,
C'est un bonheur d'Amant très-misérable.

Cette contestation aigrit les esprits; & les Amours ne disputerent pas long-temps sans venir jusqu'aux reproches. Les délicats disoient aux autres, qu'ils étoient trop grossiers pour goûter ces fins plaisirs de voir les progrès qu'on fait peu à peu dans un cœur qui se défend, & dont la résistance est poussée à bout. Ceux qu'ils accusoient de grossiereté, repoussoient l'injure, en disant qu'avec tous leurs raffinemens de délicatesse, ils avoient tellement quin-

teſſencié l'amour, qu'on ne ſavoit plus ce que c'étoit qu'être aimé.

Et comme les Amours ont le ſang un peu chaud,
Et que la moindre bagatelle,
Un rien même, eſt tout ce qu'il faut
Pour faire entr'eux une groſſe querelle,
Ils mettoient tous déja la main à leurs carquois;
Déja pour le combat ils préparoient leurs armes,
Et rempliſſoient les airs de leurs confuſes voix;
Ce n'étoit plus que troubles & qu'alarmes.
Déja petits Amours contre petits Amours
Commençoient fierement une guerre civile,
Si l'Hôte n'eût tâché, par ſes ſages diſcours,
D'appaiſer promptement leur bile.
Il leur fit concevoir combien leur queſtion
Etoit pour eux de légere importance;
Et leur dit que chacun tînt ſon opinion,
En attendant la fin de votre indifférence,
Qui donneroit bientôt une déciſion.
Cet avis fit ceſſer leur ardeur belliqueuſe;
Et quand la paix fut faite, ils tomberent d'accord
Que c'étoit vous qui ſeule aviez eu tort
De laiſſer ſi long-temps la queſtion douteuſe.

Voilà, belle Iris, ce qui ſe paſſa dans ce feſtin. Vous devez penſer à vous, car j'oubliois à vous dire que tous les

Amours jurerent qu'ils vous feroient un méchant parti, si vous ne décidiez pas promptement cette question qui avoit causé un si grand désordre.

LES ZÉPHIRS (*k*).

1680.

CE fut entre les lieux où faisoient leur séjour,
L'un de l'autre éloignés, Tircis & sa Bergere,
Que deux Zéphirs, députés par l'Amour
Pour exercer un tendre ministere,
Se rencontrerent l'autre jour.
L'un portoit à Tircis les soupirs que la Belle
Envoyoit au triste Berger:
L'autre s'étoit voulu charger
Des soupirs du Berger pour elle.
Car l'Amour a toujours mille & mille Zéphirs;
Qui, rangés à l'envi sous son obéissance,
Portent en tous lieux les soupirs
Que les cœurs amoureux poussent pendant l'absence,
Vers les objets de leurs désirs.

(*k*) Il y a une autre piece avec le même titre & sur le même sujet, parmi les Poësies de l'Auteur, Tome IV; mais ces deux morceaux sont différens.

Nos deux Zéphirs d'abord se reconnurent,
Et voici l'entretien qu'ils eurent.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Je ne demande point, cher Zéphir, où tu vas;
Sans doute l'on t'envoie aux lieux que j'abandonne.
Ton ambassade est-elle bonne?
Et portes-tu bien de tendres hélas?

ZÉPHIR D'IRIS.

Pas trop, & franchement j'en voulois davantage;
Car le peu de soupirs qu'on me donne à porter,
Ne me semble pas mériter
Qu'un Zéphir entreprenne un assez long voyage:
Mais dis-moi vîte, es-tu bien chargé, toi?

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Ah! vraimènt je ne puis suffire
A tout ce que Tircis me veut donner d'emploi.
Porter tous ses soupirs! cela de bonne foi
Passe les forces d'un Zéphire.
Quoique j'aye assez voyagé
Pour les Amans éloignés de leurs Belles,
Depuis qu'à ce métier on exerce mes aîles,
Jamais je ne fus si chargé.

ZÉPHIR D'IRIS.

A ce compte, Tircis, grace à l'inquiétude,
Et grace aux peines qu'il reſſent,
Fait les devoirs d'Amant abſent
Dans la derniere exactitude.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Sans doute on n'a point vu dans l'empire amoureux,
De paſſion plus exemplaire.
Il ne reſſemble point aux Amans du vulgaire;
Qui, dans l'éloignement, chagrins en dépit d'eux,
Peſtant contre un Amour fâcheux,
Seroient ravis de s'en pouvoir défaire.
Tircis, quoique plongé dans un cruel ennui,
Ne l'accuſe jamais de trop de violence:
Les maux que lui cauſe l'abſence,
Puiſqu'ils viennent d'Iris, ont des charmes pour lui.
Iris ſeule l'occupe; & quand il la regrette,
Il goûte la douceur ſecrette
D'en faire ſon ſeul entretien.
Puiſqu'il ne voit point ce qu'il aime,
Il ſe fait un plaiſir extrême
De ne prendre plaiſir à rien.
Je ne ſais pas, pour moi, comment on oſe
De cinq ou ſix ſoupirs, payer un tel Amant;

Et je ne sais non plus comment
Tu lui pourras offrir si peu de chose.

ZÉPHIR D'IRIS.

Il sera trop content, va, j'en suis assuré:
Mais vois-tu ? je me persuade
Qu'Iris pourroit avoir un peu plus soupiré
Qu'il n'est dit dans mon ambassade.
Iris est un terrible esprit;
Epargner les aveux, c'est sa grande maxime.
Elle envoie à Tircis, qui loin d'elle languit,
Quelques légers regrets par maniere d'acquit :
Pour les soupirs trop doux, la Belle les supprime.
Quand, à ce pauvre Amant inquiet, éloigné,
Elle peut dérober une bonne partie
De la peine qu'elle a sentie,
Elle croit avoir bien gagné.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Aussi j'ai remarqué que d'une étrange sorte
L'Amour est défiant sur le compte d'Iris :
Il ne peut croire encor son cœur assez bien pris.
Témoin les ordres que je porte.

ZÉPHIR D'IRIS.

Quels ordres portes-tu ?

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Telle est expressément
Dans

Dans le séjour d'Iris, la loi qu'Amour impose,
Que tout de son Berger lui parle à tout moment;
Car on craint que son cœur n'en parle rarement,
Si sur son cœur on s'en repose.
Si la belle Iris rêve à son tendre Berger,
L'Amour veut qu'à l'envi tout flatte la Bergere,
Il veut que d'une aîle légere
Les Zéphirs autour d'elle aient soin de voltiger;
Il veut que les oiseaux, en chantant leurs amours,
Entretiennent ses rêveries (*l*):
Mais dès qu'elle osera goûter d'autres plaisirs
Que ceux de s'occuper d'un Berger si fidelle,
Il veut que les oiseaux, les ruisseaux, les Zéphirs,
Tous à l'envi se déclarent contr'elle.

ZÉPHIR D'IRIS.

Si l'Amour se défie, il est sûr d'autre part
Qu'Iris n'est pas sans défiance.
Si tu savois combien de prévoyance
Elle a fait voir à mon départ!
Elle m'a dit cent fois: Ecoute;
Quand tu seras parti, Zéphir, arrête-toi;
Si tu ne trouves sur la route
Un zéphir envoyé vers moi:

(*l*) *Il manque deux vers pour rimer aux deux précédens.*

Après l'avoir trouvé sur ton chemin, avance;
S'il tardoit trop, reviens plutôt ici :
N'y manque pas, cher Zéphire; ceci
Eſt de la derniere importance.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Pour moi, quand j'aurois dû ne te pas rencontrer,
J'avois ordre d'aller de la même vîteſſe.
Mais grace aux longs diſcours où nous venons d'entrer,
Tu ne te ſouviens plus combien le temps nous preſſe.
Vas vîte t'acquitter de ta commiſſion:
Tircis languit dans cette attente;
Vole au gré de ſa paſſion.
Je puis aller, je crois, d'une aîle un peu plus lente,
Iris eſt moins impatiente.

ZÉPHIR D'IRIS.

Là, là, c'eſt une queſtion.



LE RUISSEAU,
AMANT DE LA PRAIRIE.

1677.

J'Ai fait pour vous trouver un aſſez long
voyage,
Mon aimable Prairie ; enfin je viens à vous ;
Recevez un Ruiſſeau, dont le ſort le plus doux
Sera de voir ſes eaux couler pour votre uſage.

C'eſt dans ce ſeul eſpoir que, ſans aucun repos,
Depuis que j'ai quitté ma ſource,
J'ai toujours juſqu'ici continué ma courſe,
Toujours roulé mes petits flots.

D'un cours précipité j'ai paſſé des Prairies,
Où tout autre ruiſſeau s'amuſe avec plaiſir ;
Je n'ai point ſerpenté dans leurs routes fleuries ;
Je n'en avois pas le loiſir.

Tel que vous me voyez, ſachez, ne vous dé-
plaiſe,
(Car il eſt bon de ſe faire valoir)
Que plus d'une Prairie auroit été bien aiſe
De me donner paſſage & de me recevoir.

Mais ce n'étoit pas là mon compte ;
J'en fusse arrivé un peu plus tard en ce lieu ;
Et par une fuite assez prompte,
Gazouillant finement, je leur disois Adieu.

Il faut vous dire tout, la feinte est inutile,
J'en trouvois la plupart dignes de mes refus ;
Les unes, entre nous, sont d'accès si facile,
Que tous Ruisseaux y sont les bien venus.

Elles veulent toujours en avoir un grand nombre,
Et moi dans le grand nombre aussi-tôt je me perds ;
D'autres sont dans des lieux un peu trop découverts,
Et moi j'aime à couler à l'ombre.

J'étois bien inspiré de me garder pour vous,
Vous êtes bien mon fait, je suis assez le vôtre ;
Mais aussi moi reçu, n'en recevez point d'autre,
Car je suis un Ruisseau jaloux.

A cela près, qui n'est pas un grand vice ;
J'ai d'assez bonnes qualités.
Ne craignez pas que jamais je tarisse,
Je puis défier les étés.

Je sais que certaines Prairies
D'un Ruisseau comme moi ne s'accommodent pas;
Il leur faut ces torrens qui font tant de fracas;
Mais fort souvent on voit leurs eaux taries.

Mon cours en tout temps est égal;
Je suis tranquille & doux, ne fais point de ravage;
De plus, je viens vous faire hommage
D'une eau pure comme cristal.

Il est telle Prairie, & peut-être assez belle,
A qui le plus petit Ruisseau,
Suivant sa pente naturelle,
N'iroit jamais porter deux gouttes d'eau;
A moins que détourné par un chemin nouveau,
Elle n'en amenât quelqu'un jusques chez elle.

Mais pour vous, sans vous mettre en frais,
Sans vous servir d'un pareil artifice,
Vous voyez des Ruisseaux qui viennent tout exprès
Vous faire offres de leur service,
Et le tout pour vos intérêts.

A présent, je l'avoue, on vous trouve agréable;
Vous donnez du plaisir aux yeux;

Mais avec un Ruiſſeau, rien n'eſt plus véritable
Que vous en vaudrez beaucoup mieux.

De cent fleurs qui naîtront, vous vous verrez
ornée ;
Je vous enrichirai de ces nouveaux tréſors ;
Et vous tenant environnée,
Avec mes eaux, je munirai vos bords.

Repoſez-vous ſur moi du ſoin de les défendre ;
A quoi plus fortement puis-je m'intéreſſer ?
Déja même en deux bras je m'apprête à me fendre,
Pour tâcher de vous embraſſer.

Mes ondes lentement de toutes parts errantes,
Ne pourront de ce lieu ſe réſoudre à partir ;
Et quand j'aurai ſemé cent routes différentes,
Je me perdrai chez vous plutôt que d'en ſortir.
Je ſens, je ſens mes eaux qui bouillonnent de
joie :
De les tant retenir à la fin je ſuis las :
Elles vont ſe répandre & ſe faire une voie ;
Il n'eſt plus temps à vous de ne conſentir pas.



LETTRE

A MADEMOISELLE DE **.

1678.

IL y a long-temps que je m'ennuie de vous appeller Mademoiselle, & d'être traité par vous de Monsieur. Je suis ravi que vous vous soyez aussi ennuyée de ces noms, & vous avez été heureusement inspirée de m'en chercher un moins sérieux. A dire vrai, ce terme de Monsieur tient un peu trop du respect, & vous pouvez le perdre hardiment pour moi, pourvu que vous consentiez à le remplacer par quelque sentiment plus agréable. Votre embarras sur ce changement de nom, venoit de la difficulté de m'en choisir un qui fût joli, & point trop tendre. C'étoit assurément une affaire.

Mais enfin tout est terminé;
Je m'en vais vous causer une surprise extrême.

Ce nom que vous cherchiez, l'Amour me l'a donné.
Quoi! l'Amour? Oui, l'Amour lui-même.
Qui se le fût imaginé!
Sans doute on ne s'attendoit guère
Que dans votre Conseil vous dussiez l'appeller.
Mais ce fripon fait bien plus d'une affaire,
Dont il n'est pas prié de se mêler.

Je gage que vous vous préparez déja à le désavouer de ce qu'il a fait: mais je vous assure qu'il en a fort bien usé; & vous savez aussi bien que moi, qu'il a plus d'égard pour vous, que pour aucune personne du monde. Voici comme cette négociation a été traitée.

Quand il sut que vous vouliez bien recevoir un nom, & m'en donner un, il assembla tous ses petits freres les Amours, pour délibérer là-dessus. Il leur proposa d'abord qu'il étoit temps que nous quittassions les noms de Monsieur & de Mademoiselle. On apporta les registres de ses conquêtes, & on se mit à les feuilleter. Les registres des conquêtes de l'Amour, vous vous imaginez bien que ce doivent être force billets galans de toutes les manieres. On trouva dans les plus anciens

les noms de mon Soleil & chere Ame. Les Amours éclaterent de rire.

Cependant, ne vous en déplaise,
Ces noms furent trouvés fort tendres & fort doux
Par quelques Amours portant fraise,
Dont nos aïeux sentoient jadis les coups.
Ils regretterent fort l'antique prud'homie,
Qui ne paroît plus dans nos ans,
Et les mots emmiellés de m'amour, de m'amie,
Dont on se servoit au vieux temps.

On trouva ensuite dans des registres plus modernes, mon cher & ma chere; & là-dessus un gros Amour au teint fleuri,

Qui ne connoissoit point de beauté rigoureuse,
Qui de solides mets s'étoit toujours nourri,
Et qui savoit duper le plus jaloux mari,
Et la mere la plus fâcheuse,
Cria tout haut: Mon cher & ma chere sont bons,
Ils expriment fort bien, ils sont du bel usage;
Pourquoi feuilleter davantage?
Ordonnez qu'on prendra ces noms,

Tout beau, lui répondit certain Amour févere ;
Nos Amans n'en font pas encore où vous penfez.
Quoi ! viendroient-ils fi-tôt à mon cher & ma chere ?
S'ils y viennent un jour, ce fera bien affez.
Vraiment, fi j'en étois le maître,
Répliqua le premier, ils doubleroient le pas:
Vous diriez qu'ils ne font que de s'entre-connoître,
Ces Amans-là n'avancent pas.

Malgré l'avis de cet Amour, on continua à feuilleter; on lut les noms de mon Berger & ma Bergere. C'eft dommage, dit-on, qu'ils foient trop communs; car ils font fort jolis. En même temps on entendit la voix d'un petit Amour, qui dit prefque tout bas: Il y a remede à cela. On fe tourna vers lui, & on le vit qu'il tâchoit à fe perdre dans la foule des Amours, où il s'étoit toujours tenu caché. Mais on l'en tira, pour lui demander qui il étoit. Il n'étoit connu de perfonne.

Sa phyfionomie étoit fpirituelle,
Le teint fort beau, l'œil languiffant & doux,
La taille petite, mais belle,
En un mot tout fait comme vous ;

Fort timide, car de sa vie
Le pauvre enfant n'avoit paru publiquement.
Il rougit, en voyant si belle compagnie,
Et sa rougeur avoit de l'agrément.

Il dit que vous étiez sa mere: mais que comme cela étoit secret, il prioit ses freres les Amours de n'en rien dire; & que si on lui laissoit le temps de reprendre un peu ses esprits, il nous donneroit, à vous & à moi s'entend, un nom dont nous aurions sujet d'être satisfaits. Si-tôt qu'il se fut remis, il ajouta qu'il falloit que vous m'appellassiez mon Berger. A la vérité, poursuivit-il, le nom est commun, comme vous l'avez déja remarqué; mais voici le moyen d'empêcher qu'il ne le soit. Il ne l'appellera pas sa Bergere, mais sa Musette, & alors mon Berger & ma Musette seront des noms nouveaux. Ma Musette! s'écrierent les Amours. Oui, ma Musette, reprit-il d'un air un peu plue assuré; ma mere est une vraie Musette.

Elle est toute prête à charmer,
Et d'elle-même elle a tout ce qu'il faut pour plaire;
Mais un Berger est nécessaire,
Quand il s'agit de l'animer.

Si mon avis, Amours, étoit ſuivi du vôtre,
Je crois qu'il faudroit obliger
Et la Muſette & le Berger,
A certains devoirs l'un vers l'autre.
Le Berger ne dira rien d'amoureux, de doux,
Si ce n'eſt avec ſa Muſette :
Elle diſtinguera ſon Berger entre tous,
Et pour tout autre elle ſera muette.
De plus, quelque tendre chanſon
Que le Berger à ſa Muſette inſpire,
Elle ne pourra ſe diſpenſer de la dire,
Ni de la prendre ſur ſon ton.

On fut aſſez ſatisfait de la harangue du petit Amour ; & tous les Amours ſe ſéparerent, après avoir réſolu qu'on vous propoſeroit le nom de Muſette, & à moi le nom de Berger.

Si vous acceptez le vôtre, ſongez, je vous prie, que le Berger voudroit bien que ſa Muſette ne ſe fît point employer à des chanſons triſtes ni plaintives, mais ſeulement à celles où l'on marque ſa reconnoiſſance à l'Amour.

SONGE A IRIS.

1678.

IRis, je rêvois l'autre jour
Que deux petits Amours, envoyés par leur maître,
Nous enlevoient tous deux, pour nous mener paroître
Au tribunal du grand Amour.
Moi qui sentois ma conscience nette,
J'allois gaiement d'un pas délibéré;
Pour vous, vous n'aviez pas le visage assuré,
Et je vous trouvois inquiette.
Sans cesse vous disiez : Amours, je suis Iris,
Dont le cœur n'a jamais connu votre puissance;
Il faut que l'on se soit mépris :
Mais on n'écoutoit point vos cris.
De l'Amour en cela la méthode est fort bonne;
Contre sa violence on a beau protester,
Il vous laisse tout-dire, & loin qu'il s'en étonne,
Va son chemin sans s'arrêter.
A son grand tribunal enfin on nous présente :
Il n'avoit plus ni l'air soumis & doux,
Ni la figure suppliante
Qu'il avoit toujours fait paroître devant vous;

Mais fierement assis comme un Juge sévere,
Il ne ressembloit point au plus galant des Dieux.
Un grand regître ouvert qu'il parcouroit des yeux,
Sembloit exciter sa colere.
C'est là qu'il voit en un moment
Les affaires de son Empire.
Chaque petit Amour vient chaque mois écrire
Ce qui se passe à son gouvernement;
Un gouvernement, c'est-à-dire,
Une Belle avec son Amant.
Par exemple, un Amour sujet à rendre compte
De tout ce qui dépend de son petit emploi,
Vient écrire : Aujourd'hui Climene, sous sa loi,
A su ranger, si vous voulez, Oronte;
Et puis un mois après : Climene s'attendrit,
Reçoit les vœux d'Oronte, & n'en reçoit plus d'autres.
Le mois suivant il est écrit :
La Climene est des nôtres.
C'est ainsi qu'on trouve à la fois
L'état de tous les cœurs dans ce vaste mémoire.
Heureux les Amans dont l'histoire
Change beaucoup de mois en mois.
Pour le petit Amour que son devoir engage
A veiller sur nos cœurs tombés dans son partage,

Depuis plus de deux ans que j'avance fort peu,
Il avoit chaque mois le même compte à rendre;
Iris promet un aveu tendre,
Iris promet un tendre aveu :
Du courroux de l'Amour c'étoit ici la cause.
Qu'est ceci, disoit-il, & chagrin & surpris ?
Déja depuis deux ans sur l'article d'Iris,
Je vois toujours la même chose,
Toujours l'aveu promis, & rien après cela.
Celles qui dès ce temps faisoient même promesse,
Ont mille & mille fois avoué leur tendresse;
Vraiment elles n'en sont plus là.
Ce regître, quoiqu'assez ample,
Ne me fournit aucun exemple
D'une affaire qui fasse aussi peu de progrès.
Alors de mon côté, commençant à me plaindre,
Je crus qu'avec l'Amour j'allois être d'accord;
Car que votre parti fût extrêmement fort,
C'est ce que je pensois n'avoir pas lieu de craindre.
Taisez-vous, me dit-il; vous lui persuadez
Que votre amour n'en seroit pas moins tendre,
Quand elle ne devroit jamais vous faire entendre
Cet aveu que vous demandez;
C'est bien là comme il s'y faut prendre,
Aimez d'un amour si constant
Qu'il vous plaira, j'en suis content,

Mais faites quelquefois entrevoir à la Belle
Qu'en se défendant trop, elle courroit hasard
De ne pas inspirer une flamme éternelle.
Suffit il que l'on soit fidelle?
Il faut l'être avec un peu d'art.
Je n'entends pourtant pas qu'Iris tire avantage
Du peu d'adresse de l'Amant.
Çà donc, Iris, qu'on change de langage;
Qu'on dise, j'aime, en ce même moment.
Mais, Amour, est-il nécessaire,
Lui disiez-vous d'un air assez soumis?
Ce tendre aveu dès long temps est promis;
Promettre un aveu, c'est le faire.
Non, en termes exprès, il faut vous déclarer;
Pour la premiere fois, que ce mot coûte à dire!
Vous avez eu deux ans à vous y préparer;
Cela ne doit-il pas suffire?
Vous tombiez, belle Iris, dans un doux embarras;
Mais l'Amour demandoit la chose un peu plus claire.
Quoi! vous vous obstinez, reprit-il, à vous taire?
Hé bien, vous allez voir que pour d'autres appas,
Tircis négligera tous les soins de vous plaire.
La menace en nous deux fit un effet contraire.
Vous criâtes: Amour, ah! ne le faites pas.
Je répondis: Amour, vous ne le sauriez faire.

Enfin

Enfin, l'Amour, Iris, fut si bien vous presser,
Avec cette colere ou véritable ou feinte,
Que vous dites : Eh bien, puisque j'y suis contrainte,
Puisqu'on ne peut s'en dispenser,
Il est vrai..... Votre bouche alloit prononcer,
J'aime.
Votre air, votre langueur, votre silence même,
Par avance déja sembloient le prononcer :
Votre teint se couvroit d'une rougeur nouvelle;
Vos timides regards se détournoient de moi;
Pourquoi dans cet instant, pourquoi
Une funeste joie, hélas! m'éveilla-t-elle?
Tel est mon sort; ce mot si cher à mes souhaits,
Et que j'ai mérité par un amour si tendre,
Je me verrai toujours sur le point de l'entendre,
Et je ne l'entendrai jamais.



TRADUCTION
DU REFRAIN

Du Pervigilium Veneris : Cras amet qui nunquam amavit ; quique amavit, cras amet.

L'ENFANT aîlé, que l'Univers adore,
Prefcrit à tous cet ordre fouverain.
Aimez demain, fi vous n'aimez encore ;
Si vous aimez, aimez encore demain.

VERS
DE MANILIUS.

. . . . *DUM quærimus, ævum*
Perdimus, & nullo votorum fine beati,
Victuros agimus femper, nec vivimus unquam.

IMITATION.

Dans des foins éternels nous perdons nos années,
Par l'inquiet defir de les voir fortunées;
Et toujours agités par de nouveaux fouhaits,
Nous projettons de vivre, & ne vivons jamais.

COUPLET

SUR LES DEMOISELLES LOYSON.

QUatre beaux yeux m'ont ſu charmer;
Ah! mon mal ne vient que d'aimer.
Deux ſœurs, que je n'oſe nommer,
Me tournent la cervelle,
Ah! mon mal ne vient que d'aimer,
Mais je ne ſais laquelle.

SUR LE MARIAGE.

Dans les nœuds de l'hymen, à quoi bon m'engager?
Je ſuis un, cela doit ſuffire;
Si j'étois deux, mon état ſeroit pire:
C'eſt bien aſſez de moi pour me faire enrager.

SUR cette expreſſion aſſez commune : Tuer le Temps. *C'eſt le temps qui parle.*

Lorſque pour s'amuſer, ſans ceſſe ils s'évertuent,
Ces Meſſieurs les Humains, ils diſent qu'ils me tuent:
Moi, je ne me vante de rien;
Mais, ma foi, je m'en venge bien.

VERS

De l'Auteur, dans la quatre-vingt-dix-septieme année de son âge, sur son estomac.

QU'ON raisonne *ab hoc* & *ab hac*
Sur mon existence présente,
Je ne suis plus qu'un estomac;
C'est bien peu, mais je m'en contente.

A un homme qui alloit publier un Ouvrage.

Dans la lice où tu vas courir,
Songe un peu combien tu hasardes.
Il faut avec courage également offrir
Et ton front aux lauriers, & ton nez aux nasardes.

FIN.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Pièces relatives à M. de Fontenelle.

Lettres de M. de Fontenelle.

Lettre

Poësies diverses de M. de Fontenelle.

Fin de la Table.


12


BIB